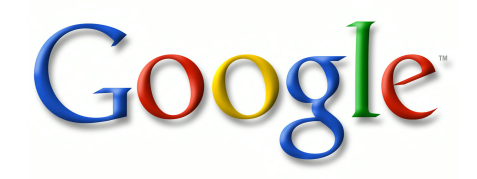
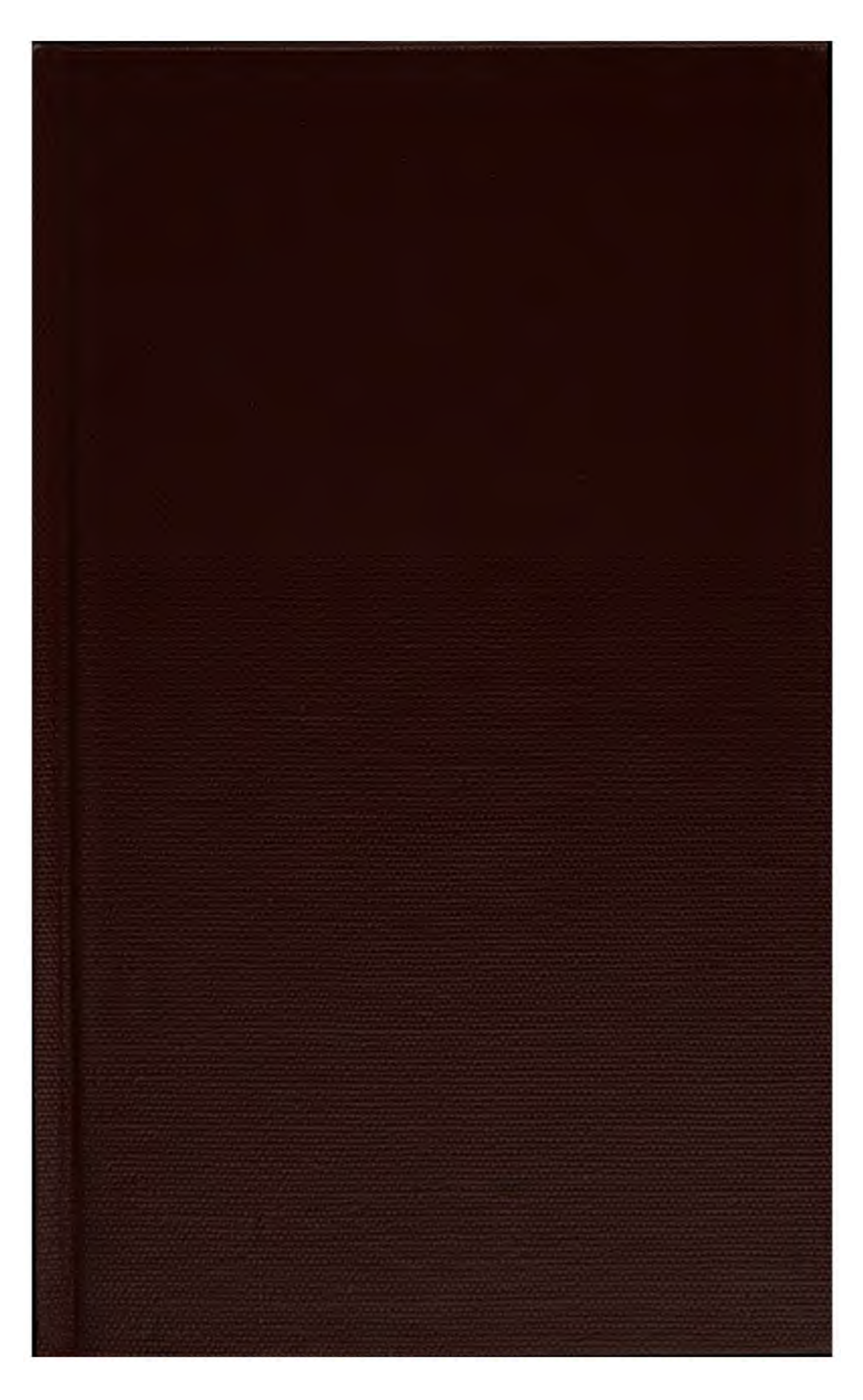
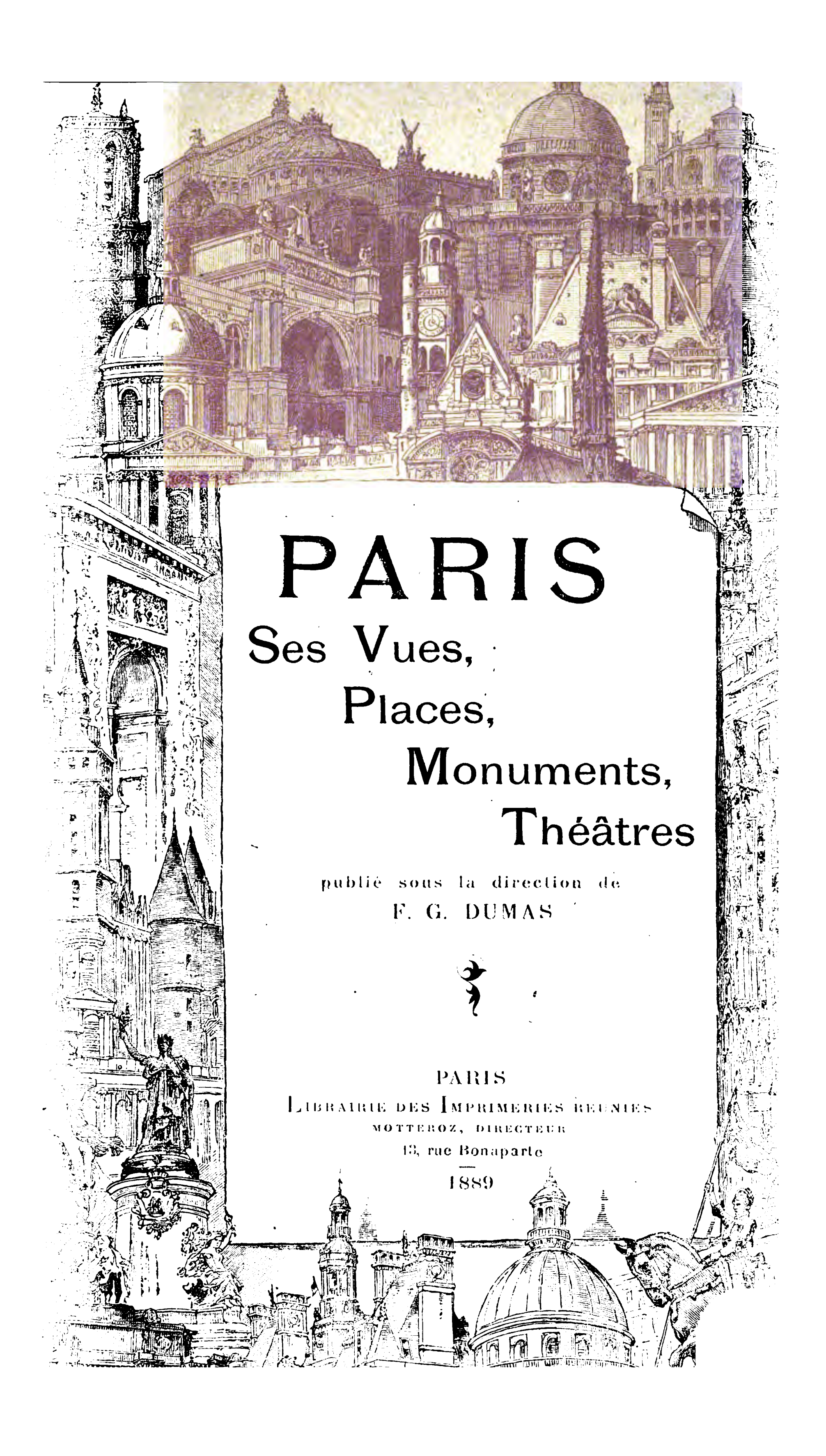






PARIS

Ses Vues, Places, Monuments, Théâtres

publié sous la direction de

F. G. DUMAS

PARIS
Librairie des Imprimeries réunies
MOTTEROZ, DIRECTEUR
13, rue Bonaparte

1889

Revue de l'Exposition Universelle de 1889

*Publiée chaque semaine, en **24** fascicules de **32** à **40** pages, de Mai à Novembre 18..*

Formant **2** volumes de **400** pages quart raisin (25 × 33)

Plus de **700** dessins originaux et reproductions

Aquarelles en fac-similé, Gravures à l'Eau-Forte, sur Bois,

Photogravures et Phototypies

F. G. DUMAS, Directeur — **L. DE FOURCAUD**, Réd^r en Ch^f.

Organisation et Description générale de l'Expositio

Plans, Vues, Pavillons, Jardins, Serres, etc.

LA TOUR EIFFEL

Chroniques, Promenades, Fêtes, Concerts, Spectacles

BEAUX-ARTS

Exposition décennale et centennale,

Monuments Historiques, Manufactures Nationales, Histoire des Théâtres

Objets d'Art Français du XIIIe au XIXe siècle

Expositions Coloniales, Histoire de l'Habitation, Histoire du Trava

Mouvement Intellectuel du Siècle

Cette publication contient des dessins d'après nature, compositions décoratives, ornements, etc., Œuvres originales de tous les artistes contemporains renommés. Chaque numéro comprendra : deux planches hors texte, de nombreuses gravures sur bois et reproductions en fac-similé; une chronique pittoresque de la vie dans l'Exposition; un article descriptif de l'Exposition et de ses produits : un chapitre sur les Beaux-Arts; un compte rendu sur les grandes industries: enfin, une variété sur le mouvement intellectuel et moral du siècle.

COLLABORATEURS :

Littérateurs :

P. Arène, Th. de Banville.
Émile Bergerat, Paul Bourde.
Paul Bourget, F. Calmettes.
Victor Champier,
François Coppée, de l'Acad. française.
Darcel, Abr. Dreyfus,
Alex. Dumas fils, de l'Acad. française.
Étincelle,
E. Goudeau, Gyp, H. Havard,
J. K. Huysmans,
P. Mantz, Guy de Maupassant.
H. de Parville, J. Richepin, F. Sarcey.
J. Simon, de l'Académie française.
M. Talmeyr, etc.

Dessinateurs et Graveurs :

J. Aranda, Baude, J. Béraud.
Ad. Binet, E. Boileau, F. Calmettes
Eug. Courboin, Ch. David.
E. Duez, Ehrmann,
Florian, Fourié, P. V. Galland, Gérard
E. Gœneutte, Gilbert, E. Grasset.
Grigny, Gueldry, Habert-Dys.
G. Jeanniot,
M. Leloir, Lepère, Léveillé.
L. Lhermitte, H. Lucas, Ad. Mar.
L. O. Merson, Myrbach,
J. F. Raffaëlli, Renouard.
Saint-Elme Gauthier, Sinibaldi.
A. Vollon, Wagrez.

Imprimé par MOTTEROZ

Le Numéro : **2** francs

L'ouvrage complet : Paris, **40** francs; Province, **46** francs; Union postale, **50** francs

Librairie des Imprimeries Réunies

13, Rue Bonaparte

Librairie d'Art, Baschet, Éditeur

12, Rue de l'Abbaye

K. NILSSON (PER LAMM, succ^r), *212, rue de Rivoli, concessionnaire pour la .. à l'Étranger* (Angleterre et Amérique exceptées).

PARIS


C.MOTTEROZ

PARIS

Ses Vues,

Places, Monuments, Théâtres, etc.

CONTENANT ENVIRON 300 REPRODUCTIONS

D'APRÈS

DES DESSINS ORIGINAUX, PHOTOGRAPHIES INSTANTANÉES

EAUX-FORTES ET DOCUMENTS DIVERS

PAR

François Guillaume

F. G. DUMAS

INTRODUCTION PAR L. DE FOURCAUD



PARIS

LIBRAIRIE DES IMPRIMERIES RÉUNIES

MOTTEROZ, DIRECTEUR

13, rue Bonaparte

1889



LE PARISIEN

INTRODUCTION

Il est un nom que nous prononçons toujours, un mot qui revient à tout propos sur nos lèvres et sous nos plumes, un adjectif que tout le monde croit entendre et dont le sens est si vaste qu'il finit par être obscur : c'est le mot « Parisien ». Rien qu'à en épeler les quatre syllabes, on sent tournoyer en soi tant de souvenirs, d'impressions, de sensations et d'idées, on voit s'entr'ouvrir les portes d'un monde si féerique et si bizarre, habité de créatures si diverses, si drôle et si triste, si misérable et si magnifique, si vide et si plein, si décousu, si bariolé, si troublant, si bruyant, qu'on se prend à craindre le vertige et qu'on est tenté de fermer les yeux. Qu'est-ce donc que le Parisien en sa plus pure essence? L'être

particulier, prévoyant, étourdi, curieux, routinier, bête, spirituel, contradictoire, qu'on dénomme ainsi, peut être tiré au clair de bien des sortes.

Le Parisien! Personne n'est et ne sera jamais en état de dégager sa formule définitive et complète. Le théâtre et le roman vivent de ses qualités et de ses défauts depuis des années et des années encore. Dumas fils, Sardou, Gondinet, Meilhac et Halévy, Augier, Edmond de Goncourt, Daudet, Zola, les vieux, les nouveaux, tous les observateurs, tous les artistes se plaisent à exploiter la grande mine parisienne, et ils ne l'épuisent point. Bien au contraire, plus on la creuse, plus elle paraît riche et regorgeante d'éléments imprévus. On croit avoir découvert le type achevé du ridicule, et un ridicule inattendu se montre. On s'imagine avoir analysé la perfection du vice, et l'on rencontre un vice plus monstrueux, puis, brusquement, afin de nous consoler, un héroïsme surgit, une espérance s'exhale ainsi qu'un feu follet d'un charnier. Et tout cela est Paris, — la ville Protée, la fournaise où tout bouillonne, et le grand tourment des chercheurs.

Essayons, en dépit de tout, de définir le Parisien. C'est un être nerveux à l'excès, impressionnable par delà toute mesure, intelligent au possible, sceptique au dernier point, crédule au dernier degré, extraordinairement adroit, prodigieusement naïf, qui se jette, de toute la force de son imagination, dans les plus sottes aventures. Avec beaucoup d'esprit, il a l'art d'être infiniment stupide. Avec un réel bon sens, il ne cesse de commettre des folies. Ce qui brille le ravit; ce qui dure le lasse. Lorsqu'une réputation est établie depuis assez de semaines ou de trimestres, — cela dépend des cas, — il la défait pour son plaisir et en invente d'autres qu'il défait à leur tour, uniquement pour se désennuyer. J'ai dit:

« Il aime ce qui brille » ; mais il préfère les météores aux étoiles fixes. Malheur à l'actrice qui vieillit et à l'homme d'État qui reste trop longtemps au pouvoir! Le Parisien regrette ce qu'il n'a plus ; il désire ce qu'il n'a pas. N'ayant plus de monarques, rien ne l'amuse davantage que de fêter les monarques des autres peuples. Le prince de Galles, le roi de Grèce, tous les rois de passage l'intéressent passionnément. Les journaux lui disent ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu, où et comment ils ont mangé, s'ils sont vêtus de drap ou de cheviotte, s'ils fument des cigarettes turques ou des cigares de la Havane. Les généraux étrangers, les savants, les ingénieurs, les explorateurs du pôle nord et du centre de l'Afrique ne sont pas, non plus, sans lui plaire un instant. Mais que les triomphateurs de quarante-huit heures ne s'attardent pas un jour de plus à savourer son enthousiasme. Le Parisien est ainsi fait qu'il brise avec délices tout objet qui l'a diverti.

Profondément conservateur par instinct et par besoin, il barbote dans les révolutions avec la joie d'un marmot qui patauge dans une mare pour faire pièce à ses parents. Il est opiniâtre à railler le provincial, plus laborieux que lui, plus constant dans ses affections et sans lequel il ne saurait vivre, mais toujours en retard sur les modes et peu au courant des nuances du jour. Son esprit, bienveillant au fond, a de voluptueux quarts d'heure de malveillance. Quoique la Patrie lui tienne au cœur, il ne manque pas une occasion d'exalter les nations rivales. La mauvaise compagnie l'écœure, mais il affecte, parfois, des airs provocants. Tout est contraste dans ses habitudes et ses manières d'être, incessamment renouvelées. En quel temps, en quel pays a-t-on vu ce dont nous fûmes témoins naguère : des bals masqués où la fine fleur des jeunes gens paraissait sous des tra-

vestissements d'égoutiers et de vidangeurs ? Lorsque les ouvriers se déguisent, ils empruntent des costumes de grands seigneurs d'autrefois, avec galons et panaches. Ainsi de la brutalité des antithèses sort une façon d'équilibre inattendue. D'ailleurs, au dix-neuvième siècle, c'est presque toujours par des antithèses que l'équilibre se rétablit.

Jadis, il y avait, au-dessus de tous, une autorité héréditaire. Que faisait le Parisien ? Il frondait le roi, il chansonnait les ministres, il descendait en armes dans la rue quand il ne pleuvait pas : on n'a jamais obtenu de lui, par exemple, qu'il voulût bien manifester un jour d'averse. Une démonstration populaire sous des parapluies, serait, certes, un original spectacle ; mais le Parisien n'entend pas mouiller ses opinions. Ces travers ne l'empêchaient pas de payer à commandement le grand impôt et les petites taxes. La figure des huissiers ou sergents de justice eut toujours la vertu de lui inspirer une salutaire horreur. Quant au reste, on le trouvait, invariablement, de soir ou de matin, prêt à gouailler, à s'égayer, à se griser de paroles et à courtiser les jolies filles. En abrégé, c'était un parfait compagnon du diable, ne valant pas deux liards percés et valant trois fois son pesant d'or.

A présent, c'est exactement comme jadis, à ceci près qu'il n'y a plus d'autorité héréditaire. Le Parisien fronde les présidents, harcèle de lazzis les secrétaires d'État, les organisateurs, les discuteurs, le centre, la droite et la gauche, coiffe d'épigrammes les personnages en vedette, paye l'impôt, craint l'ardeur du soleil, déteste la pluie, se moque de tout, — ce qui est peut-être la seule façon de jouir de la plupart des choses, — conte fleurette à tous les cotillons et fait du sentiment à propos de bottes avec autant de niaiserie que n'importe quel poète crotté.

Si vous voyez quelqu'un tousser et se moucher avec force au quatrième acte d'un mélodrame de M. d'Ennery, soyez assuré que c'est un Parisien. C'est le Parisien qui tourne en dérision l'honnête femme, qu'il respecte, et qui garde son sérieux devant la *Dame aux Camélias* dont il se gausse en lui-même. C'est le Parisien qui a imaginé de venir en aide aux malheureux en donnant des fêtes de bienfaisance, où il pense, entre deux quadrilles, à ceux qu'il secourt, où il fait parader sa charité dansante. C'est le Parisien qui garantit le succès des bagatelles inutiles et qui renvoie à l'avenir les œuvres de génie. C'est le Parisien qui est brave, et qui gaspille sa bravoure; qui est généreux, et qui galvaude sa générosité; qui se croit sec, et qui s'abandonne à toutes les sensibleries; qui plaisante le sergent de ville, et qui n'ose avancer d'un pas s'il ne l'aperçoit point; qui se prétend divers, et qui est identique à soi-même, à tous les degrés de l'échelle sociale; qui se met, enfin, au-dessus de tous, et qui est, perpétuellement, la dupe des autres et de soi.

Mais tout cela n'est que surface. Ce qui occupe essentiellement le Parisien, c'est la rage de parvenir. Parvenir à quoi? Peu lui chault, pourvu qu'il parvienne. Celui-ci veut être Lauzun; cet autre, La Popelinière; ce troisième dirige ses vues vers la politique; ce dernier s'affiche comme un dilettante accompli, maître ès élégances et joli cœur. Que dirai-je? Être lui est moins précieux que paraître. Pour paraître, il a trois moyens : le talent, l'argent et l'entregent. Le talent est le moyen le plus sûr, mais le plus long : il procure mieux que des apparences, mais il n'est à portée que de l'élite. L'argent est le moyen le plus prompt, mais il n'est à portée que des millionnaires. Donc, l'entregent est le moyen le plus usité. Le Parisien est l'homme d'entregent par excellence. Là est sa marque distinctive et son originalité spéciale.

Au demeurant, je sais une qualité parisienne qu'il ne conviendrait guère de passer sous silence en cette introduction : à savoir l'amour de l'habitant de Paris pour sa ville. C'est un amour fait de fierté, de vanité, de tradition, de tout ce qu'on voudra, car le Parisien ne visite ni les musées, ni les palais, ni les vestiges du passé, ni les églises lointaines. C'est, si l'on veut, un amour de confiance, mais c'est une véritable passion. Le Parisien ne se sent à l'aise que dans l'air de Paris; il ne faut à ses regards que des perspectives parisiennes. Bonne ou mauvaise, la vie qu'il s'est faite ne ressemble à nulle autre vie et il ne se plie point à d'autres habitudes. A-t-il tort, a-t-il raison d'élever sa chère ville au-dessus des plus vastes et des plus belles qu'on connaisse? Je ne me hasarderai pas à résoudre ce problème. Que chacun se pose la question et l'éclaircisse pour son compte. Le livre qu'on offre ici au public est le fil d'Ariane, à l'aide duquel on se reconnaîtra et l'on se guidera dans le labyrinthe immense aux cent mille détours, plein de mystérieuses richesses. Il permettra d'étudier Paris en son intimité, et j'estime que, par là, il rendra service, même aux Parisiens.

L. DE FOURCAUD.



PARIS A VOL D'OISEAU

De l'est à l'ouest, la Seine roule ses eaux tranquilles à travers une riche vallée. Paris fut, d'abord, un îlot quasi-amarré au milieu du fleuve, terre étroite où les bateliers vivaient comme sur un navire et où les générations élevèrent Notre-Dame, nef mystique de la Cité. Peu à peu, se développa la ville, ancrée aux deux rives, mais s'élargissant, ondulant aux pentes des collines, se couvrant d'édifices, s'environnant de barrières défensives que, d'époque en époque, elle reportait plus loin. La Seine qui la traverse, suivant de larges courbes, en est comme la grande artère féconde, et de plus en plus, l'active capitale, toujours en accroissement, s'oriente sur son cours. C'est vers l'ouest, en effet, que les constructions gagnent sans cesse. La population reflue dans cette direction, depuis quelques années, avec une incroyable énergie.

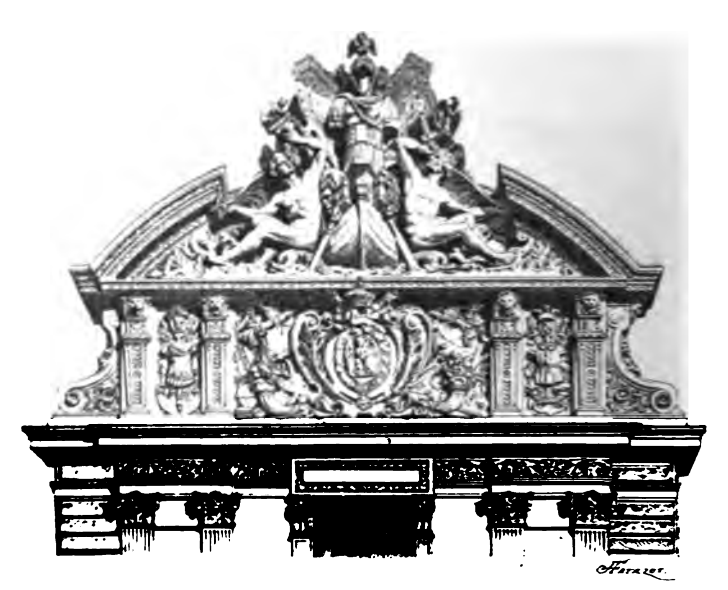
A vol d'oiseau, Paris s'offre à nous, enveloppé de ses remparts aux angles symétriques, comme une gigantesque figure de géométrie. Dix mille hectares, à peu près, forment sa superficie, d'une hauteur moyenne de 34 mètres au-dessus du niveau de la mer et bossuée inégalement de sept collines. Sur la rive droite, la ville s'est plus vite étendue et tassée davantage, resserrée par les coteaux de Montmartre, de Belleville et de Ménilmontant, qu'elle a fini, tout ensemble, par déborder et par tourner. Cinq ou six points dominent absolument le panorama : Belleville, la butte Montmartre, le Trocadéro, par exemple, d'où l'on aperçoit à l'infini les maisons aux toits d'un bleu sombre, amoncelées en épais massifs, hérissées de cheminées estompées de buées, coupées en tous sens par les tranchées des rues, droites et claires, surmontées de tours, de dômes, de pinacles. Là-bas, Notre-Dame se perd dans la brume légère; le Panthéon s'arrondit lourdement; la flèche de la Sainte-Chapelle monte au ciel en fusée; le dôme des Invalides accroche des rayons. Plus à droite, c'est la tour Eiffel, tout en guipure de fer; c'est le Trocadéro, dressant ses deux campaniles carrés, de style bâtard au-dessus de sa fausse abside. Voici encore l'Arc de Triomphe et son démesuré portique; l'Opéra et les sculptures dorées de son faîte; la Trinité, Saint-Augustin... Et tout cela tient dans un périmètre d'environ dix lieues, déterminé par les fortifications.



Vue a vol d'oiseau. La place de la Concorde, les Champs-Élysées et l'Arc de Triomphe.



Vue a vol d'oiseau. Le Louvre et les Tuileries.



Couronnement du pavillon J. Goujon.

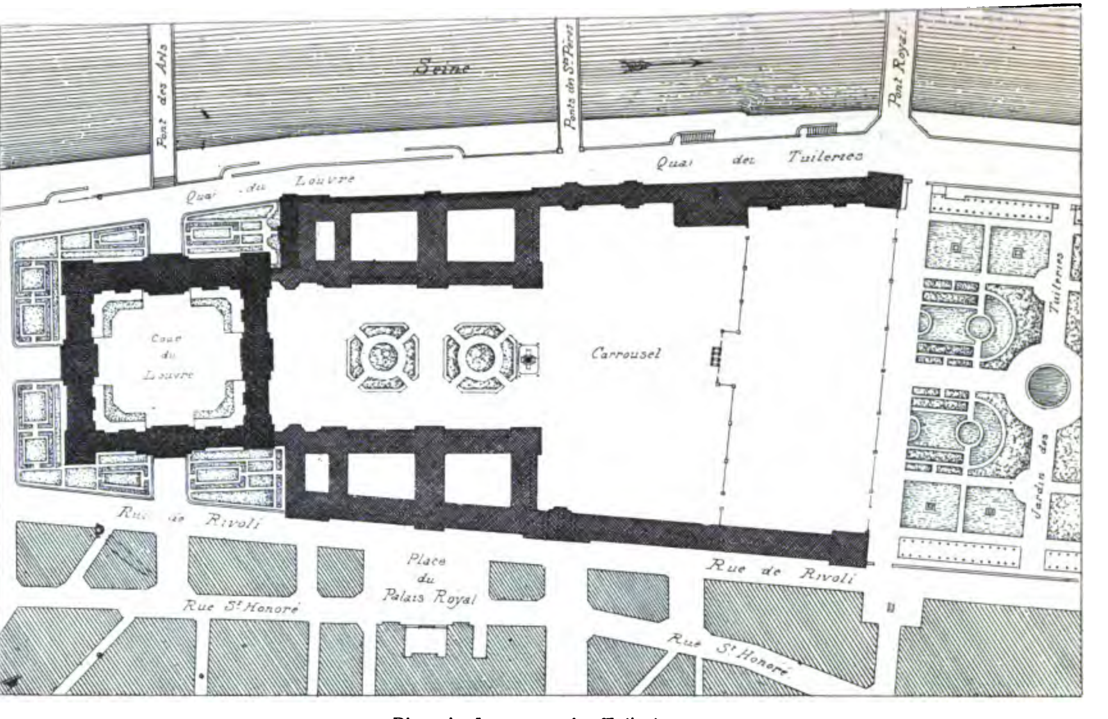
LE LOUVRE ET LES TUILERIES

L'origine du Louvre est enveloppée d'obscurité. Un point certain, c'est qu'il existait, à cet endroit précis, avant Philippe-Auguste (1180-1223), un castel fortifié. Il semble que ce roi l'ait, d'ailleurs, transformé de fond en comble, sinon jeté à terre et reconstruit entièrement.

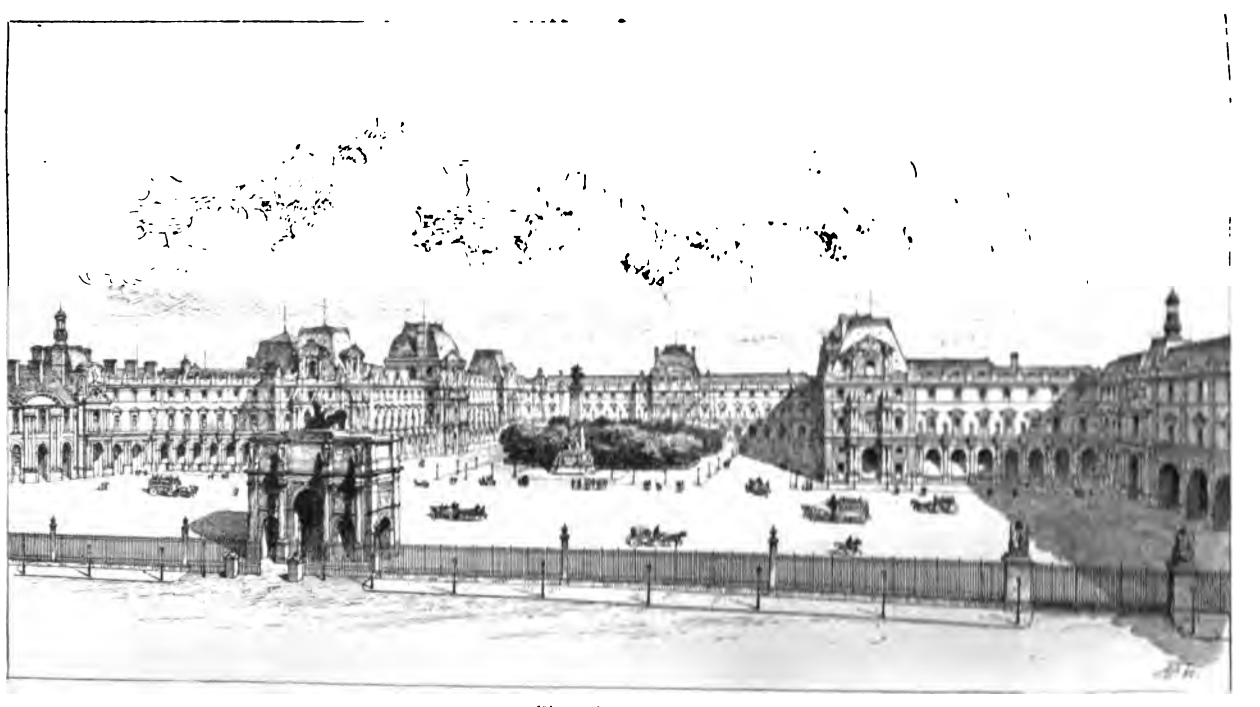
Charles V (1364) agrandit et embellit considérablement le Louvre, qu'il renferma dans Paris en reculant l'enceinte de la ville. Il ne reste rien de cet antique palais, mais son emplacement a été indiqué sur le sol de la cour de l'ancien Louvre, à l'aide de pierres plus petites sur le pavé, et d'un tracé en marbre blanc sur la partie bitumée de cette cour.

Ce fut sous François Ier, en 1546, que commença l'érection de l'édifice actuel : elle devait se poursuivre jusqu'à nos jours.

Les travaux furent confiés à l'architecte Pierre Lescot. Il poursuivit son œuvre jusqu'à sa mort (1578), sous Henri II et ses successeurs. Il édifia jusqu'aux combles une grande partie de l'aile occidentale du palais, du pavillon de l'Horloge à l'angle sud-ouest de la cour ancienne, et attaqua la construc-



Plan du Louvre et des Tuileries.



Place du Carrousel.



Arc de Triomphe du Carrousel.

tion de l'aile méridionale du bord de l'eau, depuis le pavillon Daru jusqu'à l'entrée de la cour qui fait face au pont des Arts.

Cette partie comprenait donc ce qui forma plus tard l'angle sud-est de la cour du nouveau Louvre, entre le pavillon de Sully ou de l'Horloge et le pavillon Daru, et, pareillement, l'angle sud-ouest de la cour du vieux Louvre. Tout ce morceau peut être considéré comme la plus haute expression de la décoration architecturale de cette époque, l'une des plus brillantes de la Renaissance. Lescot s'était associé, pour cette entreprise, deux sculpteurs du plus grand talent : Jean Goujon et Paul Tréballi.

Pendant que Pierre Lescot poursuivait ces constructions, Catherine de Médicis faisait bâtir le château des Tuileries.

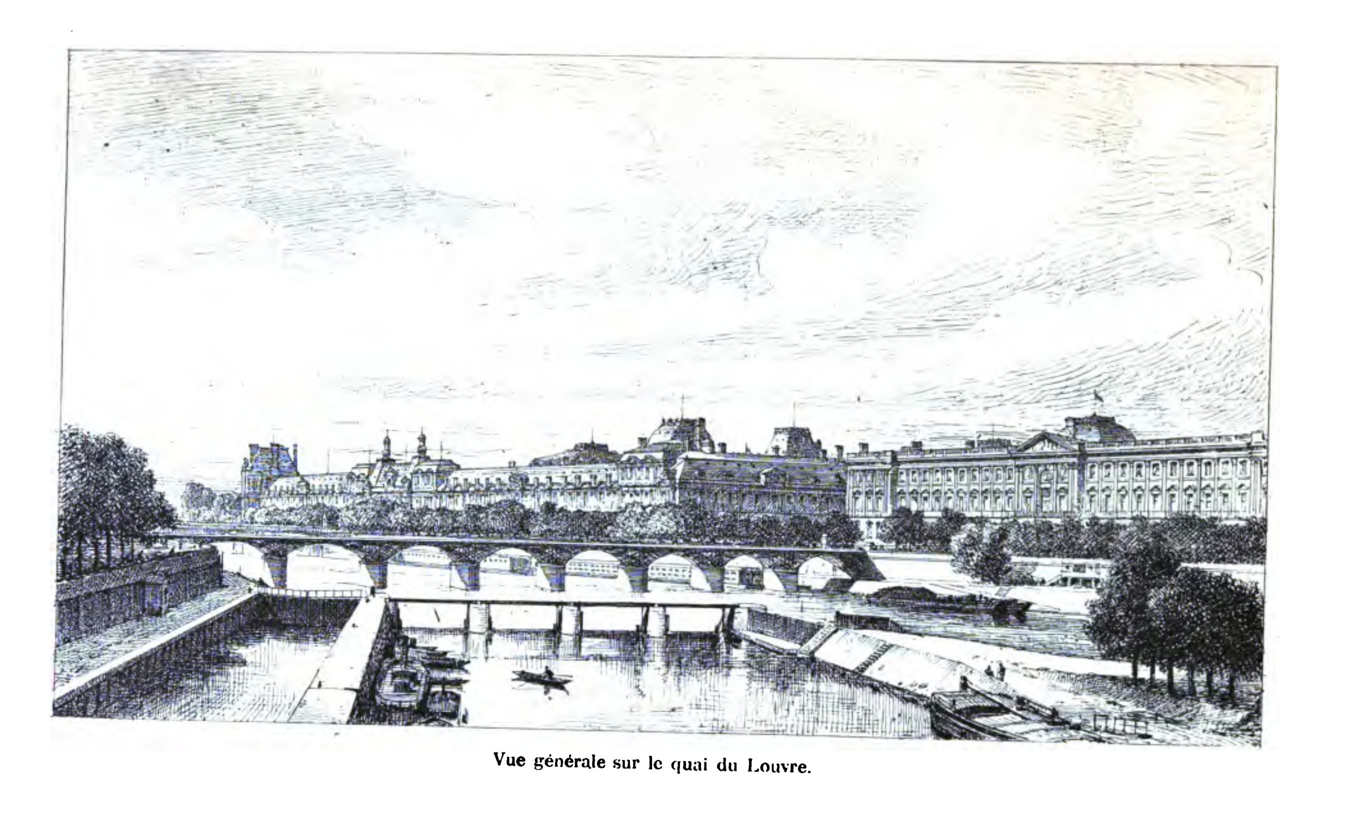
Le domaine tirait son nom d'une fabrique de tuiles installée jadis en ce lieu même. Au commencement du XVIe siècle, un sieur Neuville de Villeroy y avait fait bâtir une sorte de maison de campagne, qu'il vendit en 1518 à Louise de Savoie, mère



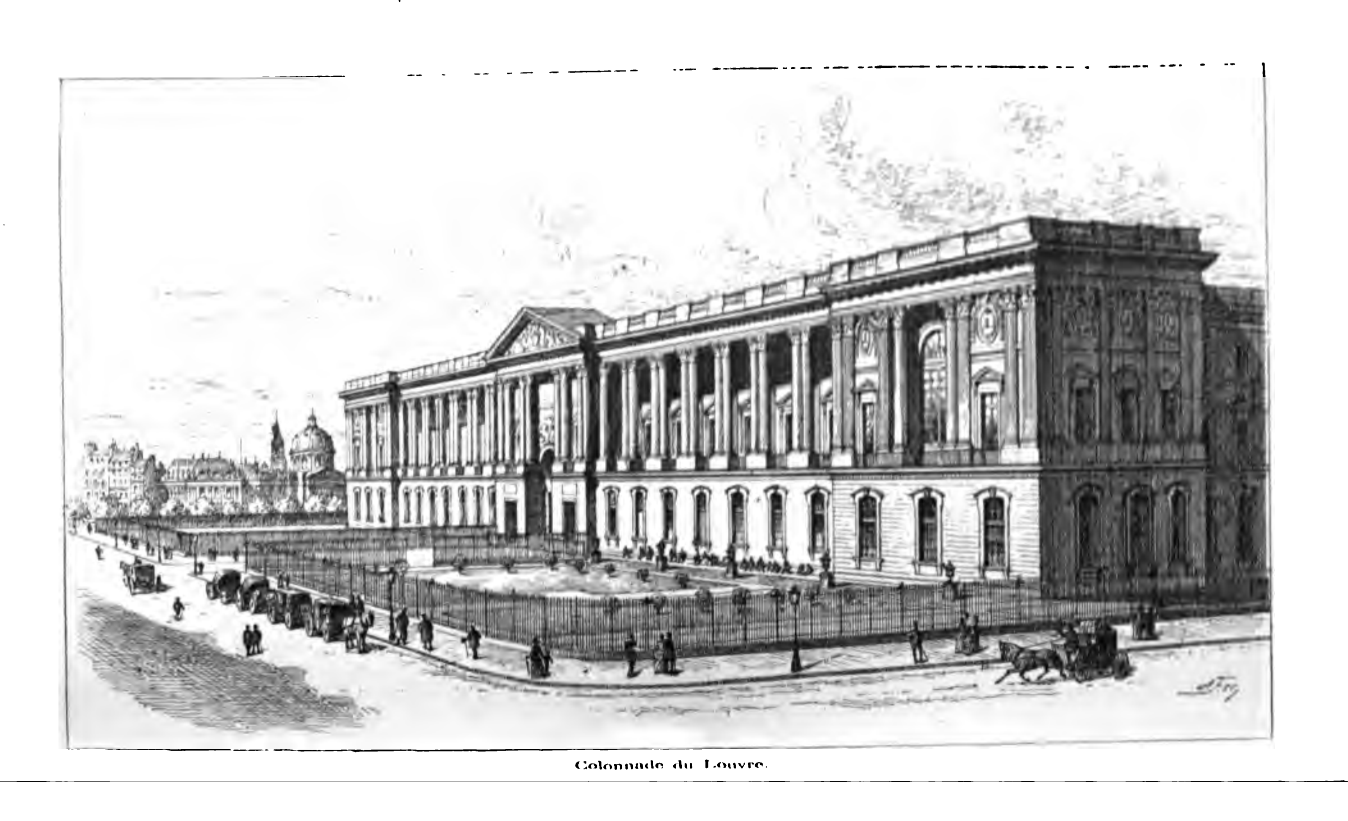
Monument de Gambetta.

de François Ier, laquelle en fit don, en 1527, au maître d'hôtel du Dauphin.

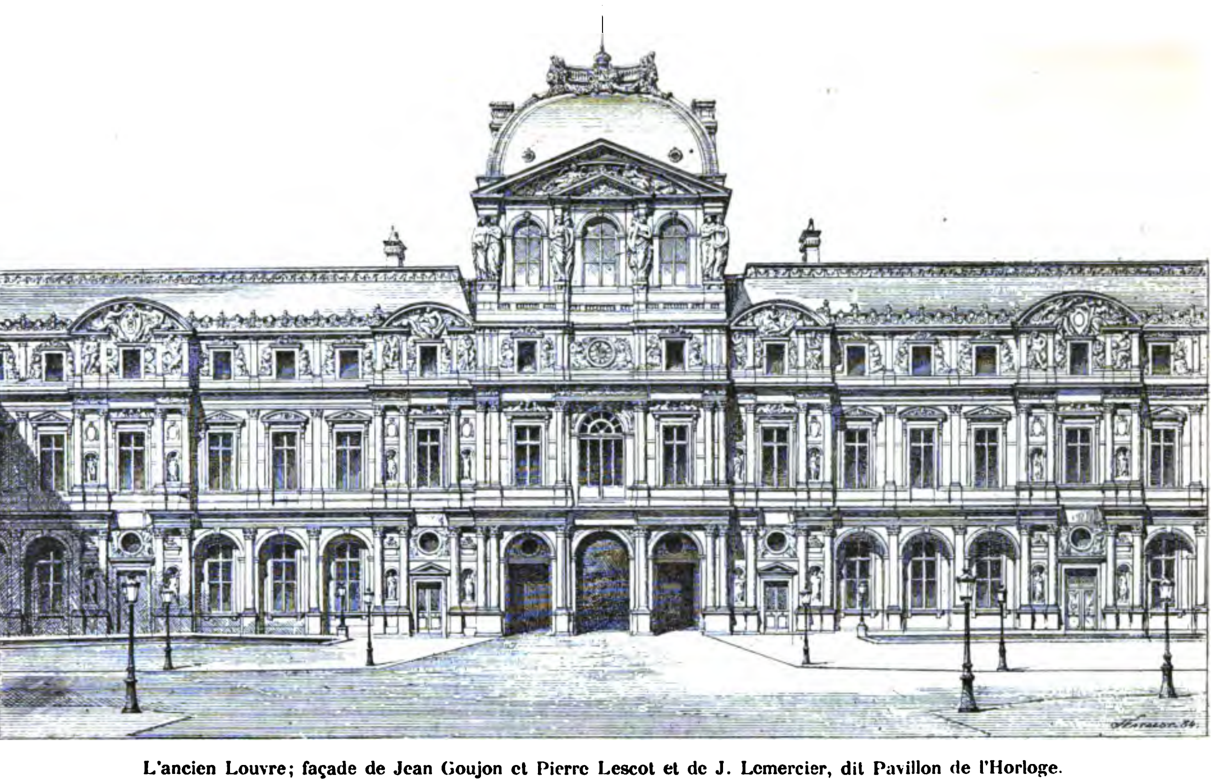
Le 15 juillet 1559, Henri II ayant été tué au tournoi du palais des Tournelles, résidence ordinaire de la cour, Catherine de Médicis abandonna ce lieu funeste et vint s'établir au Louvre avec ses fils; ce fut alors qu'elle songea à se faire construire, par Philibert Delorme, sur l'emplacement de l'an-



Vue générale sur le quai du Louvre.



Colonnade du Louvre.



L'ancien Louvre; façade de Jean Goujon et Pierre Lescot et de J. Lemercier, dit Pavillon de l'Horloge.



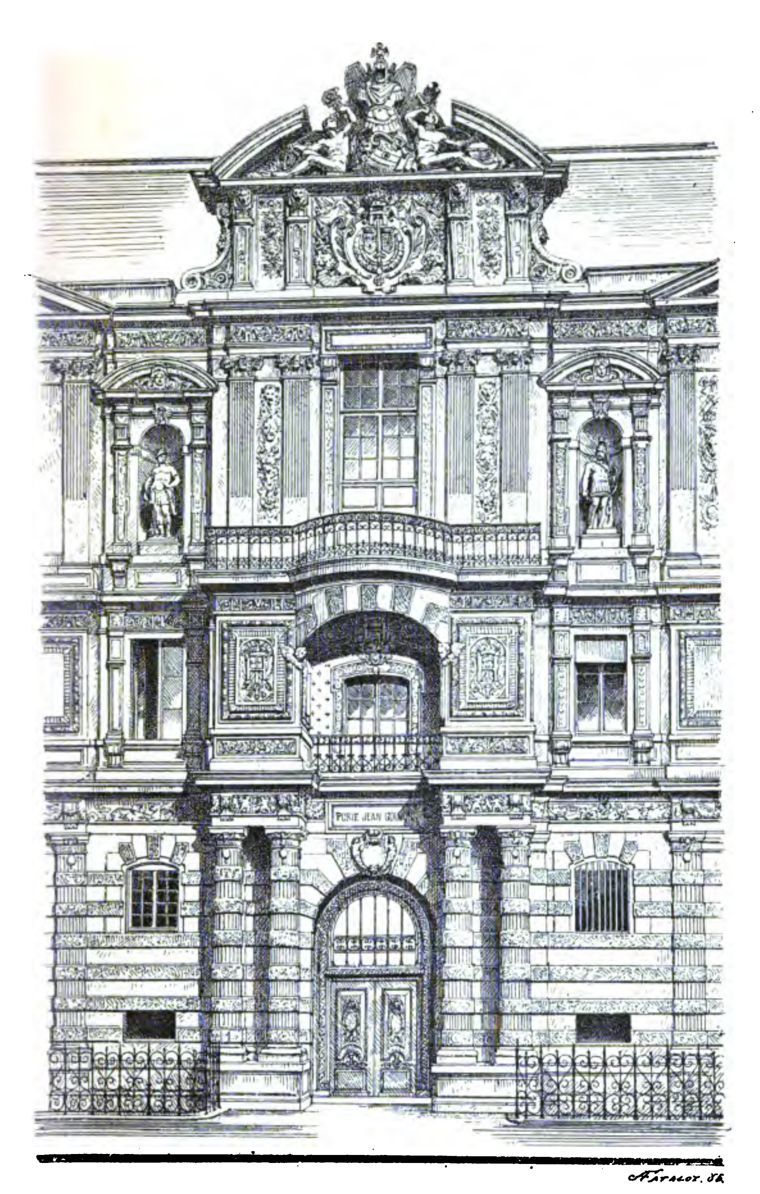
Cartouche de la porte de Jean Goujon.

cienne demeure de Louise de Savoie, un petit château de plaisance à l'italienne. Les Tuileries se composèrent, d'abord, d'un bâtiment avec pavillon central; ce bâtiment était flanqué d'un autre pavillon à chaque extrémité.

Après la mort de Henri II, Catherine de Médicis prit une part active à la construction du Louvre. Vers 1566, sous Charles IX, elle fit élever du côté des quais, à gauche de la façade du vieux Louvre, en regard de la Seine, de nouveaux bâtiments perpendiculaires au fleuve, et formant avec cette façade un angle droit. Cette partie fut nommée plus tard *le logis de la Reine*. Elle se composait d'une galerie s'ouvrant à l'est sur le *Jardin de l'Infante*, vis-à-vis du quai, et d'un pavillon situé à gauche de la galerie et qui a servi de modèle à ceux de chaque côté des grands guichets, après les pavillons de Lesdiguières et de la Trémoille.

La galerie, sous Catherine de Médicis, n'avait qu'un rez-de-chaussée couvert en terrasse. Cette partie du Louvre, également de style Renaissance, est due à peu près entièrement à l'architecte Chambige et lui fait grand honneur.

Le *logis de la Reine* marqua l'alignement de la suite des bâtiments du nouveau Louvre qui, du côté de la Seine, devait



Pavillon de Jean Goujon.



Le Génie des Arts, par A. Mercié.

relier la partie ancienne aux Tuileries. Selon toute probabilité, Catherine de Médicis eut la première idée de cette jonction. Dès 1578, sous Charles IX, elle amorça cette longue ligne d'édifices du côté du vieux Louvre. Il serait difficile de dire à quel point elle la laissa et, surtout, quelle destination pratique elle leur réservait. Tout semble prouver qu'il ne s'agissait dans le principe, que d'une galerie basse destinée à supporter une terrasse.

Ce fut Henri IV qui termina l'aile du bord de l'eau. En 1595, il chargea l'illustre Androuet Ducerceau de relier, de ce côté, le palais des Tuileries au Louvre. Ducerceau éleva d'abord le pavillon de Flore, qu'il rattacha aux bâtiments de Delorme, et qu'il décida de relier, par une galerie, à la bordure de Catherine de Médicis du côté du vieux Louvre. Il conduisit cette galerie jusqu'au pavillon Lesdiguières, ou à peu près. Toute cette partie édifiée par Ducerceau, pavillon de Flore et galerie, n'existe plus; nous verrons plus loin qu'elle a été reconstruite sous Napoléon III.

La galerie du bord de l'eau fut terminée par les architectes



Les grands guichets du Louvre.

Dupeyrat et Metezeau; ils la menèrent du pavillon Lesdiguières à l'ancien Louvre; leur œuvre subsiste toujours et témoigne de leur talent distingué; c'est la portion décorée d'une frise, ornée d'un H de distance en distance. Henri IV fit de plus ajouter un étage au-dessus de la galerie du *logis de la Reine*, laquelle, avons nous dit, était couverte en terrasse. Ces améliorations s'achevaient en 1608, dans un style Renaissance encore très élégant. Quelque temps après, la mort de Henri IV, en 1610, et la construction du Luxembourg par la Reine régente, vinrent ralentir les travaux du Louvre.

Ils furent repris sous Louis XIII, par Richelieu, et confiés en 1624 à J. Lemercier. Cet habile architecte continua la construction de la cour ancienne. Bientôt alors s'éleva le pavillon de l'Horloge, orné des huit belles cariatides dues au ciseau de

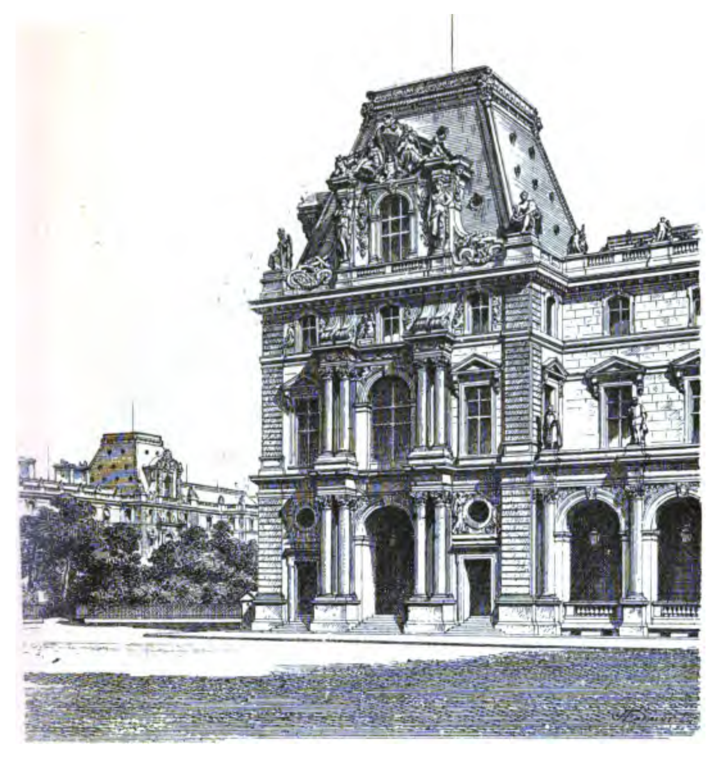


Pavillon de Richelieu.



Sarrasin. Depuis ce pavillon jusqu'à l'extrémité nord de cette aile occidentale, Lemercier prit fidèlement l'œuvre de Lescot pour modèle et commença à gauche l'aile en retour du septentrion. Lemercier mourut sans avoir couronné son œuvre.

La construction de l'ancien Louvre fut accélérée sous Louis XIV. A partir de 1660, l'architecte Levau compléta l'aile du nord, avança celle du midi, sur le quai, laissée inachevée par Pierre Lescot, et mit en train l'aile qui fait face à Saint-Germain l'Auxerrois. Il poussa ces derniers bâtiments seulement, jusqu'au troisième étage,



Pavillon Mollien.

et ne termina de la partie du midi et de celle de l'est que les façades intérieures donnant sur la cour. Il restait donc à faire, outre les combles, les façades extérieures de ces deux parties.

Elles furent confiées par Colbert à Claude Perrault en 1665. Le nouvel architecte exécuta d'abord cette magnifique façade qui regarde Saint-Germain l'Auxerrois et qui devait être l'entrée principale du palais des rois de France. Cette partie, connue sous le nom de colonnade du Louvre, est une des plus belles du monument et l'un des plus remarquables spécimens du style Louis XIV, empreint d'un véritable caractère de noblesse et de grandeur. Perrault fit ensuite la façade extérieure de l'aile méridionale en face le pont des Arts, et dont les parties inté-



Couronnement du pavillon Turgot.

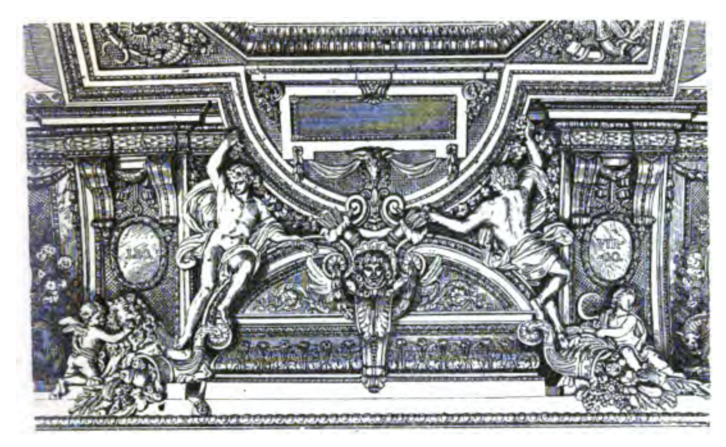
rieures, sur la cour, étaient, nous le savons déjà, l'œuvre de Lescot et de Levau.

En 1661, un incendie détruisit la galerie qu'Henri IV avait fait élever au lieu de la terrasse du primitif *logis de la Reine.* Louis XIV la fit immédiatement reconstruire sur les dessins de Lebrun. Ce fut la fameuse galerie d'Apollon, le monument le plus parfait du style de cette époque. C'est encore sous Louis XIV qu'avait été construit, par Levau, le pavillon de Marsan, faisant pendant à celui de Flore bâti par Henri IV. Il a été, comme ce dernier, réédifié de nos jours.

Bientôt après, Louis XIV ne s'occupa plus que du château de Versailles, et le Louvre fut entièrement abandonné.

Les travaux n'en furent repris que sous Napoléon Ier en 1803. Ils furent confiés aux architectes Percier et Fontaine. C'est alors que fut terminée cette admirable cour du vieux Louvre qui a 122 mètres du nord au sud et 124 de l'est à l'ouest. Le fameux bas-relief de la porte extérieure, *Apollon, dieu du jour, couronnant les Arts,* fut modelé à cette époque par le statuaire Pierre Cartellier. Il semble aujourd'hui d'un art bien suranné.

Comme nous l'avons dit, les bâtiments de cette cour n'avaient été élevés que jusqu'à la hauteur des combles. Percier et Fontaine les achevèrent. Une commission spéciale avait décidé que l'attique de Lescot serait conservé. Mais l'empereur



Fragment du plafond de la galerie d'Apollon.

ne partagea point cette opinion, et les façades de la cour furent terminées telles qu'on les voit aujourd'hui, avec un troisième ordre couronné de balustrades et sans toit apparent.



La galerie d'Apollon.



Bassin du jardin des Tuileries.

Napoléon eût voulu également compléter la réunion du Louvre aux Tuileries, en élevant, du côté de la rue de Rivoli, une galerie parallèle à celle Henri IV le long de la Seine. Le temps lui manqua; il ne put qu'amorcer ce grand travail par les deux bouts : d'une part, en commençant la galerie projetée, depuis le pavillon de Marsan jusqu'au pavillon de Rohan; d'autre part, en érigeant, à l'angle nord-ouest du vieux Louvre, un pavillon dit pavillon Beauvois, où devait s'aménager une chapelle. Encore, ce dernier bâtiment, aujourd'hui démoli, ne fut-il pas achevé.

Ce furent également Percier et Fontaine qui, en 1806, exécutèrent ces travaux. Il en reste seulement ce qui est compris entre la rue de l'Échelle et le pavillon de Rohan, tout ce qui existait entre cette partie et le pavillon de Marsan ayant été reconstruit, ainsi que nous le verrons, avec ce pavillon même en 1883. Ces mêmes architectes élevèrent encore l'arc de triomphe de la place du Carrousel, orné de sculptures de P. Cartellier et surmonté, durant quelques années, des célèbres chevaux de Venise. Les travaux, suspendus en 1812, ne furent repris qu'en 1816, par Louis XVIII qui fit sortir de terre le pavillon de Rohan. Enfin, après une nouvelle interruption, Napoléon III se passionna, en 1852, pour le plan des rois de France et de Napoléon Ier, et relia décidément les Tuileries au Louvre.

Deux architectes furent chargés successivement des travaux du nouveau Louvre, L. Visconti et Lefuel. On acheva d'abord l'aile du nord sur la rue de Rivoli; elle mesure dans sa totalité


Fronton de la Nuit, par Carpeaux

435 mètres. On la joignit au vieux Louvre par un bâtiment en retour d'équerre, comme celui *du logis de la Reine* qui relie au vieux Louvre l'autre longue aile du bord de l'eau. On construisit ensuite sur la nouvelle cour du Louvre les galeries intérieures qui font partie de ces deux ailes, et qui s'ornent de colonnades surmontées de statues. On éleva également les grands pavillons qui les rattachent et qui portent les noms de Turgot, Richelieu, Colbert, du côté de la rue de Rivoli, et de Daru, Denon et Mollien du côté de la Seine. On s'est efforcé, dans cette nouvelle partie, sans y bien parvenir, d'imiter la Renaissance du vieux Louvre. Ces immenses travaux furent achevés en 1857; ils avaient couté 75 millions.

Après l'achèvement du Louvre on entreprit encore, de 1863 à 1868, de nouveaux travaux d'une extrême importance. L'architecte Lefuel fut chargé de reconstruire une partie des bâtiments en bordure du quai, qui menaçaient ruine et d'ouvrir, notamment, les trois guichets du Carrousel.


Groupe de Flore, par Carpeaux.

Le pavillon de Flore fut démoli et rebâti et enri-

chi par Carpeaux, de son incomparable groupe de *Flore mère des Amours* et du fronton de *la Nuit,* un peu trop michelangesque. On a jeté bas et reconstruit également les bâtiments qui lui font suite jusqu'au pavillon Lesdiguières exclusivement. La partie entre ce dernier pavillon et celui de Trémoille, bâti au-dessus des fameux guichets, portait, avant 1871, un couronnement de façade sur la Seine, un haut relief, de Barye, en pierre : *Napoléon protégeant les Arts.* On y a substitué, en 1878, *le Génie des Arts* d'Antonin Mercié, haut relief en bronze repoussé sur fond d'or, plus conforme au style Renaissance modernisé de l'architecture.

On se souvient que le palais des Tuileries fut incendié en 1871 et complètement détruit. Ce désastre nécessita, en 1874, d'abord la restauration de la façade du pavillon de Flore qui était attenante aux Tuileries incendiées; ensuite, la reconstruction du pavillon de Marsan sur la rue de Rivoli. Comme nous l'avons dit, il fut rebâti sur le modèle du pavillon de Flore, et l'on reconstruisit également, et dans le même style, une partie des bâtiments qui lui font suite. Enfin l'immense cour du nouveau Louvre se trouve encore décorée d'un monument, à la mémoire de Gambetta, élevé à l'aide d'une souscription nationale. M. Boileau en est l'architecte; la sculpture en est due à M. Aubé.

Le palais du Louvre est occupé, pour la plus grande partie, par des musées de peinture, de sculpture et d'archéologie, et par le Ministère des Finances.



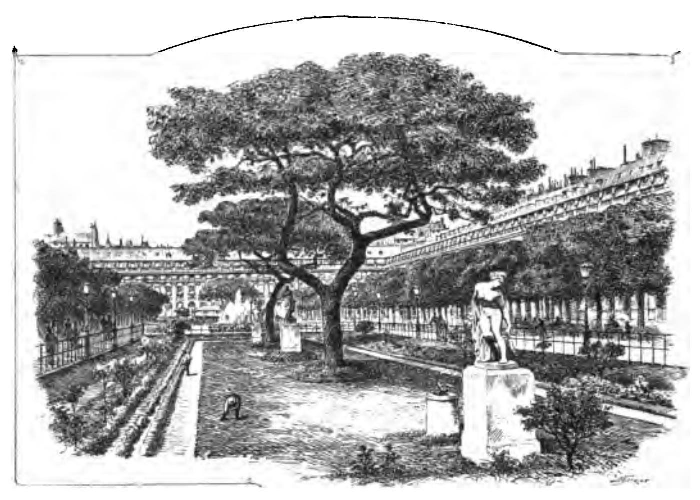


Le Palais-Royal a été bâti par Richelieu. Pour se procurer l'emplacement nécessaire, il acheta de nombreuses propriétés particulières près de la porte Saint-Honoré, en deçà et au delà des remparts. La construction de l'édifice, confiée à J. Lemercier, fut commencée en 1629 et terminée en 1636. Richelieu l'appela Palais-Cardinal.

Le 6 juin de la même année il en fit donation à Louis XIII. Le ministre étant mort le 4 décembre 1642, le roi en prit possession le 7 octobre 1643, et l'édifice reçut le nom de Palais-Royal. En 1692, Louis XIV le donna en apanage à Monsieur, son frère, Philippe Ier, chef de la maison d'Orléans.

Anne d'Autriche fit subir au Palais-Royal les premières modifications. Elle remania l'aile droite de la deuxième cour pour y établir ses appartements, et bouleversa l'aile gauche de la première cour pour aménager ceux de son fils cadet, le petit duc d'Anjou, plus tard duc d'Orléans. Louis XIV, son frère Philippe Ier, et le Régent, fils de ce dernier, procédèrent encore à quelques menus changements; mais les grands travaux commencèrent avec le duc Louis-Philippe Ier, lorsqu'en 1673, la salle de spectacle de Richelieu, située dans l'aile droite de la première cour, et qui était l'Opéra de cette époque, fut incendiée. Louis-Philippe fit relever le théâtre et presque tous les bâtiments de la première cour, avec la façade actuelle, par les architectes Moreau et Contant d'Ivry.

Son fils, Louis-Philippe-Joseph, duc de Chartres, qui fut Philippe-Égalité, grand dépensier de sa nature et toujours en embarras d'argent, ne sachant qu'imaginer pour augmenter ses revenus, sollicita et obtint du roi, par lettres patentes du 17 juin 1781, l'autorisation de faire construire autour du jardin

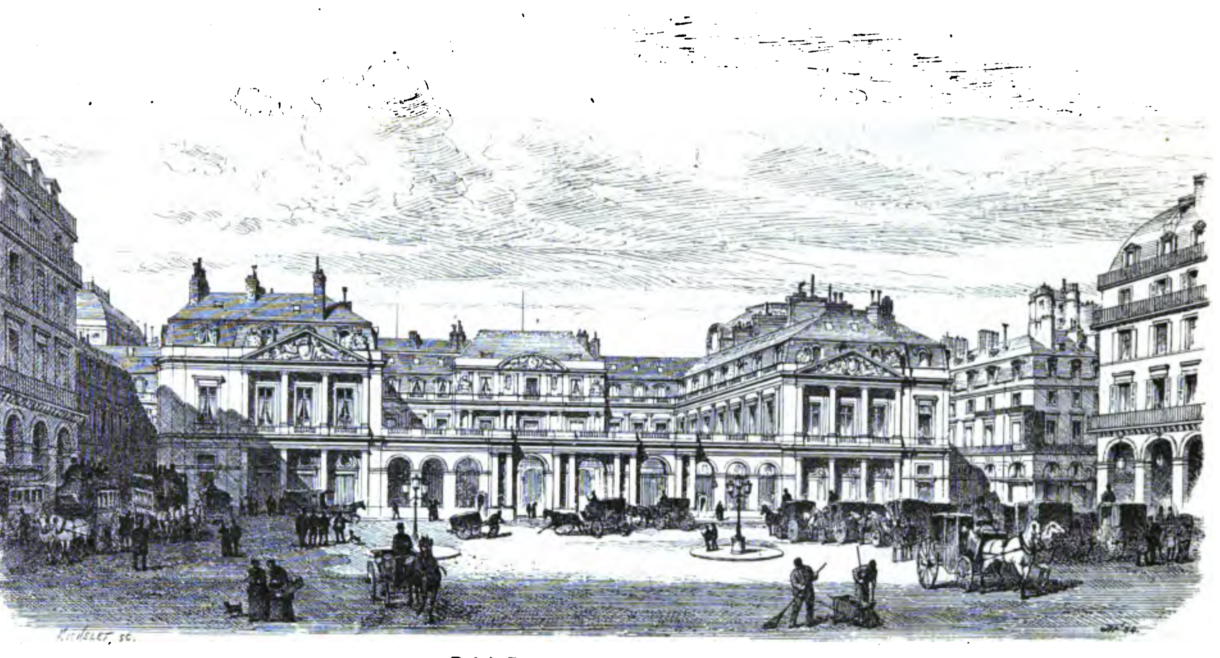


Le jardin du Palais-Royal.

les bâtiments en arcades qu'on y voit aujourd'hui. Il en loua les boutiques à des commerçants, et fit de la résidence royale une sorte de grand bazar. L'Opéra ayant brûlé de nouveau en 1781, le duc de Chartres fit construire une autre salle de spectacle du côté de la rue de Richelieu, qui est le Théâtre-Français actuel. Il commença également la galerie d'Orléans, achevée seulement en 1829 par l'architecte Fontaine.

Après que Philippe-Égalité, devenu duc d'Orléans par la mort de son père, en 1785, eut péri sur l'échafaud, le 16 brumaire an II (6 novembre 1793), le Palais-Royal fut réuni au domaine de l'État. Depuis, il appartint deux fois à la famille impériale, fut restitué sous la Restauration à la maison d'Orléans, et redevint propriété nationale en 1870. Depuis la Révolution, il n'a pas subi de transformations essentielles. Il fut incendié en 1871 par la Commune : une partie de l'aile de Valois et du corps de bâtiment central fut détruite. Les travaux de restauration ont été exécutés sous la direction de M. Chabrol, architecte, de 1872 à 1876.

Le grand escalier d'honneur, bâti par Contant d'Ivry, est une des parties les plus dignes d'attention du Palais-Royal ; il est de forme ovale et a 17 mètres de long sur 11 de large, et 27 mètres de hauteur du sommet de la coupole au sol du vestibule. Le



Palais-Royal, façade sur la place.



L'escalier du Palais-Royal.

jardin a 225 mètres de long sur 80 mètres de large, avec un bassin de 20 mètres de diamètre.

Le Palais-Royal est occupé, depuis 1872, par la Cour des Comptes et par la direction des Beaux-Arts.

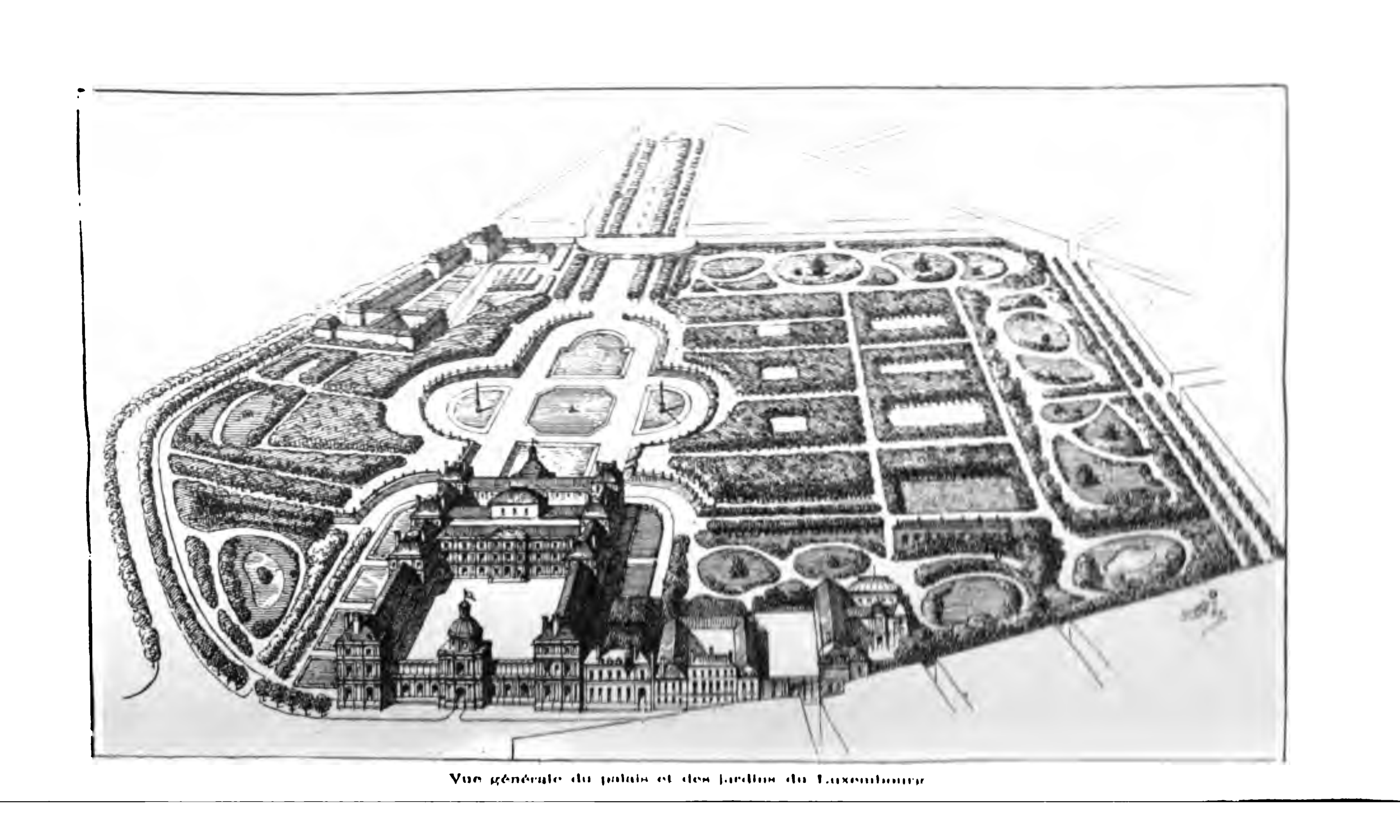


Le palais du Luxembourg se recommande à la curiosité des visiteurs par de nombreux souvenirs historiques, par son musée, consacré aux œuvres des artistes vivants, et par la beauté de ses jardins.

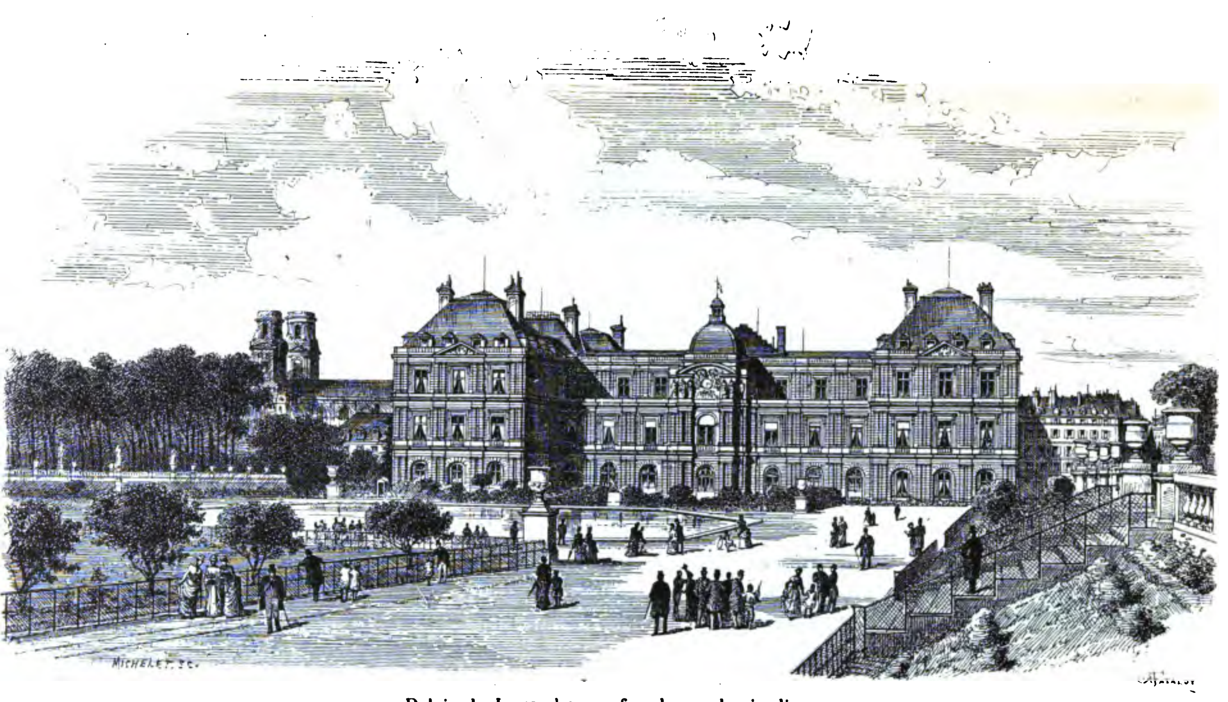
Sans vouloir remonter trop haut dans le passé, nous dirons qu'au XVIe siècle se dressait, sur le terrain du palais actuel, un hôtel appartenant au duc de Piney-Luxembourg, prince de Tingry. Cet hôtel portait le nom de Luxembourg, de son propriétaire, et ce nom persista à travers toutes les vicissitudes des époques suivantes.

Marie de Médicis acheta l'hôtel de Luxembourg en 1612 et, après avoir acquis les terrains adjacents, elle le fit démolir et chargea, en 1615, Jacques Debrosse d'élever un palais sur cet emplacement. Le style toscan y domina et, selon le désir de la Reine, cet architecte s'appliqua à rappeler le type du palais Pitti de Florence, où elle était née. Pour retrouver ce palais primitif, il suffit d'enlever, par la pensée, la partie ajoutée par Louis-Philippe, c'est-à-dire l'avant-corps de logis qui forme la façade nord du jardin, opposée à celle de la rue de Tournon, avec les deux pavillons qui le flanquent.

Marie de Médicis ne négligea rien pour faire de sa demeure un séjour vraiment royal. Parmi les maîtres appelés à orner le Luxembourg, nous voyons Poussin, Philippe de Champaigne et Pierre-Paul Rubens, qui exécuta de 1621 à 1623, avec l'aide de quelques-uns de ses élèves, une immense suite de peintures



Vue générale du palais et des jardins du Luxembourg



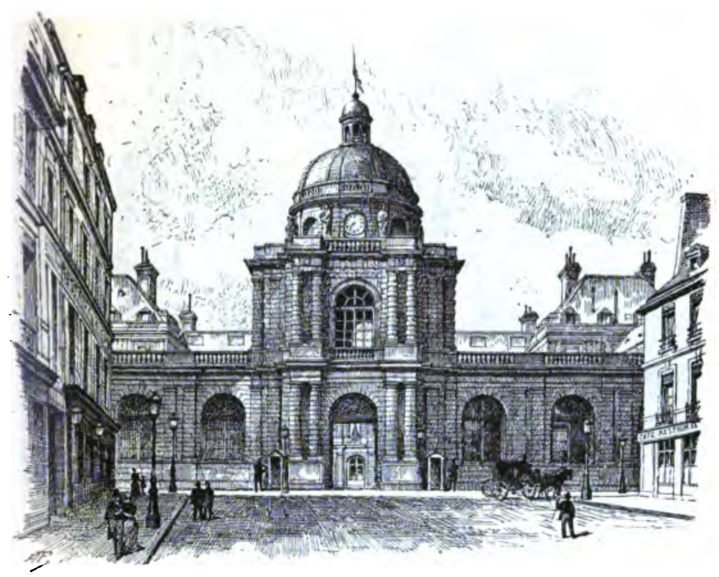
Palais du Luxembourg, façade sur les jardins.



Le Luxembourg, vue prise de la rue de Vaugirard.

pour la décoration de la grande galerie : l'histoire allégorique de la régente. La majeure partie de cette célèbre collection est, aujourd'hui, au Louvre.

Un auteur qui écrivait sur Paris vers 1640, Malingre, nous a laissé, des splendeurs de cette résidence, une description curieuse et dont voici quelques extraits : « Ce palais consiste en quatre grands pavillons aux quatre coings, en trois grands corps d'hostel. Celui de main droite, où est le departement de la Royne, est composé d'une belle grande gallerie haute, ayant deux cheminées aux deux bouts, fort belles pour l'invention, façon et dorures; les fenestres regardent sur le Petit Luxembourg d'un costé, et de l'autre sur la grande cour. Aux deux costés de cette belle gallerie sont quantité de tableaux de l'invention du fameux peintre Rubens d'Anvers,



Le Luxembourg, façade principale sur la rue de Tournon.

dans lesquels est représentée toute la vie de la Royne depuis sa naissance.

« Avant d'entrer dans cette gallerie est la chapelle de la Royne, avec ses lambris dorez...

« De ce mesme costé et departement est la chambre de la Royne, belle, grande et carrée, enrichie d'une cheminée admirable pour son ouvrage et dorure, garnie de deux gros chenets d'argent. En cette chambre se voit la place du lict enfermé de balustres, dont les piliers sont d'argent.

« De cette chambre on entre au cabinet, le plus riche qui se puisse voir... Les vitres de fin cristal, et au lieu de plomb pour les lier, la liaison est toute d'argent.

« Le departement de main gauche... est composé de deux grands pavillons, entre lesquels est une belle et longue gallerie de mesme façon et ouvrage que celle du costé droict, en laquelle en divers tableaux se doit voir la vie du roi Louis XIII, ses victoires et triomphes; mais ce costé-là n'est pas encore parachevé.

« La face d'en haut dudict hostel qui regarde le jardin et la

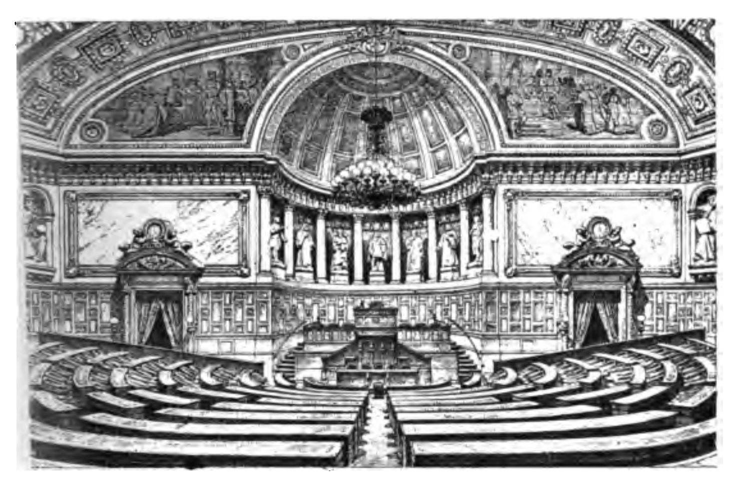


Palais du Luxembourg, salle du Trône.

grande cour est composée de quatre grandes salles, deux en haut et deux en bas... »

Au milieu de ce corps de logis se trouvait le grand escalier d'honneur aboutissant à un dôme orné de colonnes de bronze et de marbre et de statues précieuses. « L'entrée dudict hostel qui regarde la rue de Tournon est composée d'une haute allée, qui va depuis le pavillon jusques au donjon du portail du costé droict, et une autre pareille au costé gauche, laquelle allée est toute embellie de balustres des deux costez... Ce donjon faict en rond et enrichy de belles colonnes et statues de marbre, et la ceinture toute dorée, comme toutes les autres ceintures des trois corps d'hostel, et le haut d'iceux tout dorez... »

Le nouveau palais prit pendant quelque temps le nom de palais de Médicis. Lorsqu'en 1631, la Reine mère l'eut donné à son second fils, Gaston d'Orléans, celui-ci l'appela palais d'Orléans; mais il devait reprendre bientôt le nom de Luxembourg. Gaston mort, le palais appartint à ses deux filles : Mlle de Montpensier et Élisabeth de Guise. Cette dernière, en 1694, le donna au roi, lequel en fit présent à son frère Philippe, chef de la deuxième maison d'Orléans-Bourbon. Plus tard, il fut



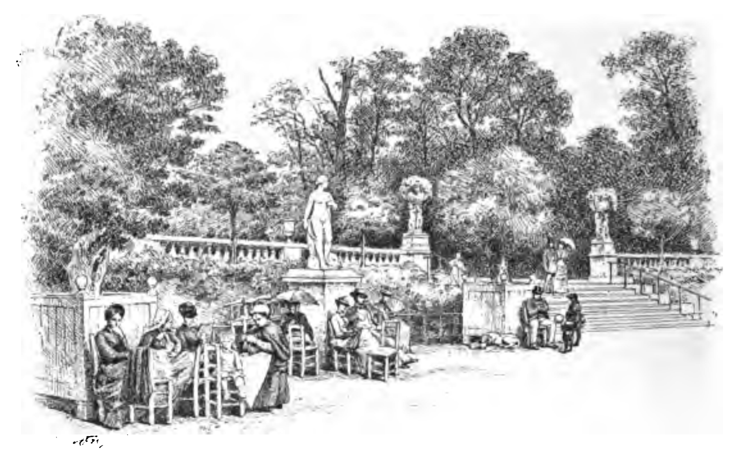
Palais du Luxembourg, salle des séances du Sénat.

racheté par Louis XV et passa à Louis XVI qui l'offrit, en 1779, à son frère, Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII.

En 1792, le palais fut décrété propriété nationale. Il fut converti en prison pendant la Terreur. C'est du Luxembourg que partirent Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles et bien d'autres, pour monter à l'échafaud.

Le Directoire s'y installa en 1795. Ce fut le temps des fêtes brillantes auxquelles Barras conviait la jeunesse dorée et les femmes à la mode groupées autour de la légendaire Mme Tallien. Le jardin était alors le rendez-vous de toute la société élégante. En 1797, c'est au Luxembourg que Bonaparte apporta au nouveau gouvernement le traité de Campo-Formio. Après le 18 brumaire 1799, le palais du Directoire devint palais du Consulat. Bientôt après, un décret du Conseil des Cinq-Cents fit du Luxembourg le siège du Sénat conservateur; il garda cette destination jusqu'en 1814, date où la Chambre des pairs y fut installée. Rappelons que ce fut cette assemblée qui jugea le maréchal Ney, lequel fut fusillé le 7 décembre 1815, à l'endroit où s'élève aujourd'hui sa statue, érigée en 1854.

En 1852, ce fut le tour du Sénat du second Empire d'être installé au Luxembourg, où il resta jusqu'en 1870. Le Sénat de la République y siège depuis 1879.

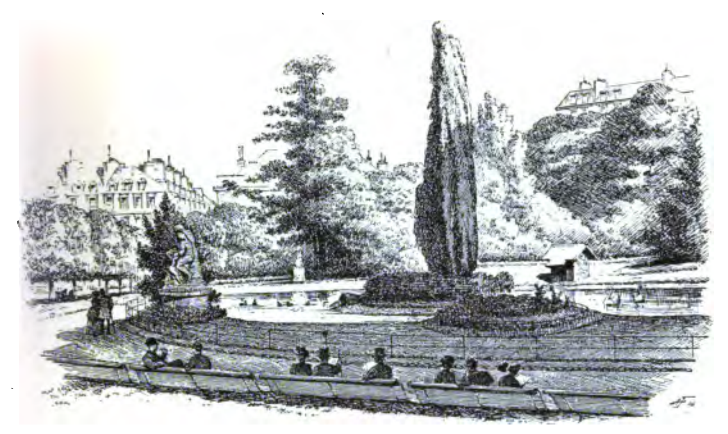


Jardin du Luxembourg.

Le Luxembourg est certainement un des plus vastes domaines de Paris; il couvre une étendue de 357.504 mètres : les bâtiments en occupent 11.991, ce qui laisse aux jardins une superficie de 345.513 mètres. Ils sont bornés au nord par la rue de Vaugirard; à l'est, par la rue de Médicis, le boulevard Saint-Michel et l'École des Mines. La rue Auguste-Comte et la rue d'Assas les limitent au sud, et la rue du Luxembourg achève de les entourer en rejoignant la rue de Vaugirard.

La façade sur cette dernière rue n'a guère éprouvé d'autre changement que l'ouverture de fenêtres nouvelles. Mais le côté opposé donnant sur le jardin a reçu des agrandissements qui ont altéré le palais de Marie de Médicis. Tout d'abord l'architecte Chalgrin construisit, en 1804, le grand escalier d'honneur, d'une architecture très remarquable et orné de statues des généraux et des législateurs célèbres de la période révolutionnaire. Malheureusement les nécessités de cette construction nouvelle le forcèrent à sacrifier l'admirable galerie de Rubens.

Il avait construit au premier étage une salle de séances pour quatre-vingts sénateurs; mais sous Louis-Philippe, cette salle et d'autres parties des bâtiments ayant été jugées trop étroites, A. de Gisors fut chargé, en 1836, d'élever du côté du jardin une nouvelle façade en face de l'ancienne, parallèle à celle de la rue de Vaugirard, et à 17 mètres de distance, et d'élever



Jardin du Luxembourg.

dans cet intervalle une autre salle des séances, une bibliothèque et une chapelle. Cet édifice, joignant l'ancien, est un gros corps de bâtiment, au centre duquel est un pavillon surmonté d'un dôme quadrangulaire et orné de statues et de bas-reliefs.

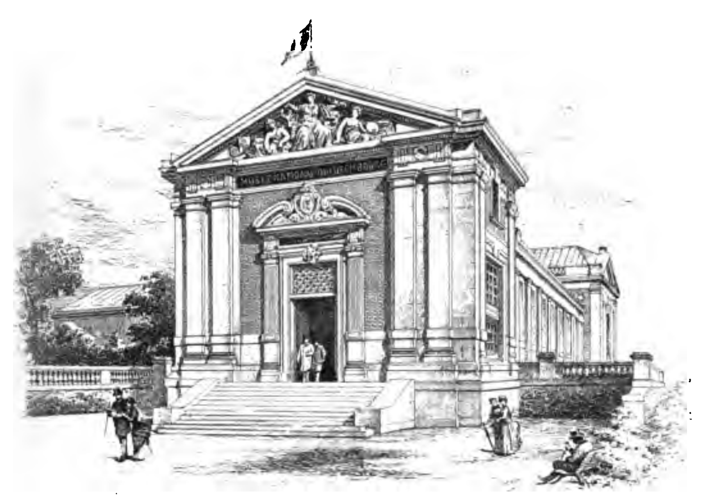
Les principales parties du palais du Luxembourg sont, d'abord la cour, qui a 70m30 sur 59m40, le grand escalier d'honneur, construit par Chalgrin; la *Salle des Gardes,* autrefois l'oratoire de la Reine, et qui renferme aujourd'hui des trophées d'armes; la chambre à coucher de la Reine, qui a pris le nom de *Salle des Messagers d'État*, après s'être appelé la *Salle d'Hercule*, à cause de la statue de ce demi-dieu, par Puget, qui y était placée. Le plafond est de Jadin. La *Salle du Trône* est faite des trois anciennes salles des Conférences, du Conseil et des Séances. A côté s'allonge la *Galerie des Bustes*, où sont ceux des anciens pairs et sénateurs. Cette galerie sépare celle du Trône de celle des Séances, disposée par A. de Gisors. La *Salle des Séances*, située entre l'ancienne galerie des Petites Archives et la Bibliothèque, est formée de l'adossement de deux hémicycles inégaux. Dans le plus grand, d'une largeur de 28 mètres, sont les sièges des sénateurs; le bureau est dans le plus petit; elle peut contenir trois cents personnes. La Bibliothèque offre surtout à l'admiration sa coupole peinte par Delacroix et qui représente « Dante et Virgile trouvant, dans les limbes, les grands hommes de l'antiquité. » Nous men-



La chapelle de Marie de Médicis.

tionnerons encore, au rez-de-chaussée, la chapelle élevée au-dessus de la galerie de l'est et dont la voûte est peinte par Vauchelet; puis, auprès de la chapelle, la vieille *Salle du Livre d'Or*. Son nom lui vient de ce que, sous la Restauration, elle était aménagée pour recevoir les titres de la pairie, alors héréditaire.

La partie du palais du Luxembourg rue de Vaugirard, à l'ouest, faisant suite au corps de bâtiment principal, et qui est aujourd'hui réservé au président du Sénat, s'appelait autrefois le Petit-Luxembourg. On n'est pas certain s'il fut élevé par Marie de Médicis ou par Richelieu, qui l'habitait pendant qu'on construisait le Palais-Cardinal. Il passa en héritage à sa nièce, la duchesse de l'Aiguillon. Il appartint ensuite aux Condés et à la princesse Palatine. Il fut donné avec le Luxembourg, en 1779, par Louis XVI, au comte de Provence, et prit alors le nom d'Hôtel du Petit-Bourbon. De cette partie du palais, la chapelle de Médicis mérite surtout d'être mentionnée comme un intéressant spécimen de la décoration architecturale de cette



Façade du musée du Luxembourg.

époque. Elle a été restaurée, en 1844, par A. de Gisors, qui a construit auprès une orangerie de 57 mètres de longueur, et un jardin d'hiver juste sur le terrain de l'ancien couvent des Filles du Calvaire.

Les jardins du Luxembourg furent dessinés par J. Debrosses. Pendant la Révolution, ils avaient reçu un accroissement considérable aux dépens du monastère des Chartreux et du vaste enclos qui en dépendait. En 1795, la Convention fit ouvrir sur ces terrains la grande allée de l'Observatoire, longue de 250 mètres et large de 85. Elle est plantée de six rangées d'arbres, et ne fut terminée qu'en 1811.

En 1867, le jardin subit un remaniement considérable : la pépinière fut comblée, des rues nouvelles traversèrent la partie sud du jardin, l'avenue de l'Observatoire, conservée tout entière, fut coupée de pelouses et de parterres. D'amères critiques accueillirent ces transformations. Le public se plaignit de voir démembrer une de ses promenades favorites; les poètes et les artistes regrettèrent les grands ombrages de la pépinière où ils venaient chercher le recueillement et la fraîcheur.

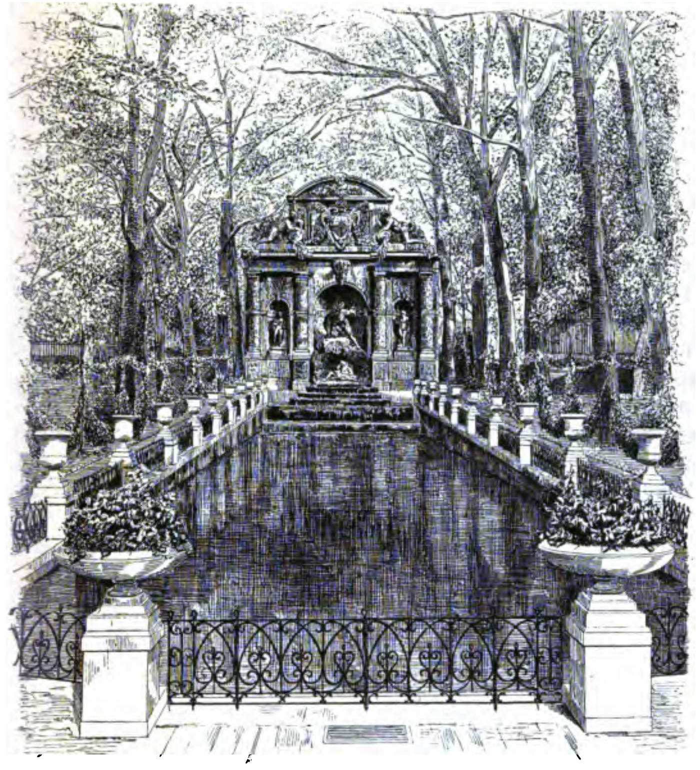
Un des principaux ornements du jardin, c'est la ***Fontaine de Médicis***, conçue par J. Debrosses. Elle était primitivement au bout d'une allée, près du palais; mais, en 1862, le percement



Fontaine de Médicis. Groupe de Polyphème.

de la rue de Médicis nécessita plusieurs modifications, et la fontaine fut transportée à quelques mètres plus loin. C'est une œuvre agréable d'architecture dorique à colonnes : les principaux motifs d'ornementation sont des stalactites figurées dans la pierre. La plus grande des trois niches est ornée du groupe d'*Acis et Galathée guettés par Polyphème*, œuvre moderne due à Ottin. Deux statues du même artiste, Pan et Diane, ont été, en 1866, placées dans les niches de droite et de gauche. Devant la fontaine, on a creusé cette belle pièce d'eau en forme de carré long et qui, l'été, est tout ombragée de verdure. Au revers du monument, faisant face à la rue de Médicis, on a incrusté la fontaine de Léda, déplacée lors du percement de la rue de Rennes.

Outre cette fontaine monumentale, des statues et des groupes, signés, pour la plupart d'artistes contemporains, concou-



Fontaine de Médicis.

rent à l'ornementation des jardins. Nous nous contenterons de citer, en dehors de la longue série de reines de France et d'héroïnes, qui se profilent tout autour du parterre central, le *Faune dansant* de Lequesne, l'*Age d'airain* de Rodin, la figure d'Eustache Lesueur, près du jardin anglais qui a remplacé la pépinière, des vases décoratifs de formes Renaissance jusqu'à des copies de l'antique, telles que *le Gladiateur combattant*, d'Agasias. La ligne des héros de marbre se prolonge, du reste, au delà des jardins, dans la grande avenue de l'Observatoire. C'est là qu'on a placé le groupe colossal de Perrault : *Hercule et une Source* et l'allégorie gigantesque de M. Christophe : *la Comédie*.

Une des principales attractions du Luxembourg, c'est son musée. Il contenait à l'origine les tableaux du cabinet du Roi : les Raphaël, les Corrège, les André del Sarte, les Claude Lorrain, qui sont maintenant au Louvre : en y joignant les vingt-un Rubens de la galerie Médicis, on aura l'idée de ce qu'était, en 1750, le musée du Luxembourg. Ce musée ne dura que trente ans ; le comte de Provence en interdit l'accès au public en 1780. Il fut reconstitué et ouvert de nouveau en 1801, puis, en 1815, toutes les toiles qu'il contenait allèrent regarnir les collections du Louvre, dépossédées des chefs-d'œuvre italiens, flamands, hollandais, allemands et espagnols, usurpés par l'Empire, et le musée du Luxembourg ne fut plus ouvert qu'aux artistes vivants. Les nouvelles galeries furent inaugurées en 1818; elles étaient situées dans la partie est et ouest du palais, mais, en 1886, les exigences du Sénat ont fait reléguer le musée dans les bâtiments de l'Orangerie, augmentés pour leur nouvelle destination, jusque vers la rue de Vaugirard. La façade actuelle est décorée d'un fronton de M. Crauk : *La France couronnant les Arts.*





Fontaine du Zodiaque (avenue de l'Observatoire).

A l'extrémité de l'avenue de l'Observatoire, parmi de riants massifs protégés de grillages, apparaît la superbe fontaine du Zodiaque, posée en 1874. D'une cuvette centrale, formée de quatre vasques réunies à la base d'un haut piédestal, émergent les huit chevaux modelés par M. Emmanuel Frémiet et coulés en bronze. Des tortues colossales, allongeant leur cou dans le bassin inférieur, vomissent l'eau entre les quatre couples exactement orientés vers les quatre points de l'horizon. Le haut piédestal supporte l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, femmes nues, très accentuées de types, soutenant au-dessus de leurs têtes une sphère armillaire, dans un mouvement de marche de droite à gauche, ou, si l'on veut, de rotation. Ce groupe en bronze est imprévu et de grand caractère. On le tient pour un des chefs-d'œuvre de J. B. Carpeaux.

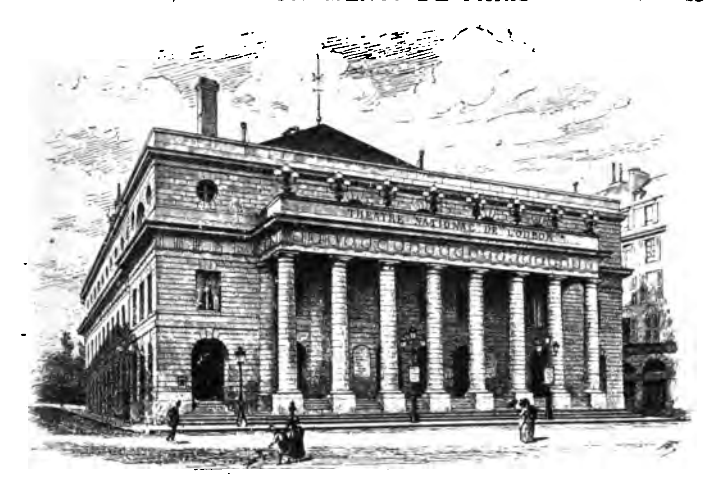


Statue du maréchal Ney.

A l'ouest du carrefour de l'Observatoire s'élève le bronze du maréchal Ney, à l'endroit même où tomba le prince de la Moskowa, fusillé, le 7 décembre 1820, par jugement de la Cour des pairs. C'est l'une des plus hardies statues héroïques que nous possédions. François Rude l'exécuta en 1853.

Le théâtre de l'Odéon fut construit en 1782, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Condé, d'après les plans des architectes Vailly et Peyre : il coûta deux millions.

Il avait été bâti pour la troupe de la Comédie française. C'est sur cette scène qu'eut lieu, en 1784, la première représentation



Théâtre de l'Odéon.

du *Mariage de Figaro*. En 1789, le nouveau Théâtre-Français prit le nom de Théâtre de la Nation.

Dix ans plus tard, en 1799 (le 10 mars), le Théâtre de la Nation fut détruit par un incendie. Il resta à l'état de ruine jusqu'en 1807, et fut alors reconstruit sous le nom de Théâtre de l'Impératrice.

Il brûla une deuxième fois, le 20 mars 1818. Rebâti de nouveau, il rouvrit ses portes le 30 septembre 1819.

En 1825, on en fit une salle lyrique sous le nom de Théâtre de l'Odéon; mais l'opéra n'y fit pas un long séjour, et, tout en gardant son appellation de théâtre de chant, l'Odéon redevint une scène comique et tragique.

Avec son faux caractère de temple antique et ses formes massives, le théâtre de l'Odéon est un monument plus commode que beau. Les jeunes gens des écoles égayent, heureusement, ses sombres galeries livrées à des étalages de libraires. Ils viennent là feuilleter les livres et lire les journaux, et donnent à ce coin de Paris une physionomie particulière, vivante et curieuse.

Le plafond de la salle a été peint, dans l'été 1888, par le peintre J. P. Laurens. *Il représente les muses de la Tragédie et de la Comédie écartant le rideau du théâtre pour évoquer des actes humains.*

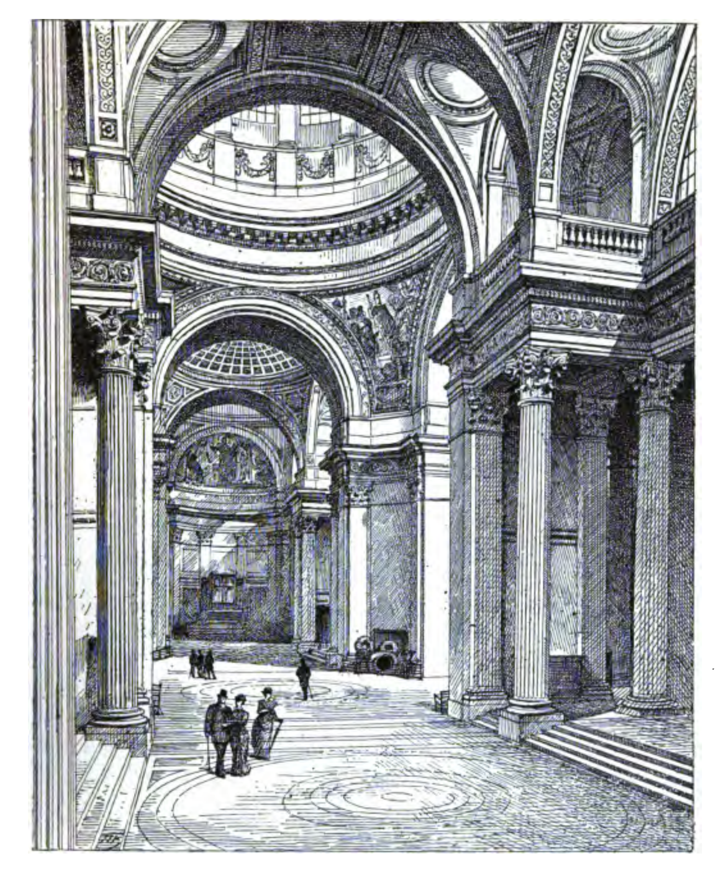


Le Panthéon (vue de la rue Soufflot).

L'emplacement du Panthéon vit jadis la légendaire abbaye de Sainte-Geneviève, dont il reste aujourd'hui, pour tout vestige, une tour enclavée dans les bâtiments du lycée Corneille (ci-devant Henri IV).

En 1758, Louis XV chargea l'architecte Jacques-Germain Soufflot de construire une nouvelle église à sainte Geneviève. Soufflot rappela dans ce monument l'église Saint-Pierre de Rome. Il mourut en 1780, sans avoir pu mener à fin son œuvre, qui ne fut terminée qu'en 1790.

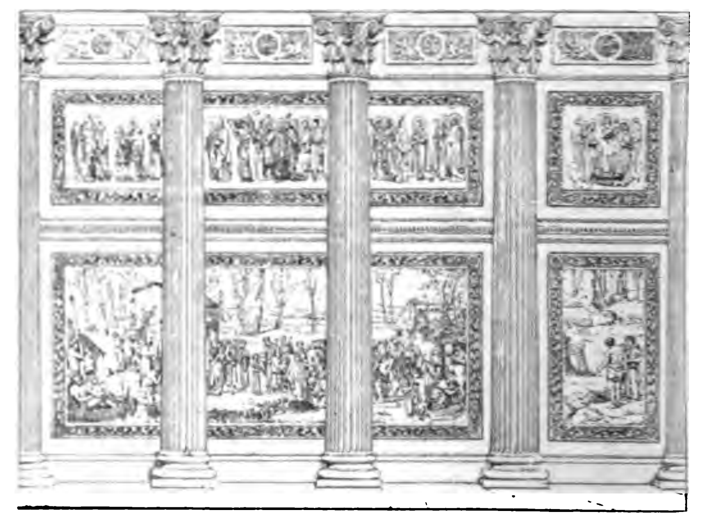
En 1791, Mirabeau étant mort, l'Assemblée, pour honorer le



Intérieur du Panthéon.

grand orateur, décréta que le monument de Soufflot servirait désormais de sépulture aux grands hommes ayant bien mérité de la Patrie, et Mirabeau y fut enterré. Ce temple de la Renommée reçut le nom de Panthéon.

L'édifice a 112 mètres de long sur 84 de large. Le portique a 42 mètres 20 de développement sur 13 mètres 60 de profondeur. Il est orné de vingt-deux colonnes corinthiennes de 19 mètres 50 de haut, supportant un fronton de 36 mètres de long sur 7 mètres de hauteur, sculpté par David d'An-

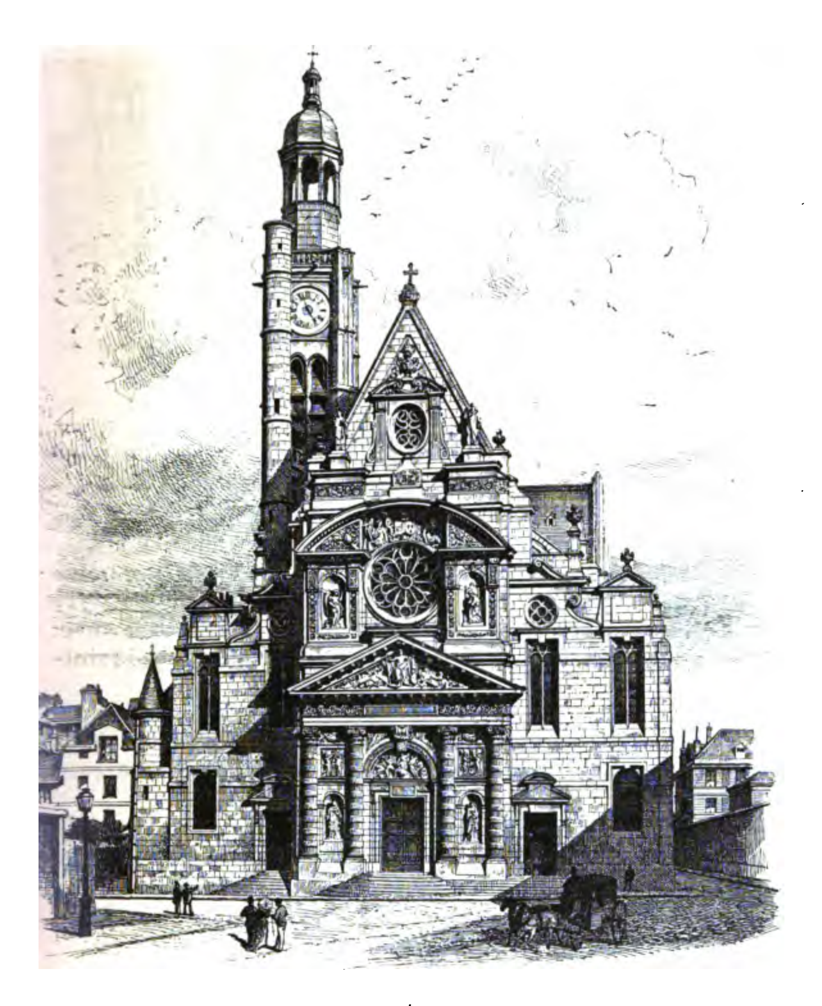


Panthéon, fresques de Puvis de Chavannes.

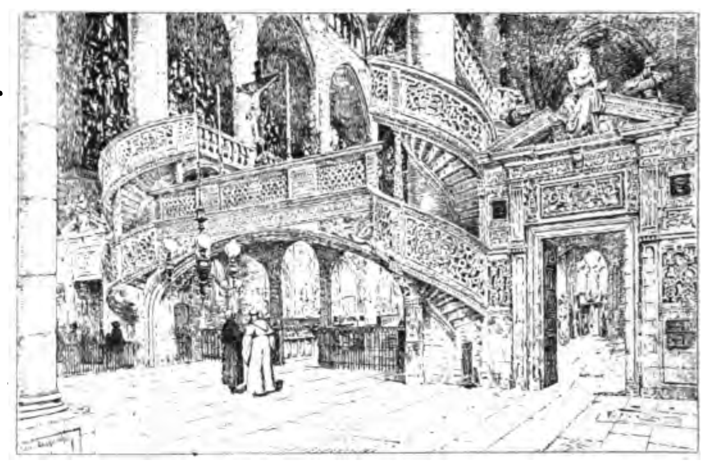
gers : *La France distribuant des couronnes aux grands hommes.*

A l'intérieur, les murs du Panthéon sont décorés de grandes peintures relatives à la vie de sainte Geneviève, de saint Denis et de saint Louis, dues à MM. Puvis de Chavannes, L. Bonnat. J. P. Laurens, J. Blanc, Cabanel, etc., et d'une vaste mosaïque composée par M. Hébert. D'autres compositions picturales sont commandées, mais, après la désaffectation de l'église, à l'occasion des funérailles de Victor Hugo, on a cru devoir changer les sujets d'ordre purement religieux désignés d'abord. en sujets philosophiques ou patriotiques.

Pour arriver au dôme, il faut gravir quatre cent vingt-sept marches. Il se compose de trois coupoles superposées. La seconde a été décorée par Gros d'une Apothéose de sainte Geneviève. La hauteur totale du Panthéon est de 75 mètres.



Façade de Saint-Étienne du Mont.



Jubé de Saint-Étienne du Mont.

En 1220, l'église abbatiale Sainte-Geneviève étant devenue trop étroite pour les besoins religieux de la paroisse du Mont, dont la population augmentait sans cesse, on édifia tout à côté une nouvelle église sous l'invocation de saint Étienne, premier martyr. Elle dépendait de la puissante abbaye et n'avait d'autre issue qu'une porte donnant dans l'église Sainte-Geneviève, par laquelle il fallait passer pour entrer dans celle de Saint-Étienne.

Pendant les trois siècles suivants, le nombre des habitants de la paroisse s'étant encore accru, on reconstruisit complètement l'église de Saint-Etienne à partir de 1517, en commençant par l'abside. Le chœur ne fut inauguré qu'en 1538.

La construction de Saint-Étienne du Mont, où le style gothique de la dernière période se mêle à l'architecture de la Renaissance, se continua sous Henri II et ses successeurs.

L'abbé de Sainte-Geneviève ayant permis que la nouvelle église eût une porte particulière, on vaqua au portail. Marguerite de Valois en posa la première pierre en 1610; il ne fut achevé qu'en 1617. Enfin l'église était complète en 1624.

Depuis, on y a fait d'importants travaux à plusieurs reprises. Dès l'année 1625, l'étage supérieur de la tour était rebâti et surélevé. La chapelle de la Vierge, au rond-point, a été reconstruite en 1660. Enfin, récemment, Saint-Etienne a été l'objet

l'une réparation complète. Les statues du portail, dès longtemps brisées, ont été rétablies par MM. Valette, Vital Dubray, Michel Pascal, Debay, Felon, Thomas, Millet, Schrœder, Ramus et Hibert.

La partie la plus saillante de Saint-Etienne du Mont, c'est le jubé, qui est un pur chef-d'œuvre d'architecture et d'ornementation Renaissance. Il a été exécuté par Biard, de 1600 à 1605. L'arc très surbaissé de ce jubé est jeté avec une légèreté extraordinaire en travers du chœur; les tourelles à jour qui contiennent les escaliers en spirale, les rampes suspendues sont dessinées et sculptées avec un art parfait et une délicatesse inouïe. Ce jubé est, pour ainsi dire, une dentelle de pierre. Le buffet d'orgues et la chaire, œuvres de Lestocart, d'après les dessins de Lahire, sont également remarquables.

Saint-Étienne possède une très riche collection de vitraux précieux, attribués, pour la plupart, à Pinaigrier et à Cousin. Le vitrail de la première chapelle du chœur, au midi, représentant l'allégorie du pressoir mystique, contient, paraît-il, les portraits ressemblants du pape Paul III, de Charles-Quint, de François Ier, de Henri VIII, du cardinal de Châtillon et d'autres personnages historiques. Nous signalerons encore le grand vitrail de l'Apocalypse placé dans le collatéral nord de la nef, et les verrières des cinq fenêtres hautes de l'abside, les plus anciennes de l'église, et qui représentent les apparitions de Jésus ressuscité aux disciples d'Emmaüs, à la Madeleine, à la Vierge, à saint Pierre, aux trois Marie.

On conserve, dans une des chapelles absidales de Saint-Étienne du Mont, le cercueil de pierre où reposa le corps de sainte Geneviève, et qui était resté vide quand les restes de la sainte furent placés dans un reliquaire. Ce cercueil est enfermé dans une châsse dorée. Il est le but de nombreux pèlerinages; une grande quantité de cierges brûlent sans cesse devant lui, et de nombreux ex-voto couvrent les murs de toutes parts. Depuis la désaffectation du Panthéon, les reliques de la patronne de Paris ont, d'ailleurs, été transportées en cette chapelle.

Ce fut dans l'église de Saint-Étienne du Mont que l'archevêque Sibour fut assassiné, le 3 janvier 1857, par un prêtre nommé Verger, condamné à mort pour ce crime, et décapité.





Intérieur du Val-de-Grâce.

En 1621, Anne d'Autriche appela à Paris les bénédictines du Val-de-Grâce de Notre-Dame de la Crèche, situé à 12 kilomètres de Paris, près de Bièvre-le-Châtel, et, en 1624, elle leur consacra une abbaye dans le faubourg Saint-Jacques.

A la naissance de Louis XIV, en 1638, la reine, heureuse d'avoir un fils, fit vœu de remercier le ciel par l'érection d'une église, à rattacher à la nouvelle abbaye du Val-de-Grâce. Toutefois, elle n'en fit commencer la construction qu'aux temps de sa régence; elle en posa la première pierre en 1645.



Façade du Val-de-Grâce.

C'est François Mansard qui avait fait tous les plans de l'église et du monastère; mais la conduite des travaux lui fut enlevée par intrigue et donnée à Jacques Lemercier, auteur d'une partie du Louvre, du Palais-Cardinal et de l'église de la Sorbonne. Lemercier conduisit l'érection du nouveau monument jusqu'à la grande corniche; Pierre Lemuet, secondé par Gabriel Leduc et par Duval, termina les voûtes, les clochetons et le dôme. Les travaux, suspendus pendant les troubles de la Fronde, furent repris en 1655 et poursuivis jusqu'à leur achèvement.

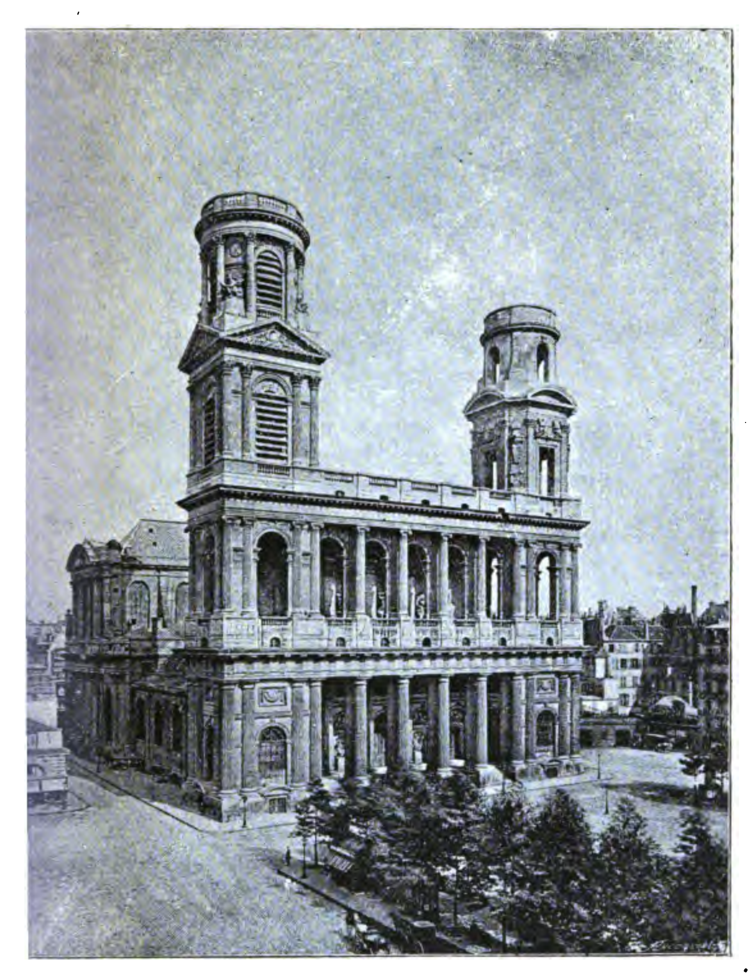
Bien qu'édifié par plusieurs architectes, le Val-de-Grâce présente un ensemble harmonieux. Le grand portail, élevé sur seize marches, est composé de deux ordres. Dans le premier, un portique, soutenu par huit colonnes corinthiennes isolées et accompagnées de niches, est surmonté d'un fronton. Un second fronton couronne également l'ordre supérieur, formé de colonnes composites. Dans le tympan de ce dernier fronton, on voyait autrefois les armes de France écartelées d'Autriche; pendant la Révolution on y plaça les symboles de la Liberté et de l'Égalité; on y voit aujourd'hui une horloge.

Le dôme est à considérer pour l'originalité de sa forme et la richesse de sa décoration extérieure. Après le dôme du Panthéon et celui des Invalides, il est le plus élevé de Paris. Il mesure 40 mètres de hauteur et 17 mètres de diamètre.

A l'intérieur, la voûte de la nef, les arcs latéraux, les pendentifs du dôme sont ornés de sculptures et de médaillons de Nicolas Anguier. La décoration du maître-autel, avec ses six grandes colonnes toutes chargées de palmes et de rinceaux de bronze doré, soutenant un baldaquin et portant quatre anges sur leurs entablements, rappelle le baldaquin de Saint-Pierre de Rome. Ce maître-autel a été exécuté sur les dessins de Gabriel Leduc. L'intérieur de la coupole est décoré de l'œuvre capitale de Mignard. C'est une peinture à fresque qui représente, en deux cents figures, les divers ordres des saints adorant la Sainte Trinité, et la reine Anne d'Autriche, offrant à Dieu, avec l'assistance de saint Louis, le modèle de l'église qu'elle a fait construire.

Sous l'ancienne monarchie, les cœurs des princes de Bourbon, inhumés à Saint-Denis, étaient déposés au Val-de-Grâce.





L'église Saint-Sulpice (vue du nord de la place).

La construction de Saint-Sulpice fut commencée en 1645 par 'architecte Gamart, et poursuivie jusqu'en 1678 par Louis Levau et Daniel Gillard. A cette époque, le manque d'argent it suspendre les travaux. Ils ne furent repris que quarante ans après, sous la direction d'Oppenord qui édifia le portail



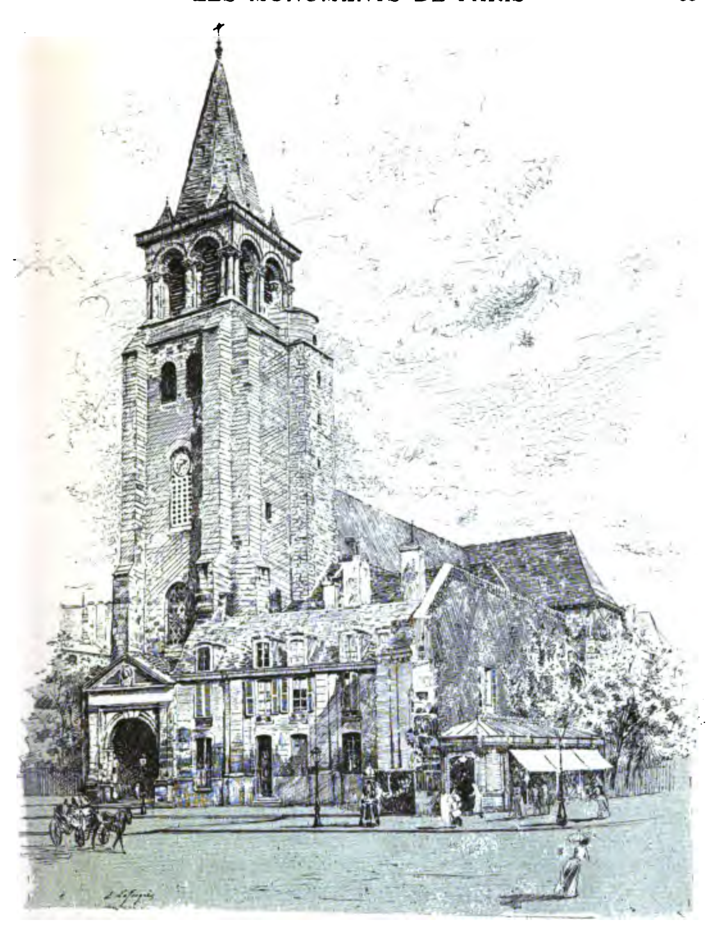
Fontaine Saint-Sulpice.

méridional et la nef. Servandoni, en 1733, éleva la grande façade. Maclaurin fut chargé, en 1749, de construire la tour du midi, mais il la laissa inachevée. La tour du nord fut reconstruite par Chalgrin en 1777.

L'ordonnance de la façade principale élevée par Servandoni manque d'originalité, mais non de majesté. Cette façade a une largeur de 62 mètres. La longueur totale de l'édifice est de 144 mètres et sa hauteur de 30.

A l'intérieur, les chapelles sont décorées de peintures murales et de sculptures. Rappelons, en particulier, la belle Assomption de Le Moyne, la chapelle des Anges d'Eugène Delacroix, la Vierge sculptée par Pigalle, les statues d'Apôtres de Bouchardon, etc. Les deux compositions d'Eugène Delacroix : ***Héliodore battu de verges*** et la ***Lutte de Jacob avec l'Ange*** sont particulièrement admirées des artistes. Le plafond du maître romantique : *Saint Michel vainqueur de Satan* est jugé moins heureux.

La fontaine Saint-Sulpice a été dessinée en 1846, par l'architecte Visconti. Son bassin a 20 mètres de diamètre; les statues assises dans les niches représentent Bossuet, Fénelon, Massillon et Fléchier. Des lions complètent une décoration peu en rapport, il faut en convenir, avec la destination d'une fontaine.



Église Saint-Germain des Prés.

Saint-Germain des Prés est, après le palais des Thermes, le plus ancien des monuments de Paris. L'église et l'abbaye avaient été fondées par le roi Childebert, sous le vocable de Saint-Vincent. Le nom de Saint-Germain ne leur fut donné que bien des années plus tard.

L'église a 89 mètres de long sur 22 de large; son clocher a 20 mètres de hauteur. Aux deux angles de l'abside et du tran-

sept s'élevaient deux autres tours un peu moins hautes, qui menaçaient ruine en 1821, et qu'il fallut abattre.

Le porche a été ajouté au XVIIe siècle.

La nef est soutenue par des piliers carrés, cantonnés de quatre colonnes, présentant l'ornementation sévère du style roman; mais l'intérieur de l'antique église mérovingienne a subi bien des modifications.

La partie supérieure de la nef a été reconstruite en 1644; de 1820 à 1824 cette nef subit encore un remaniement considérable; il fallut rétablir en sous-œuvre toutes les fondations, les chapiteaux qui soutiennent ses arcs latéraux ont été refaits pour la plupart. Il ne reste guère de chapiteaux de la première époque que ceux des colonnes qui soutiennent la galerie absidale.

A partir du transept, nous entrons dans le chœur du XIIe siècle, qui est à peu près intact. Il résume la transition architecturale de cette époque : on y trouve à la fois le plein cintre et l'ogive.

La chapelle terminale a été rebâtie il y a environ trente ans. Hippolyte Flandrin a décoré le chœur et la grande nef de composition sur l'Ancien et le Nouveau Testament.

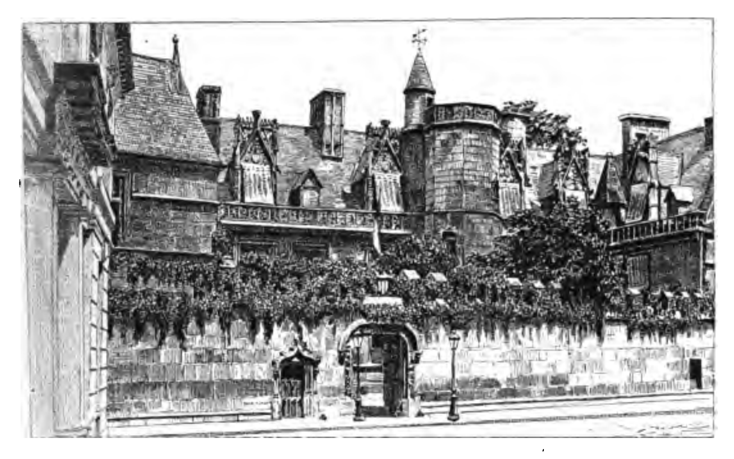
Plus loin, dans la rue de l'Abbaye, en face de la rue Furstenberg, s'élève un bâtiment dont la construction de briques et de maçonnerie rappelle le commencement du XVIIe siècle. C'est tout ce qui reste du palais abbatial.



Statue de Diderot.

L'église Saint-Germain des Prés est encadrée de deux jardins clos de grilles. Dans celui qui regarde le boulevard, on remarque la statue de Bernard Palissy, exécutée par Barrias.

Non loin de l'église, sur le boulevard Saint-Germain, s'élève une autre statue, celle de Diderot, œuvre de Gautherin, érigée en 1884, à l'occasion du centième anniversaire de la mort de l'écrivain.



L'hôtel de Cluny.

Le palais gallo-romain des Thermes est le plus ancien monument de Paris. Il a été construit par l'empereur Constance Chlore pendant sa résidence dans les Gaules, de 292 à 306. Julien y fut proclamé empereur en 360, et comme il en avait fait sa demeure ordinaire, cet édifice prit et garda son nom. C'était un monument important dont il ne reste aujourd'hui que les ruines imposantes des salles de bains ou thermes.

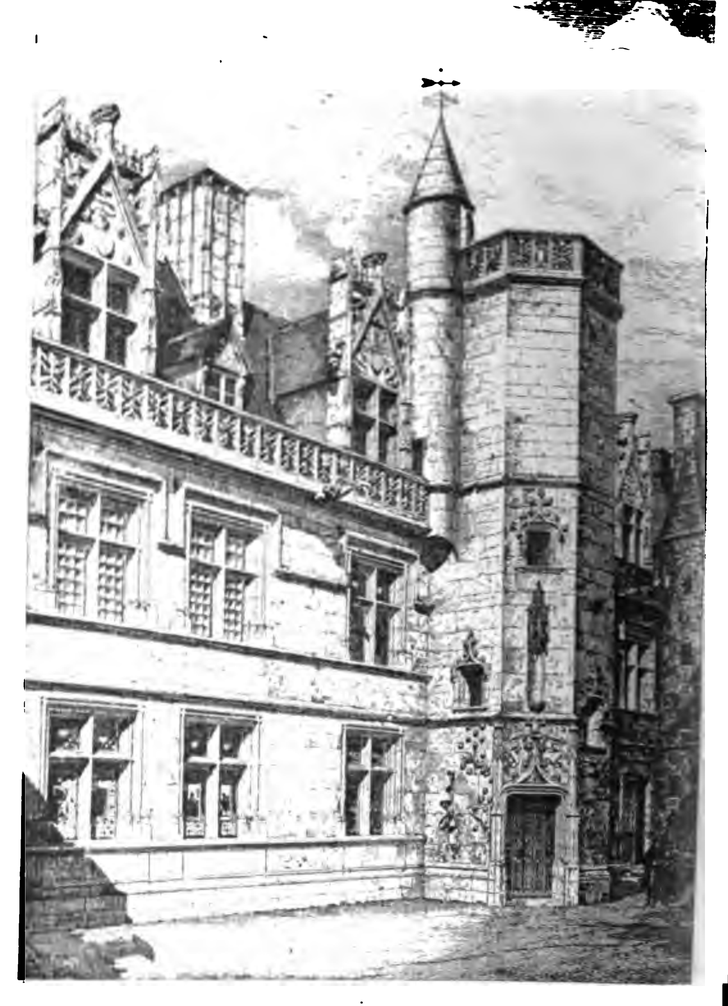
A partir de la moitié du xve siècle, ce palais en décombres appartint à la fameuse abbaye de Cluny, près de Mâcon. Son abbé, Pierre de Châlus, en avait fait l'acquisition en 1340. Un siècle après, ses successeurs bâtissaient l'hôtel de Cluny, demeure princière où ils ont laissé, surtout, la trace des raffinements d'architecture de la première Renaissance (1).

Les ruines romaines et l'hôtel restèrent aux abbés clunisiens jusqu'à la Révolution, où on les vendit comme biens nationaux.

En 1833, un amateur passionné d'archéologie, M. Du Sommerard, conseiller à la Cour des Comptes, fit l'acquisition de ce vieux manoir pour servir d'asile aux précieuses collections d'objets d'art du Moyen Age et de la Renaissance, qu'il avait réunies pendant quarante années de recherches et d'études.

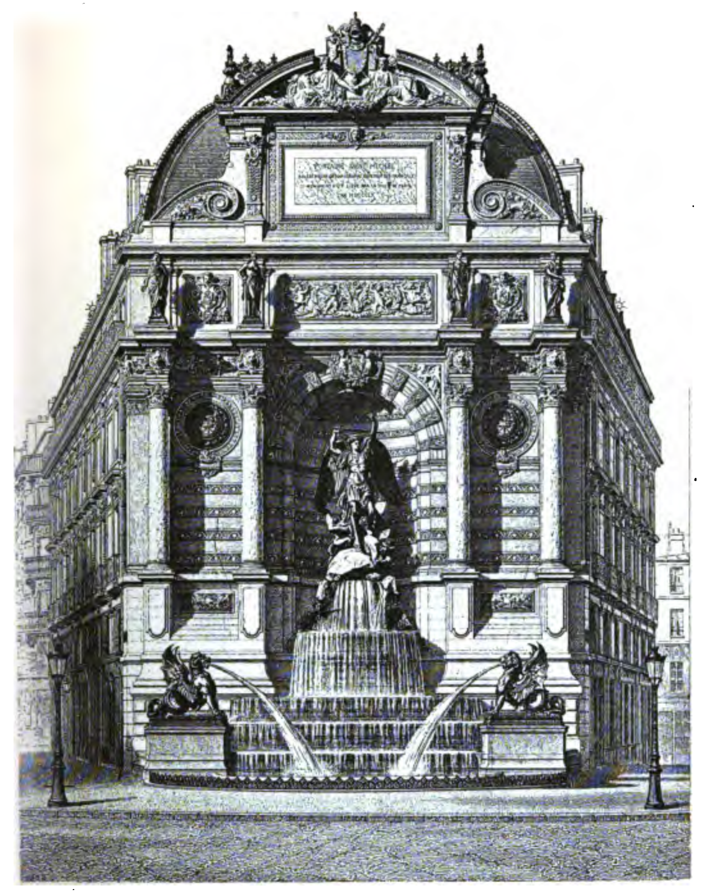
A sa mort, arrivée en 1842, la Ville de Paris acheta l'hôtel et les curiosités qu'il renfermait, et les céda à l'État l'année sui-

(1) *Itinéraire archéologique de Paris*, Guilhermy.



Grand escalier et logis principal de l'hôtel de Cluny.

vante, avec les ruines romaines des Thermes de Julien. Ces ruines et ces collections constituèrent le musée d'antiquités nationales actuel, un des plus riches qui soient au monde.



La fontaine Saint-Michel.

Cette fontaine, de 26 mètres de haut et de 15 de large, a été érigée en 1860 par Davioud, architecte de la Ville de Paris (1).

Le groupe de *l'Archange terrassant Satan,* est de Duret. Les statues placées sur les quatre colonnes de porphyre qui divisent la façade du monument en trois parties, sont, en commençant par la gauche : *la Tempérance,* de Gumery; *la Prudence,* de Barre; *la Force,* de Guillaume, et *la Justice,* d'Elias Robert.

(1) *Monuments décoratifs de Paris*, Narjoux.



L'église de la Sorbonne.

La Sorbonne fut d'abord une école de théologie fondée en 1253, pour les étudiants pauvres, par Robert de Sorbon, confesseur de saint Louis. Plus tard, elle devint un collège de docteurs, et prit une part très vive aux affaires religieuses de France. On sait, d'ailleurs, que l'honneur d'avoir introduit parmi nous l'imprimerie revient à la Sorbonne. C'est en 1469 que son prieur, Jean Heynlin, fit venir de Mayence les typographes qui composèrent, sous ses yeux mêmes, les premiers livres qui aient été imprimés en France.

Au XVIIe siècle, la Sorbonne eut pour proviseur Richelieu, qui fit rebâtir le vieux collège. Le cardinal en posa lui-même



La cour de la Sorbonne.

la première pierre le 15 mai 1653. Ces bâtiments, qui existent encore, mais qui sont en passe de se transformer, entourent une vaste cour quadrangulaire de 150 mètres du nord au sud, et de 45 mètres de l'est à l'ouest. Ils ont été bâtis sur les plans de J. Lemercier, dans le style du XVIIe siècle.

La chapelle ou église de la Sorbonne fut commencée en 1635 et finie en 1653. La coupole centrale mesure 15 mètres de diamètre et s'élève à 39 mètres de hauteur. Cette église renferme le mausolée de Richelieu sculpté par Girardon.

Le collège de la Sorbonne fut supprimé par la Révolution, en 1790, et l'édifice où il siégeait fut donné à l'Université en 1808 pour être le siège des facultés de théologie, des sciences et des lettres.

Dès 1852, la nécessité de reconstruire, ou, tout au moins, d'augmenter la Sorbonne, s'imposait absolument. Le ministre de l'Instruction publique, Fortoul, s'entendit avec la Ville en vue de cette reconstruction. Malheureusement, ce projet, lié à tout un plan de réforme de l'enseignement qui ne fut pas adopté, n'eut même pas un commencement d'exécution. Du côté de la



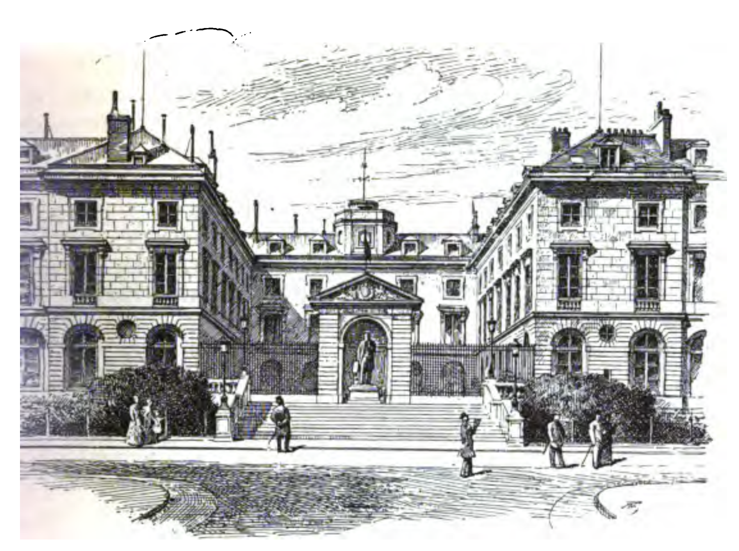
La nouvelle Sorbonne.

rue des Écoles, le palais de l'Université offrit un aspect de plus en plus lamentable, tandis que les locaux suffisaient de moins en moins au développement des services de l'instruction secondaire.

Ce n'est qu'en 1884 qu'on s'est, enfin, décidé à convoquer les architectes. Un concours fut ouvert à l'effet de préparer l'agrandissement ou, pour mieux dire, le renouvellement de la vieille Sorbonne, dont on conserverait la célèbre chapelle et quelques-uns des anciens bâtiments, mais en augmentant considérablement la surface couverte et en modifiant le caractère général.

L'entreprise a été confiée à M. Nénot, lauréat du prix de Rome. De très importants travaux de peinture ont été commandés pour la décoration de l'édifice à MM. Puvis de Chavannes, François Flameng, Benjamin Constant, Roll, Lhermitte, Cazin, Duez, Raphaël Collin, etc., etc.

Pendant la Terreur, le caveau renfermant la dépouille du grand cardinal fut ouvert et profané. On n'a jamais bien éclairci les circonstances de cette profanation. Ce qui est certain, c'est que la tête du fameux ministre fut restituée, sous le second Empire, et solennellement réintégrée dans la tombe.



Le Collège de France.

Ce fut en 1530 que François Ier fondit le collège de France en dehors de l'Université, et peut-être contre elle, en vue de donner gratuitement l'enseignement supérieur.

L'idée vint de Guillaume Budé et de Jean de Bellay, en faveur desquels furent fondées les chaires de grec et d'hébreu. Bientôt, on en créa une troisième pour le latin, d'où la fondation prit le nom de *Collège des trois langues*. Peu à peu, de par le roi, les sciences s'ajoutèrent aux lettres, si bien qu'en 1545, on comptait onze chaires occupées par des professeurs appelés « liseurs du Roi. »

Le Collège des lecteurs royaux s'agrandit sans cesse sous les règnes suivants. Il changea plusieurs fois de nom : sous Louis XIII, il reçut le nom de *Collège royal*, devint *Collège national* sous la Révolution, *Collège impérial* sous l'Empire, et fut ensuite appelé Collège de France.

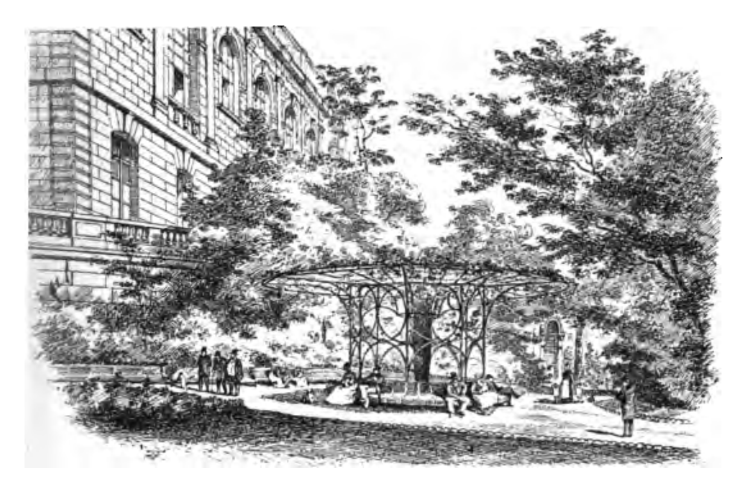
A son origine, sous François Ier, il n'eut pas d'abord de local spécial; les cours se faisaient dans divers collèges de l'Université. Ce n'est que sous Louis XIII, en 1611, que l'on construisit un premier bâtiment, reconstruit par Chalgrin en 1774 et sensiblement agrandi en 1831, sur l'ordre de Louis-Philippe.

L'ensemble comprend trois corps de bâtiment ayant chacun un rez-de-chaussée, un premier étage et un attique. L'aile gauche contient des laboratoires de chimie et des salles de cours; l'aile droite renferme un vestibule décoré des bustes de Rémusat, Vauquelin, Ampère, Sacy, Daunou, Portal et Jouffroy, et de la statue en marbre blanc de J. F. Champollion. Du côté de la rue Saint-Jacques est une entrée décorée des bustes de la Science et de la Littérature. L'attique est occupé par les cabinets de minéralogie et d'histoire naturelle. Dans la salle de physique, un tableau de Lethière représente *François Ier signant l'acte d'établissement du Collège royal de France*, et un de Thévenin nous montre *Henri IV dotant les chaires du collège*. Dans la salle des langues orientales, Camus a peint la *Mort de Delille*.

Devant la façade principale s'élève la statue en bronze du créateur de la biologie, l'illustre Claude Bernard, qui par le moyen de la vivisection fit l'importante découverte des mystères de la nutrition (février 1848). Cette figure est l'œuvre de M. E. Guillaume.


Statue de Claude Bernard.

Le Collège de France compte aujourd'hui trente-neuf chaires. On y enseigne, en cours publics, les langues et les littératures anciennes et modernes, l'histoire, le droit, l'économie politique, les sciences naturelles et les mathématiques. Il ne dépend pas de l'Université et relève directement du Ministre de l'Instruction publique. M. E. Renan en est aujourd'hui l'administrateur.



Square Monge.

Le square Monge se trouve situé à l'angle de la rue Monge et de la rue des Écoles. Il tire son nom de Gaspard Monge, un des plus célèbres mathématiciens français et le véritable fondateur de cette fameuse École polytechnique, dont nous apercevons les austères constructions au fond, par delà les verdures.

Pour tout décor, le square Monge a reçu une reproduction en bronze du Voltaire de Houdon, qui figure, en marbre, au grand foyer de la Comédie-Française. Ce bronze fut le produit d'une souscription qu'organisa Léonor Havin et qui fit grand bruit sous l'Empire. Il figura, d'abord, au boulevard Voltaire, d'où on le relégua ici.



Statue de Voltaire.

LA STATUE D'ETIENNE DOLET

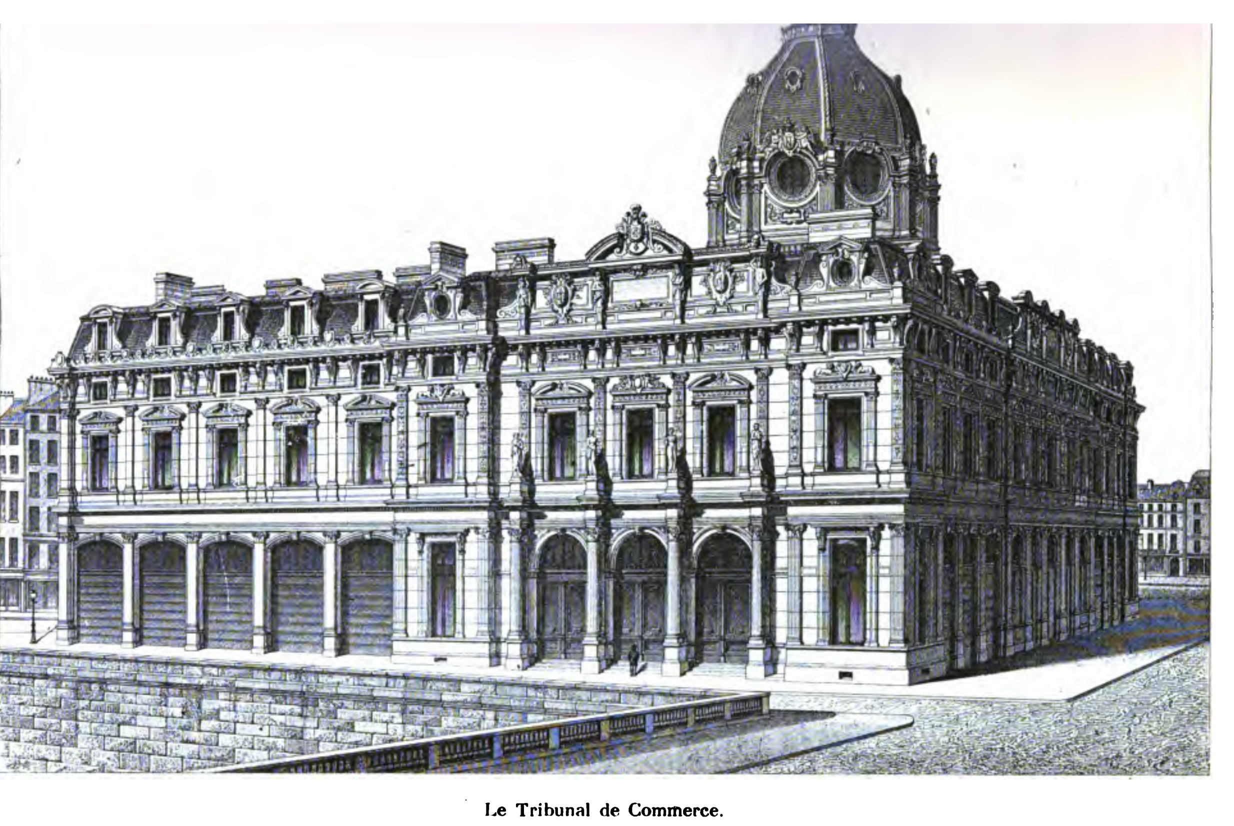


L'histoire d'Étienne Dolet fut triste et demeure mystérieuse. Né à Orléans, le 3 août 1509, étudiant à Paris, à Padoue, à Venise, à Toulouse, imprimeur à Lyon, grand érudit, humaniste cicéronien, esprit passionné qui prêchait la tolérance, le Parlement l'a condamné et brûlé comme hérétique sur une simple phrase traduite de Platon, et bien qu'il se recommandât en toute occasion de la foi catholique. On a voulu voir en lui, cependant, un précurseur de la libre pensée, et c'est à ce titre qu'on lui a élevé ce monument sur la place Maubert, où il subit, le 3 août 1546, son injuste supplice.

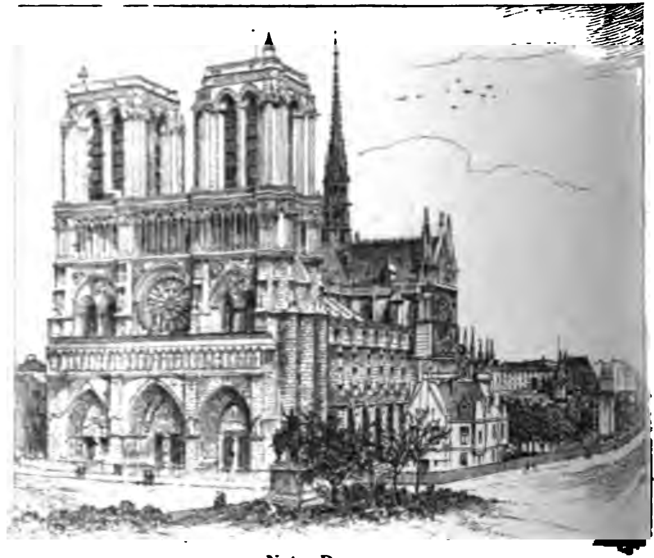
Dolet a été représenté, par le statuaire Guilbert, les mains liées, la physionomie fière, mais douloureuse, debout sur un socle d'une hauteur de $5^{m}50$, ayant à ses pieds, appuyé au piédestal, à $1^{m}50$ au-dessus du sol, un groupe allégorique de deux figures : Paris, la couronne murale en tête, relevant la Libre pensée qui a encore un genou en terre.

Deux bas-reliefs décorent les deux côtés du piédestal : l'*Arrestation de Dolet à Lyon*, le 5 mai 1546, et son *Exécution sur la place Maubert*, le 3 août de la même année. Derrière, une inscription se fait lire : « Ce monument a été érigé à Étienne Dolet, victime de l'intolérance religieuse et de la royauté. » Il fut inauguré le 5 mai 1889.

La statue mesure $4^{m}20$ de hauteur au-dessus du socle, qui mesure lui-même $5^{m}50$ au-dessus du sol. La partie d'architecture est due à M. Paul Blondel.



Le Tribunal de Commerce.

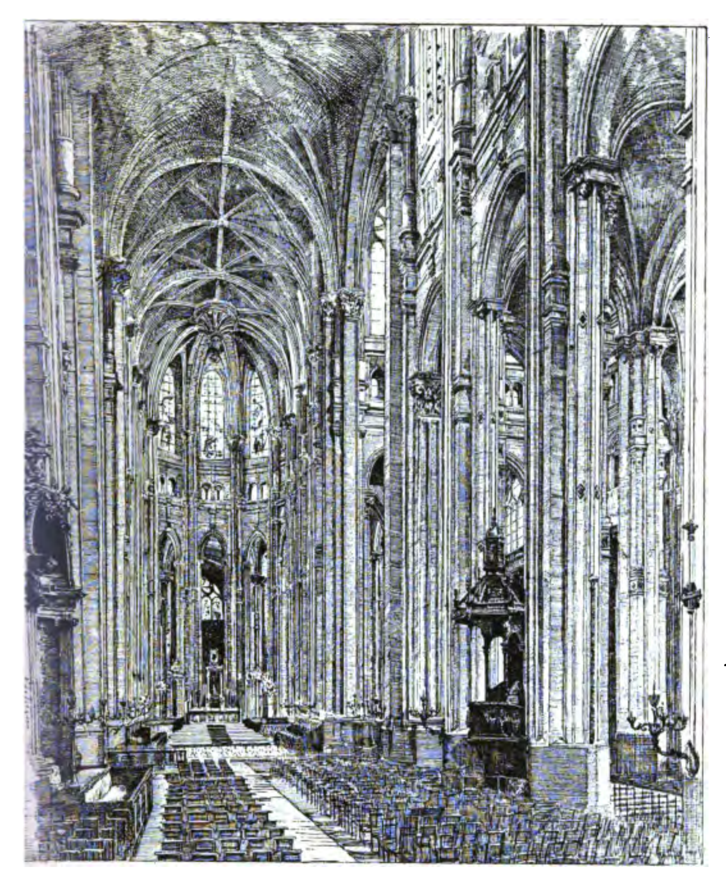


Notre-Dame.

De nombreuses erreurs sont accréditées sur Notre-Dame. Une des plus répandues veut que l'immense église ait été construite sur pilotis, alors qu'il est prouvé que les fondations sont de grandes pierres de taille posées sur le sable de la Seine. L'édifice était entrepris vers 1163, par l'archevêque Maurice de Sully, sur l'emplacement de deux anciennes églises qui, suivant la tradition, avait succédé elles-mêmes à un temple païen. « Notre-Dame ne possédait point de chapelles, dit l'illustre Viollet-le-Duc. Elle répondait au programme mi-religieux, mi-civil des cathédrales de cette époque, servant à la fois aux cérémonies pieuses et aux assemblées populaires. L'autel seul, au milieu du rond-point de l'abside, était entouré des stalles du chapitre, la chaire de l'évêque dans l'axe. Les collatéraux de cette abside étaient de plain-pied avec le chœur. C'était la basilique antique avec son tribunal, ses galeries latérales à rez-de-chaussée et son premier étage... La cathédrale ainsi faite avait un caractère d'unité que les adjonctions postérieures ont altéré » (1).

Nous ne suivrons pas les modifications apportées à l'œuvre colossale depuis Jean de Chelles, son premier architecte, jus-

(1) *Dictionnaire d'Architecture*, Viollet-le-Duc.



La grande nef de Notre-Dame.

qu'à Viollet-le-Duc, qui l'a si merveilleusement restaurée. Raconter son histoire serait raconter l'histoire même de Paris. La Révolution dévasta le portail et fit jeter à bas les vingt-huit statues des rois de Judée de la galerie de la façade. Aujourd'hui tout est restitué (1). La façade de Notre-Dame se développe sur 40 mètres; l'église mesure 145 mètres de longueur totale, 48 mètres de largeur intérieure, 35 mètres de hauteur de voûte et 68 mètres de hauteur pour les tours.

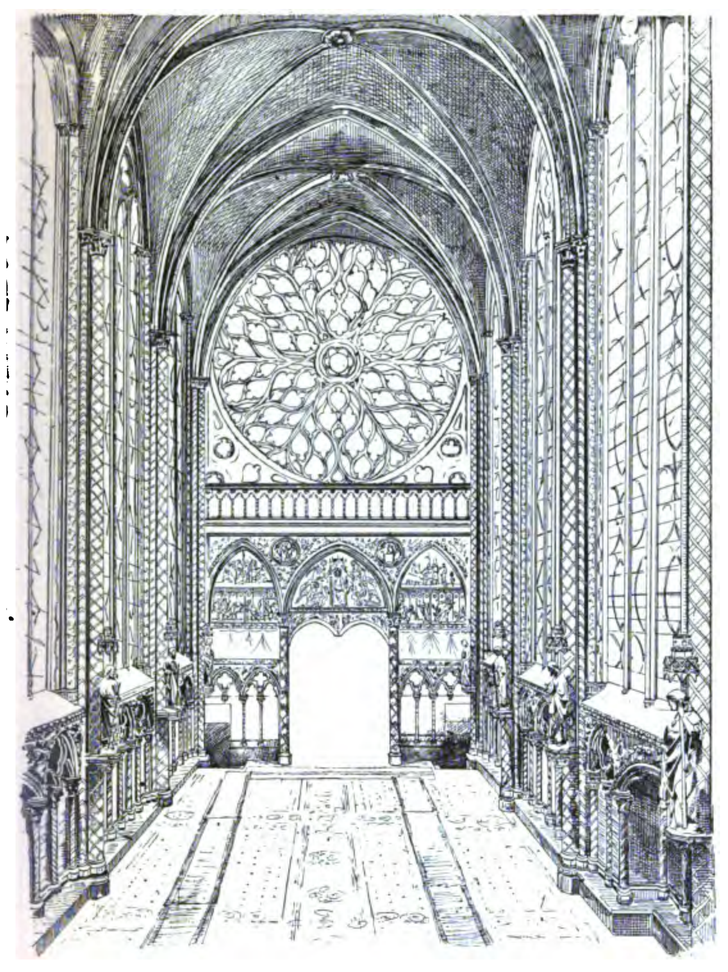
(1) *Notre-Dame de Paris*, Celtibère.



Statue de Charlemagne.

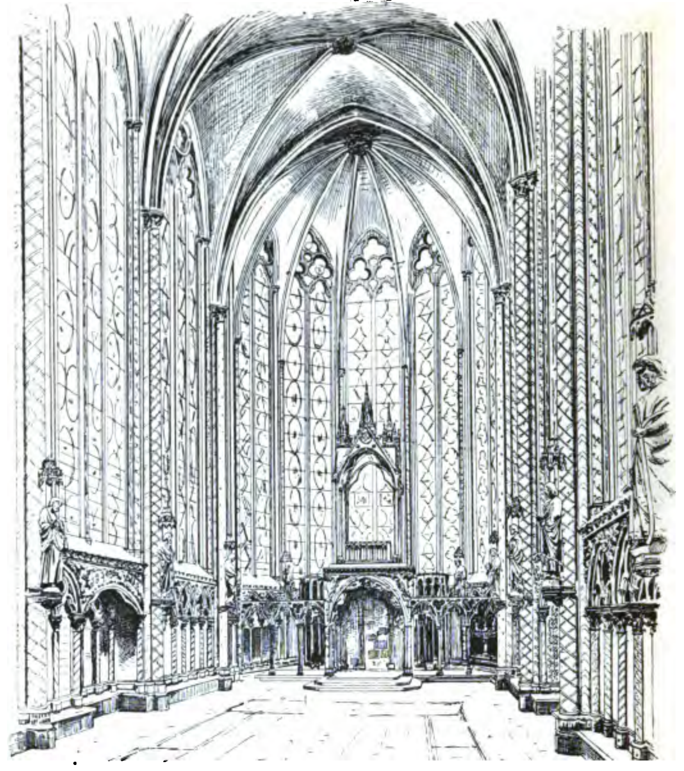
Est-ce parce que Charlemagne passe pour avoir posé les fondements de la cathédrale de Paris, qu'on lui a érigé, en 1879, cette statue équestre au bord de la Seine, à l'ombre de la grosse tour du bourdon? Nous aimons à croire que cette légende controuvée n'a été pour rien dans l'hommage rendu au vieil empereur; mais le monument a certainement de la grandeur et fait très noble figure à la place qu'il occupe.

Le sculpteur Louis Rochet, qui l'exécuta, mourut à Paris, le 21 janvier 1878. Charlemagne est représenté couronne en tête et sceptre en main, sur un cheval dont Roland et Olivier tiennent les rênes. La hauteur totale est de $7^{m}40$. La figure principale est de 4 mètres de proportion. Il n'a pas fallu moins de 16,000 kilogrammes de métal pour la fonte. C'est Viollet-le-Duc lui-même qui avait fixé le plan du monument, arrêté ses dimensions et dessiné son socle de granit, haut de $5^{m}50$.



Bas côté de la Sainte-Chapelle.

En 1241, Louis IX ayant acquis une partie de la couronne d'épines et un fragment de la vraie croix, résolut de construire une chapelle digne d'abriter ces reliques. L'architecte Pierre de Montereau se mit à l'œuvre en 1245, et la Sainte-Chapelle était consacrée le 25 avril 1248.



Intérieur de la Sainte-Chapelle.

Deux étages voûtés en arcs d'ogives constituent l'édifice (1), tout bâti en pierres de liais. La chapelle basse est dédiée à la Vierge, la haute à la Sainte Couronne et à la Sainte Croix. Par une admirable ingéniosité, le maître de l'œuvre, jaloux de ménager l'espace et la hauteur dans la chapelle d'en bas, a fait porter les voûtes sur des colonnes isolées, qui forment ainsi un étroit bas côté éclairé par des rosaces. A l'étage supérieur, tout est faisceaux de colonnettes et verrières. Les statues des douze apôtres, richement émaillées et polychromées (2), s'adossent aux piliers, dressées sur de fins culs-de-lampe.

(1) *La Sainte-Chapelle de Paris*, Caillat.
(2) *La Sainte-Chapelle du Palais*, Decloux et Doury.



Le Palais de Justice.

De grandes constructions romaines, dont on a retrouvé quelques traces, occupèrent à l'origine l'emplacement du Pâlais de Justice, dans l'île de la Cité. La destination de l'antique édifice n'a pu être déterminée. Nous savons, en revanche, que sous la deuxième race des rois francs, les comtes de Paris avaient fait de ce massif de bâtiments dûment fortifiés, leur citadelle et leur demeure. Les rois de France l'habitèrent après les comtes de Paris, et Robert le Pieux, fils d'Hugues Capet, dépensa même de grandes sommes à reconstruire et à orner le sombre monument. On assure que la chapelle de la Conciergerie et la chambre dite « Chambre nuptiale de saint Louis », datent du second roi capétien (1).

Il nous faudrait un volume pour rapporter en détail les fastes du palais. Louis le Gros y meurt; Philippe-Auguste y épouse Engelberge de Danemark; Louis IX y reçoit l'hommage de Henri III d'Angleterre, et en augmente l'étendue et la magnificence, avec l'aide de son grand architecte Pierre de Montereau;

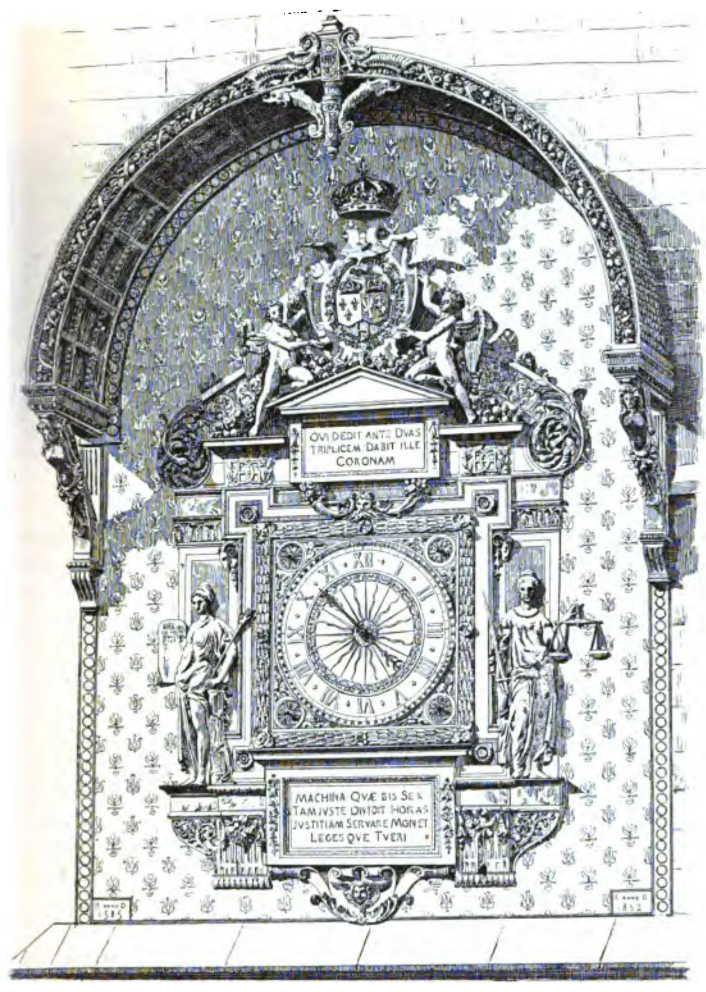
(1) *Le Palais de Justice de Paris*, Narjoux.



Le Palais de Justice (vue sur le quai).

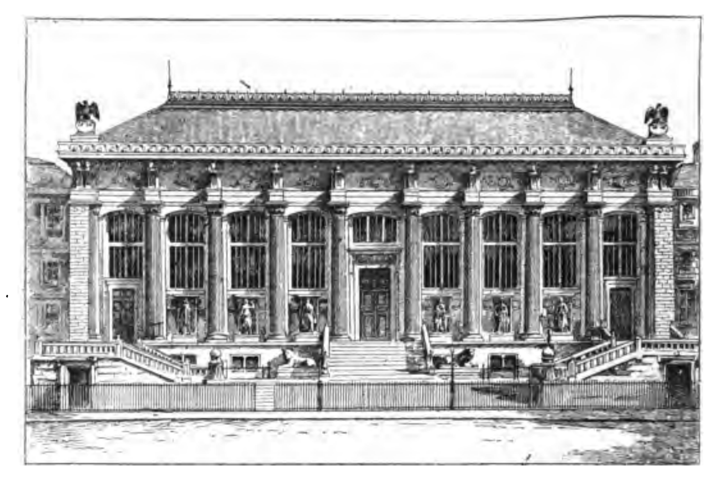
Philippe le Bel poursuit l'œuvre d'agrandissement du saint roi, installe son Parlement dans les dépendances de sa demeure, donne une fête splendide dans la salle royale (sur l'emplacement de la salle actuelle des Pas-Perdus) et y arme ses trois fils chevaliers. Puis, en 1320, c'est Robert, comte de Flandre, se déclarant l'homme lige de Philippe le Long, et mariant son petit-fils, Louis de Crécy, à Marguerite, fille du roi de France. C'est Charles V, en 1365, pendant la captivité de Jean le Bon, son père, assistant au massacre des maréchaux de Conflans et de Clermont. C'est Charles VI donnant l'hospitalité à Michel Paléologue, empereur de Constantinople, et Sigismond, roi de Hongrie. Vers la fin du XIVe siècle, les marchands ont envahi le palais et dressé des loges dans les galeries des préaux. Au XVe siècle, les représentations scéniques de la basoche sont légendaires pour la liberté des propos satiriques, dont le roi Louis XII lui-même est fréquemment atteint. Notez que, depuis Charles V, les souverains n'habitaient plus l'hôtel de la Cité que par intervalles, et François Ier fut le dernier à y faire des séjours.

Un terrible incendie dévora presque entièrement l'édifice le 5 et le 6 mars 1618. Il n'y eut de sauvé que les tours rondes de la Conciergerie, la tour de l'Horloge et la grand'chambre. L'architecte Desbrosses fut chargé des reconstructions et restaurations.



L'horloge du Palais de Justice.

Nouvel incendie le 10 janvier 1776. Cette fois le feu dévora tout le bâtiment de la galerie des prisonniers à la Sainte-Chapelle. On en profita pour donner au palais une entrée monumentale et une cour d'honneur. Ces divers travaux ont pour auteurs Moreau, Desmaison, Couture et Antoine.



La Cour de Cassation.

Nous glisserons sur les agrandissements nouveaux entrepris par Huyot, en 1839, continués jusqu'en 1848 par Duc et Dommey, puis interrompus par la Révolution, repris, avec certaines modifications, par les mêmes architectes, en 1854, et terminés en 1868. La Sainte-Chapelle de saint Louis se trouvait, dès lors, enveloppée de constructions et quasi prisonnière au milieu du palais, d'où l'on voit émerger sa flèche dorée, fine comme une aiguille. On reconnaît là tour de l'Horloge, au cadran soutenu par trois figures de Germain Pilon, restituées avec talent par le statuaire Toussaint. La troisième tour de la Conciergerie, dite tour de Montgomery, était reconstruite, et les deux autres, la tour de la Fortune, et la tour d'Argent, ou du Trésor royal, habilement remises en état. En outre, on élevait de brillantes façades sur le quai de l'Horloge et le quai des Orfèvres, et sur la place Dauphine.

Le 24 mai 1871, la Commune portait la torche au Palais de Justice, dont plusieurs parties, notamment les bâtiments neufs de la rue de la Sainte-Chapelle, le grand pas-perdu voisin de l'Horloge et la tour de Bon-Bec, étaient la proie des flammes. M. Daumet, architecte, successeur de Duc, en hâtait la reconstruction, pendant que M. Coquard relevait le corps de logis de la place Dauphine pour y établir la Cour de cassation. Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre.



Statue d'Henri IV, sur le Pont-Neuf.

Après la mort d'Henri IV, Côme II de Médicis fit présent à la reine Marie, sa fille, d'un cheval de bronze modelé par Jean de Bologne. La reine résolut de faire servir ce cheval à une statue équestre du roi son époux, et elle posa de sa main la première pierre du piédestal, au terre-plein du Pont-Neuf, le 16 août 1614; la figure d'Henri IV se fit attendre. Dupré l'exécuta, par les ordres de Richelieu, et l'inauguration eut lieu en 1685. Lodovico Cigoli avait dessiné le piédestal, et les quatre *Nations vaincues* qui en flanquaient les angles étaient de Pierre Francheville. Ces quatre figures ont survécu à la statue détruite en 1792. Elles sont au musée du Louvre.

La statue qu'on voit aujourd'hui sur le Pont-Neuf, et qui est d'une assez belle allure, fut l'œuvre du sculpteur Lemot. Une souscription publique en paya les frais en 1818. On employa pour la fondre le bronze du *Napoléon César*, de Chaudet, qui surmontait la colonne Vendôme.



Le Palais de l'Institut.

En vertu du testament de Mazarin, un vaste collège fut élevé, au bord de la Seine, sur l'emplacement de divers hôtels, et notamment de l'hôtel de Nesles. Levau en donna tous les plans en 1663 et en dirigea la construction, qui fut activement poussée. Comme il était destiné à recevoir des étudiants du Roussillon et de Flandre, d'Alsace et de Pignerol, on le nomma *Collège des quatre Nations*, titre qu'il a gardé jusqu'aux premières années de ce siècle.

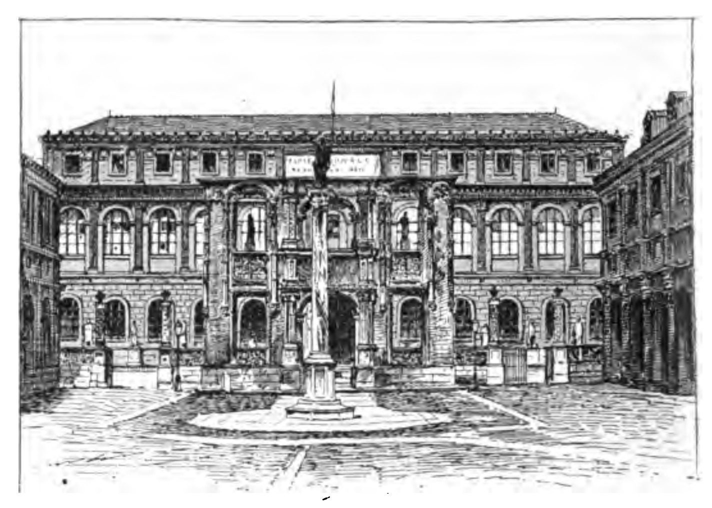
La Terreur fermait le collège, en 1793, pour en faire une prison. Un peu plus tard, on y installait une école centrale; puis, on en affectait les locaux à l'école des Beaux-Arts, jusqu'à ce qu'en 1806 on en disposât définitivement en faveur de l'Institut. Ce fut l'architecte Vaudoyer qui fit les travaux d'appropriation et transforma, notamment, la chapelle en salle des séances. Cette transformation n'a point dénaturé le caractère architectural.

Devant le palais a été érigée la lourde statue de la République de Soitoux, et devant l'aile ouest, sur le quai Malaquais, se dresse le Voltaire appuyé sur sa canne, du sculpteur Caillé.



Monument d'Henri Regnault, à l'École des Beaux-Arts.

Lorsque Alexandre Lenoir eut réussi à sauver de la destruction un assez grand nombre de monuments de l'ancien art français, il obtint de la Convention la concession du cou-



La grande cour de l'Ecole des Beaux-Arts.

vent des Petits-Augustins, où il organisa son musée. On crut devoir alors attribuer les locaux disponibles à l'école des Beaux-Arts, fort à l'étroit au collège des Quatre-Nations, depuis que l'ordre formel de Napoléon Ier l'avait rejetée du Louvre. L'architecte Debret, auquel on s'adressa, détruisit, malheureusement, les bâtiments des Augustins et les remplaça par l'édifice irrégulier que nous voyons aujourd'hui.

L'école actuelle des Beaux-Arts s'ouvre sur la rue Bonaparte et sur le quai Malaquais. C'est une succession de cours et de corps de logis disposés un peu comme à l'aventure. La grande cour, sur la rue Bonaparte, est ornée de beaux fragments d'architecture, tels que portail d'Anet, plaqué contre la vieille chapelle des Augustins, et l'arc de Gaillon, dressé entre la première et la seconde cour.

Dans une des cours intérieures, dite *cour du Mûrier*, on a érigé un monument à la mémoire d'Henri Regnault, le brillant peintre de *Salomé* et du *Maréchal Prim*, tué le 19 janvier 1871 à la bataille de Buzenval. M. Chapu a sculpté la délicieuse figure en marbre de la *Jeunesse* qui se hausse sur la pointe des pieds pour orner d'une palme le socle du buste du héros mort. Le buste, très remarquable, est l'œuvre de M. Degeorges (1).

(1) *Encyclopédie d'Architecture*, 1878.



L'église de la Madeleine.

La première pierre de l'église de la Madeleine fut posée par Louis XV, le 3 avril 1764. Son premier architecte fut Contant d'Ivry, l'un des constructeurs du Palais-Royal. Couture lui succéda en 1777, modifia considérablement ses plans, qu'il jugeait pauvres, et dressa les douze colonnes qui supportent le fronton; mais la Révolution interrompit les travaux. Napoléon Ier en ordonna l'achèvement et destina l'édifice à servir de temple de la Gloire avec cette dédicace : *L'Empereur Napoléon aux soldats de la Grande-Armée.* L'exécution se poursuivait sous la direction de P. Vignon, lorsque survinrent les événements de 1814. Louis XVIII respecta les plans de la Madeleine, mais il changea de nouveau la destination de l'édifice. Il voulait en faire une grande église expiatoire et y élever des mausolées à la mémoire de Louis XVI, de Louis XVII, de Marie-Antoinette et de Madame Élisabeth. La Révolution de Juillet vint suspendre encore les travaux pour quelque temps. La Madeleine ne fut terminée et consacrée qu'en 1842. Elle avait coûté 14 millions



Intérieur de la Madeleine.

de francs. Vignon, mort en 1828, avait été remplacé par Huvé.

Cet édifice mesure 108 mètres de long sur 43 de large. Des colonnes d'ordre corinthien, surmontées de riches chapiteaux, le ceignent dans tout son pourtour. Il repose sur un soubassement d'environ 7 mètres, et l'on compte plus de 30 mètres de haut à l'intérieur, sous les coupoles.

Un escalier monumental de vingt-huit marches règne devant la façade. On doit prêter attention aux bas-reliefs de la porte principale, modelés par le baron Triquetti et fondus en bronze : *le Décalogue*. Le fronton, sculpté par Lemaire et représentant le *Jugement dernier*, mesure 7m15 de hauteur, au sommet du triangle, sur 38m35 de largeur.

Parmi les peintures et les statues qui décorent l'église de la Madeleine, nous citerons dans la première chapelle à droite *la Conversion de Madeleine* par Schnetz; dans la deuxième chapelle, *Jésus-Christ* de Duret, et *Madeleine témoin de la mort du Christ* de Bouchot; dans la troisième, *Sainte Clotilde* par Barye, et *Madeleine en prière* par Abel de Pujol. Dans la première chapelle à gauche, *Saint Vincent de Paul* par Ruggi, et *le Repas chez Simon le Pharisien* par Couder; dans la deuxième, *la Vierge* par Seurre, et *Madeleine apprenant la résurrection du Christ* par Cognet; dans la troisième, *Saint Augustin* par Etex, et *la mort de Madeleine* par Signol.



Façade de l'Opéra.

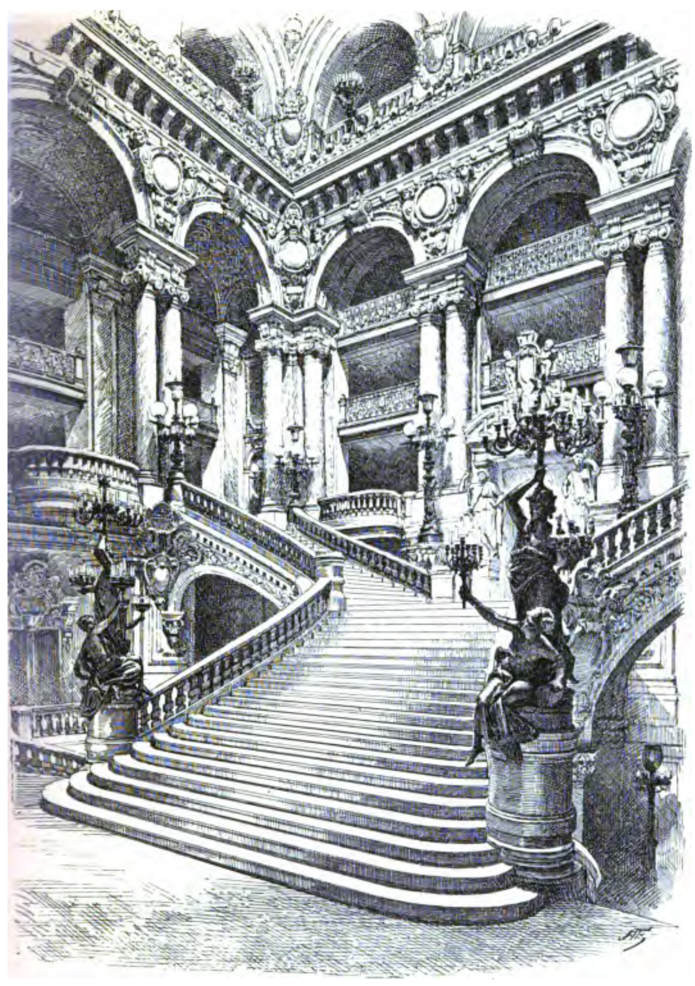

Groupe de la Danse.

En vertu d'un décret de Napoléon III, décidant d'utilité publique la construction d'une nouvelle salle d'opéra, le ministre d'État, comte Walewski, ouvrit, en décembre 1860, un concours entre les architectes français. Cent soixante projets furent présentés, dont cinq obtinrent une prime, sans que le prix pût être décerné. C'est à la suite d'un second concours entre les cinq concurrents triés de pair, que M. Charles Garnier eut la commande. L'édifice, commencé en 1861, ne fut terminé qu'en 1874. C'est le plus grand théâtre du monde. Il occupe une superficie de 11,237 mètres carrés; l'emplacement seul a coûté 10,500,000 francs; les frais de construction, 36,500,000 francs.

La colonnade corinthienne du premier étage est composée de seize grands fûts monolithes accouplés, en pierre, hauts de plus de dix mètres.

Les groupes dorés, de dimensions colossales, qui surmontent les avant-corps à frontons circulaires des deux angles de la façade, sont de Gumery et représentent la Musique et la Poésie avec les Muses et des Renommées.

La façade est assise sur un soubassement percé de sept arcades. Les groupes et statues adossés aux pieds-droits sont, en commençant par la gauche, *la Poésie lyrique,* par Jouffroy; *la Musique,* par E. Guillaume; *l'Idylle,* par Aizelin; *la Déclamation,* par Chapu; *le Chant*, par Dubois et Vatrinelle; *le Drame*,



L'escalier de l'Opéra.

par Falguière; le fameux groupe de *la Danse,* par Carpeaux, et *le Drame lyrique*, par Perraud. On voit, au-dessus de ces statues, les médaillons de Bach, Pergolèse, Haydn et Cimarosa.

Une coupole peu saillante, dominée par un immense fronton triangulaire, couronne le monument. Au milieu, étincelle

l'*Apollon* de M. A. Millet, tenant une lyre dorée, et des deux côtés semblent s'élancer les deux Pégases de Lequesne.

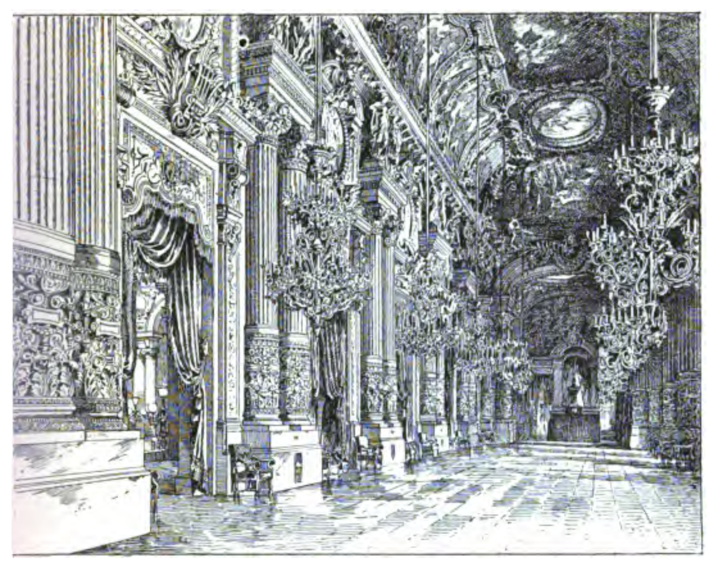
En entrant par la façade principale, on se trouve dans un immense vestibule orné des statues de Lully, Rameau, Glück et Haendel, et en face duquel est le grand escalier d'honneur, la partie la plus remarquable de l'œuvre.

Les marches sont en marbre blanc, les balustres en marbre rouge antique, et la main courante en onyx d'Algérie. Les trente colonnes qui s'élèvent tout autour du premier étage jusqu'au troisième balcon, sont des monolithes de marbre sérancolin. Les sujets du plafond, composés par Pils, achevés par Clairin, représentent les *Dieux de l'Olympe*, le *Triomphe de l'Harmonie*, l'*Édification de l'Opéra* et *Apollon sur son char*.

Dans la salle, tout est rutilance, dorure, éclat excessif. 2,156 spectateurs peuvent se répartir à l'aise entre les cinq étages. Les peintures du plafond ont été exécutées par M. Lenepveu, sur plaques de cuivre concaves, et représentent *les Heures du jour et de la nuit éclairées par le Soleil, la Lune, l'Aurore et le Crépuscule.*


Groupe de la Poésie lyrique.

On ne peut rien voir de plus riche que le foyer du public, immense galerie longue de 54 mètres, large de 13 et haute de 18. Dix lustres, des bras, des torchères innombrables y font miroiter les dorures prodiguées partout. Sur vingt colonnes reposent des statues symbolisant les qualités essentielles de l'artiste lyrique. Aux deux extrémités, les deux grandes cheminées de marbre à cariatides sont de Thomas et de Cordier pour les sculptures, et de M. Garnier pour l'agencement. Tout reluit de tout côté de marbre poli et



Le foyer de l'Opéra.

d'or relevé en bosse. Mais le principal ornement de ce resplendissant promenoir, c'est le remarquable ensemble des peintures de Baudry qui met son harmonie blonde sur une surface de 450 mètres.

Voici le détail des compositions :

Au-dessus des portes et des glaces se voient des groupes d'enfants portant les instruments de musique des différents peuples anciens et modernes. Le long des voussures, au-dessus de l'entablement, s'évoquent *la Musique pastorale*, *la Musique guerrière*, *la Musique religieuse*, *la Danse féminine* et *la Danse virile*. Aux pendentifs, des figures colossales sur fond d'or personnifient huit muses.

Deux grandes scènes héroïques, aux deux extrémités du foyer, complètent cet ensemble : *Apollon au Parnasse, présidant l'assemblée des Muses, des Grâces et des Héros de la Musique moderne*, et les *Poètes de l'antiquité groupés autour d'Homère*. Le sujet du plafond est triple : sur les côtés, *la Comédie et la Tragédie;* au centre, *la Mélodie et l'Harmonie s'élevant ensemble dans le ciel.*



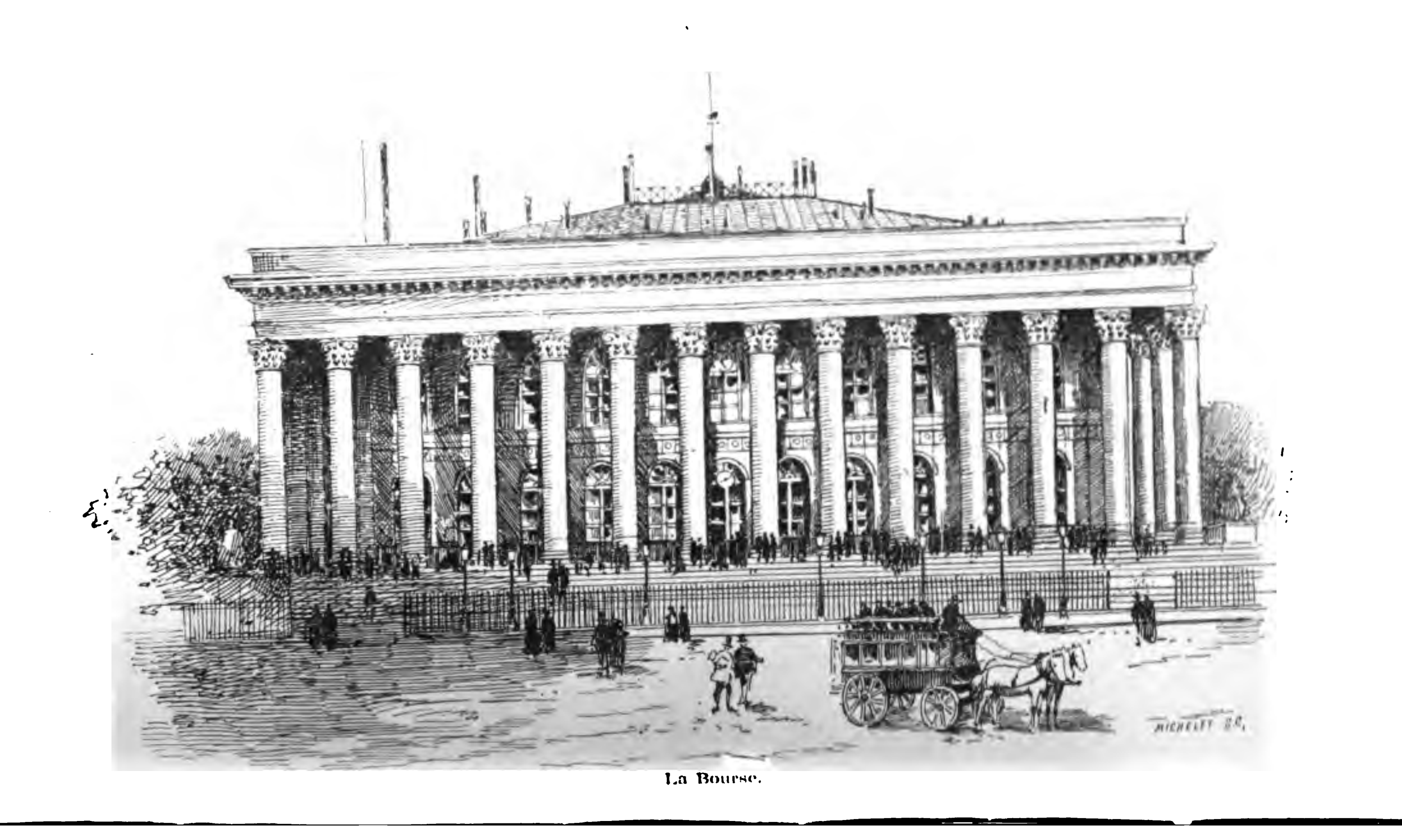
L'Éden-Théâtre.



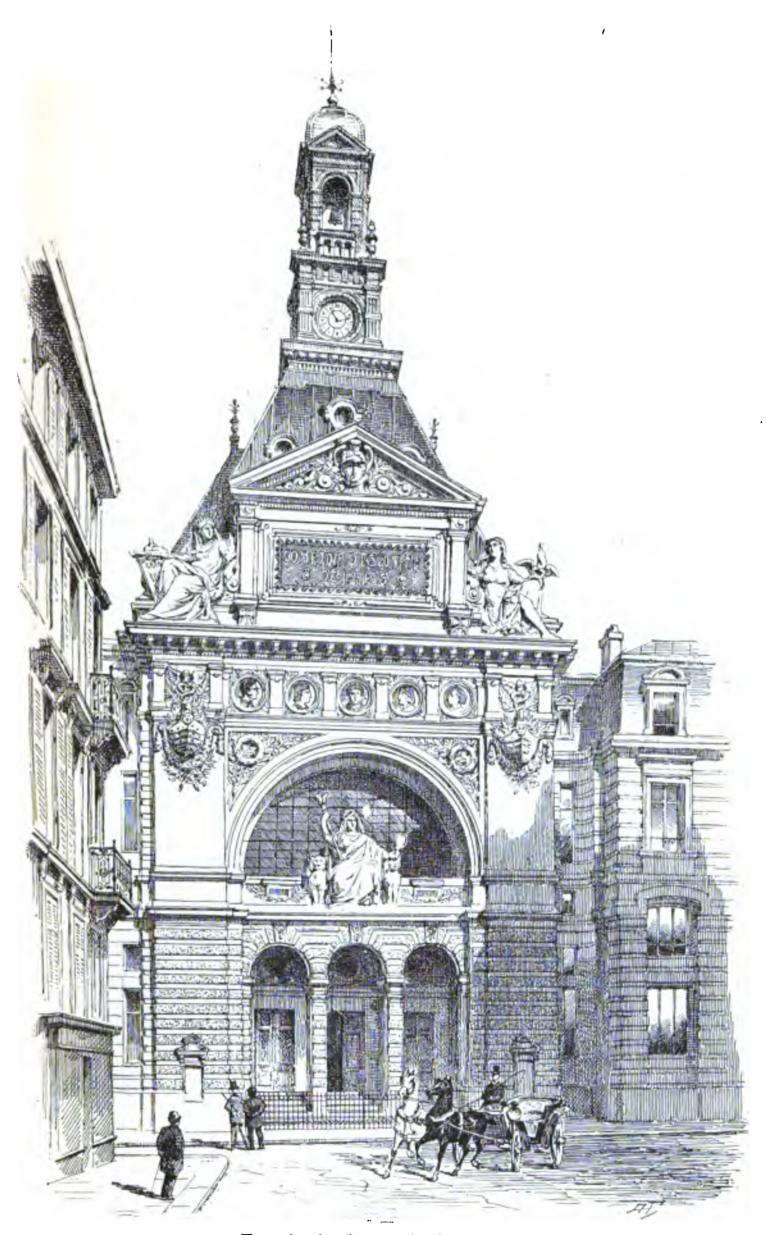
Le théâtre du Vaudeville.

Le théâtre du Vaudeville a été fondé en 1792. Situé d'abord rue de Chartres, près la place de la Bourse, il fut transféré en 1865 boulevard des Capucines. La salle actuelle est une des plus jolies des théâtres de genre. Elle a été élevée sous la direction de Magne père, architecte de la Ville de Paris. Le théâtre du Vaudeville contient 1,300 places de spectateurs (1).

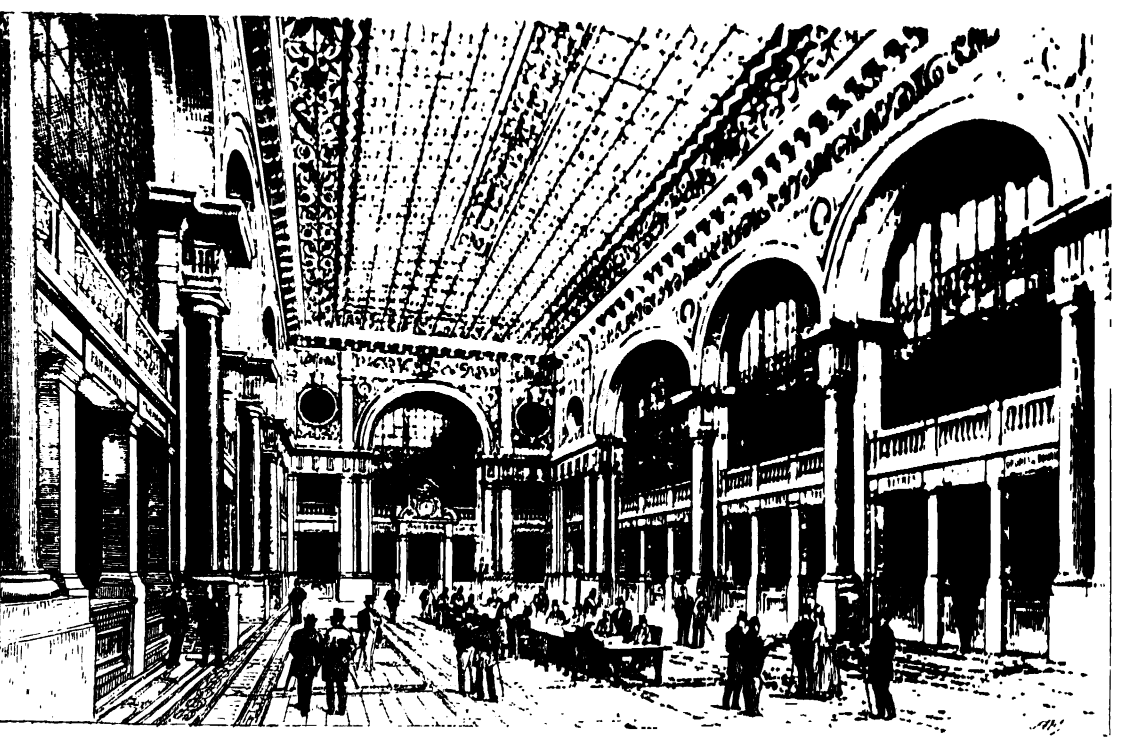
(1) *Paris : Édifices consacrés aux Beaux-Arts.* Narjoux.



La Bourse.



Façade du Comptoir d'Escompte.



Salle publique du Comptoir d'Escompte



Le boulevard et la porte Saint-Denis.

La porte Saint-Denis est un arc de triomphe que Paris érigea à la gloire du Grand Roi, en 1672. Elle fut construite sur les plans de François Blondel. Elle a 25 mètres de hauteur et autant de largeur, et seulement 5 mètres d'épaisseur. Son arcade mesure 15^{m}35 d'élévation et 8 mètres de large.

Son ornementation est d'une richesse majestueuse, mais un peu froide, qui caractérise bien le style du XVIIe siècle.

Du côté du boulevard, aux pieds des pyramides en bas-relief qui s'élèvent sur le nu des pieds-droits, se trouvent représentés, à gauche *le Rhin épouvanté*, à droite *la Hollande vaincue.*

Le bas-relief au-dessus de l'arcade représente *le Passage du Rhin* (12 juin 1672). Celui de l'autre face, la *Prise de Maëstricht.* Toutes ces sculptures ont été exécutées par Girardon et Anguier.

La porte Saint-Denis a été restaurée deux fois : en 1811 et tout récemment en 1887.


Le boulevard et la porte Saint-Martin.

Pas plus que la porte Saint-Denis, l'arc de triomphe dit porte Saint-Martin n'a été l'une des entrées de la capitale. Ce monument fut érigé en l'honneur de Louis le Grand, pour célébrer l'expédition de Franche-Comté.

Il a été construit en 1674, sur les dessins de Pierre Bellet. Il a 18 mètres de largeur sur 18 mètres d'élévation et 4m50 d'épaisseur. Du côté de la ville, les bas-reliefs qui le décorent sont dus à Dujardin et à Marsy, et représentent la Prise de Besançon et la Triple Alliance. Cette inscription se lit à son faîte : *A Louis le Grand qui prit deux fois Besançon et la Franche-Comté, et défit les Allemands, les Espagnols et les Hollandais.* Les bas-reliefs du côté du faubourg sont de Le Hongre et de Le Gros : ils représentent la prise de Limbourg et la défaite des Allemands.

Non loin de cet arc de triomphe on rencontre, sur le boulevard, les trois théâtres de la Renaissance, de la Porte-Saint-Martin et de l'Ambigu. Avant la guerre de 1870, cet emplacement ne contenait que ces deux derniers.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a été construit en 1784 pour loger l'Opéra, chassé du Palais-Royal par un récent incendie.

Il fut détruit par le feu pendant l'insurrection de 1871, mais, deux ans plus tard, on le rebâtissait sur le plan actuel.



Le théâtre de la Renaissance.

Dans le même temps, le théâtre de la Renaissance fut élevé par M. Lalande. C'est un édifice d'un style composite moderne.

L'Ambigu-Comique date de 1769; il occupa d'abord l'emplacement où s'élèvent aujourd'hui les Folies-Dramatiques. Détruit par un incendie le 14 juillet 1827, on le reconstruisit au lieu qu'il occupe actuellement et où se trouvait à cette époque l'hôtel de Murinais.



Le théâtre de la Porte-Saint-Martin.



La place de la République.

La place de la République, aujourd'hui une des plus belles de Paris, est cette ancienne place du Château-d'Eau si laide d'aspect et si irrégulière. Ce vaste espace, qui commande les quartiers les plus populeux de Paris, n'a toujours été en réalité qu'une place stratégique, fortifiée par une caserne qui peut contenir 3,235 hommes.

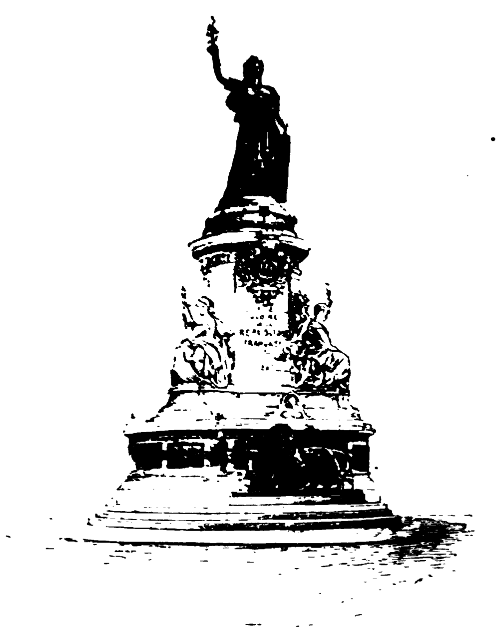
Depuis 1880, elle a subi une transformation complète. L'ancienne fontaine aux Lions a heureusement disparu; elle est remplacée par la colossale statue de la République.

Les figures qui composent ce monument sont l'œuvre du sculpteur Morice. Il a représenté, au sommet d'un haut piédestal, la République, une palme à la main, déesse de bronze conviant les peuples à la paix et entourée de trois figures de pierre blanche; la Liberté, l'Égalité, la Fraternité. C'est Dalou qui est l'auteur de cette série de bas-reliefs finement modelés qui ceignent le piédestal et qui évoquent les grands jours du suffrage universel. Ce monument a été inauguré le 14 juillet 1884.

De chaque côté de la statue sont deux allées de beaux platanes entre lesquels sont disposés des bassins avec des jets d'eau entourés de parterre de gazon. Toute la place est entourée de mâts, de colonnes rostrales et de candélabres.

De la place de la République rayonnent diverses voies importantes : le boulevard Voltaire, qui a trois kilomètres de longueur et qui s'étend jusqu'à la place de la Nation; l'avenue de la République, l'ancienne avenue des Amandiers, voie projetée qui ne va que jusqu'au boulevard Richard-Lenoir, et qui doit conduire directement au Père-Lachaise; la rue du Faubourg-du-Temple qui mène à Belleville; le boulevard Magenta qui s'étend jusqu'à Montmartre; la vieille rue du Temple qui va jusqu'à l'Hôtel de Ville, et la grande rue Turbigo qui descend tout droit aux Halles centrales.

Enfin la place est traversée par la ligne des grands boulevards qui va de la Bastille à la Madeleine. C'est là que vient finir le boulevard du Temple et que commence le boulevard Saint-Martin. A l'époque où le boulevard du Temple s'appelait le boulevard du Crime, à cause des nombreux théâtres mélodramatiques qu'on y rencontrait, ce point de la capitale était le lieu de promenade favori du monde élégant.



La statue de la République.

LE SQUARE DU TEMPLE ET LA STATUE DE BÉRANGER



Rien de tenace comme une tradition. On parle encore aujourd'hui du marché du Temple : cependant tout est changé. Une halle en fer de 14,000 mètres carrés, contenant environ 2,400 boutiques, a remplacé la légendaire, sordide et pittoresque cour des Miracles de la friperie dont il a été tant parlé dans les romans-feuilletons.

En même temps que s'édifiait le nouveau marché (1864), on plantait un beau square d'une superficie de 7,255 mètres, sur l'emplacement de l'ancienne tour du Temple où fut emprisonnée, en 1792, la famille royale. C'est un carré de verdure admirablement tenu et qui donne de l'air et de la lumière à ce quartier un peu triste.

C'est au centre de la pelouse qu'on a placé, au mois de juillet 1885, la statue de Béranger, exécutée par le sculpteur Doublemard. Le chansonnier populaire est représenté une main en poche et de l'autre tenant un livre, dans l'attitude bien connue de ceux qui habitaient le quartier du Temple vers 1854, et qui voyaient journellement Béranger se promener dans ce même square.

L'initiative de l'érection de ce momument est due à l'ancienne société chansonnière du *Caveau;* mais le projet ne se réalisa qu'à grand'peine et grâce au désintéressement du sculpteur Doublemard, de l'architecte Maurice Yvon, auteur du piédestal, et de l'entrepreneur Montjoye. Béranger, qui eut de son vivant tant d'action sur la foule, laisse la génération actuelle profondément indifférente et n'a pu trouver pour sa statue qu'un nombre de souscripteurs insuffisant.



La colonne de Juillet.

C'est une des places historiques les plus mémorables de Paris, que celle qui fut témoin du prologue de la Révolution française.

La Bastille Saint-Antoine, dont la chute ouvrit l'ère de la Révolution, avait été construite de 1371 à 1383. Ce fut Hugues Aubriot, prévôt des marchands, qui conçut l'idée d'élever sur ce point une forteresse respectable. Elle se composait de huit

grosses tours rondes de 24 mètres de hauteur reliées par des courtines presqu'aussi hautes, et enveloppées dans une seconde enceinte de murailles, que précédaient des fossés de 26 mètres de largeur et de 8 mètres de profondeur.

On sait que ce château fort, qui commandait le cours de la Seine, était devenu une prison où l'on enfermait les prisonniers d'État, et le plus souvent les victimes du despotisme et des intrigues de la Cour.

Le 14 juillet 1789, le peuple soulevé s'empara de la forteresse et la détruisit. Le siège dura quatre heures, pas davantage; il est vrai que la Bastille n'était défendue que par cent trente-huit hommes, dont un tiers d'invalides. Ces malheureux furent, en partie, sauvés par les gardes françaises, les autres périrent massacrés avec le gouverneur.

La Bastille fut complètement rasée; on fit avec une partie de ses pierres des réductions de la prison détruite, et on les envoya dans les départements. Le musée Carnavalet en possède une. Le reste des matériaux servit à construire le pont de la Concorde.

Dès 1789, il avait été question de décorer cette place à peu près comme nous la voyons aujourd'hui, car le tiers état avait demandé lui-même, au mois de mai, la destruction de la Bastille et l'érection, sur son emplacement, d'une colonne portant l'inscription : « A Louis XVI, restaurateur des libertés publiques. » Napoléon Ier voulut ensuite y faire élever une fontaine en bronze, en forme d'éléphant, de 24 mètres de hauteur; mais son plan ne fut pas non plus exécuté, et après la Révolution de Juillet, on reprit le premier projet pour élever une colonne en l'honneur des victimes de la Révolution.

La colonne de Juillet fut érigée de 1831 à 1840 par les architectes Alavoine et Duc. C'est une colonne de style corinthien avec un chapiteau composite. Sa hauteur est de 47 mètres; elle repose sur un soubassement massif en marbre blanc de forme circulaire, primitivement destiné à servir de base à l'éléphant de Napoléon.

A la base se trouve un lion, haut-relief en bronze de Barye; au sommet, un génie de la Liberté, de Dumont, en bronze doré. On y monte par un escalier de 240 marches. La hauteur totale est de 50m52, et le poids du métal employé, de 184,802 kilogrammes.

LA STATUE DU SERGENT BOBILLOT

Jules Bobillot, né à Paris en 1860, s'était engagé, à 20 ans, au 4e régiment du génie, à Grenoble. A peine sergent, il partait pour le Tonkin, et, quelques mois après, n'ayant avec lui que onze hommes du génie, à force de courage, de travail et d'intelligence, il sauvait, au prix de sa vie, la garnison assiégée par une armée chinoise.

On sait avec quelle angoisse patriotique la France entière suivait, en pensée, sa glorieuse armée du Tonkin.

Depuis vingt jours durait le siège de Tuyen-Quan. Les Chinois avaient déjà donné trois assauts, et trois brèches avaient été pratiquées par la mine. Avec un outillage insignifiant, Bobillot trouva moyen de faire exécuter un ouvrage de campagne à 400 mètres en avant de la place, qui nécessita la confection de 6,000 gabions. Il fit construire aussi un retranchement de plus de 200 mètres. Blessé à mort, il vit au moins les Pavillons-Noirs repoussés, et il expira au moment où on lui apportait la croix de la légion d'honneur.



La statue de l'admirable sergent, modelée par le statuaire Auguste Paris, se dresse à l'angle des boulevards Voltaire et Richard-Lenoir. Elle représente le héros debout, faisant face à l'ennemi et, d'un geste énergique, encourageant ses compagnons.



La place Vendôme.

Il fallait un emplacement à Louis XIV pour y ériger sa statue : il fit choix du terrain de l'ancien hôtel de Vendôme et de son voisinage. C'était en 1708. Les architectes se mirent immédiatement à l'œuvre, sous la direction de Mansard.

La place porta d'abord ce nom : *place des Conquêtes*. Girardon avait modelé la statue équestre du Roi-Soleil en dimensions colossales. En 1792, le bronze vola en éclat sous les



La rue Castiglione.

coups de l'émeute, et l'on vit s'inscrire un nom nouveau : « place des Piques » au lieu de l'ancien nom. Sous Napoléon, une troisième appellation était adoptée : « place Vendôme. »

On sait que la célèbre colonne fut faite de 1806 à 1810, du métal des canons enlevés aux Autrichiens et aux Russes. Construite sur le modèle de la colonne Trajane, elle mesure 44m50 de hauteur et 4 mètres environ de diamètre. Le peintre Bergeret dessina les soixante-seize épisodes de la campagne de 1805, qui se déroulent en spirale de la base au sommet. Le modelage du bas-relief fut l'œuvre de trente-deux sculpteurs, parmi lesquels on distingue Cartellier, Gaulle, Seurre aîné, Chaudet, etc., etc. Ce bas-relief nous mène de la levée du camp de Boulogne à la bataille d'Austerlitz, à travers un développement de 273 mètres.

Cent soixante-seize marches conduisent au faîte. La statue qui s'y dresse rappelle bien des souvenirs. En 1814, la figure primitive de Napoléon en César romain, par Chaudet, est précipitée à terre. Sous Louis-Philippe, un Napoléon de Seurre, en redingote et petit chapeau, la remplace. A son tour, Napoléon III substitue à cette œuvre un nouveau portrait du chef de sa dynastie, modelé par Dumont et drapé à la romaine. C'est cette statue qu'on a restaurée lors du relèvement de la colonne, renversée en 1871, et qu'on voit encore.



La rue de Rivoli.

Il a fallu plus d'un demi-siècle pour ouvrir la rue de Rivoli en tout son parcours actuel. On l'amorçait en 1802 et on l'ouvrait de la rue Saint-Florentin à la rue de l'Échelle. Le tracé condamnait les anciennes écuries du roi, la salle du manège et plusieurs dépendances des couvents de l'Assomption, des Capucins et des Feuillants ou moines Cisterciens. Tous ces bâtiments furent sacrifiés. Sur le terrain de la salle du Manège, qui avait longtemps servi de salle de spectacle et où siégèrent l'Assemblée constituante, la Législative et même la Convention, on fit une place publique : la place des Pyramides, ornée aujourd'hui d'une statue de *Jeanne d'Arc*, œuvre de M. Fremiet. Du côté du jardin des Tuileries, une grille fut posée, et, de l'autre côté, on construisit toutes les maisons sur un plan uniforme : à savoir, le rez-de-chaussée bordé d'arcades formant galerie couverte et supportant les étages supérieurs.

La rue ainsi commencée en 1802 reçut le nom de la victoire remportée, en 1797, par Bonaparte sur les Autrichiens.

Napoléon Ier n'eut garde de suspendre longtemps les travaux de la grande artère. Bientôt la rue de Rivoli fut prolongée, d'abord jusqu'à la rue de Rohan, puis exactement jusqu'à l'Hôtel de Ville. Elle laissait à gauche la place du Palais-Royal, longeait

le Louvre sur la droite et traversait, plus loin, l'emplacement de Saint-Jacques la Boucherie, dont la tour est encore debout. On sait que l'administration impériale nourrissait de grands desseins pour ce quartier de l'Hôtel de Ville. Il y avait, notamment, dans les projets de l'édilité, une certaine rue de l'Empereur qui, partie de la porte de la Colonnade du Louvre, eût poussé droit jusqu'à la barrière du Trône.

Cet achèvement ne date, cependant, que de 1855. Les nouveaux travaux poussèrent la rue de Rivoli jusqu'à la rue de Sévigné. On se trouve ainsi entrer directement dans la rue Saint-Antoine. A droite, on a la mairie du IVe arrondissement, la caserne Napoléon et l'église Saint-Paul. A gauche, on rencontre la rue du Temple et la rue des Tournelles (1), l'une rappelant l'ancienne forteresse des Templiers, l'autre le vieux palais des rois de France, et toutes deux traversant le quartier du Marais, rempli de vieux hôtels magnifiques, et si célèbre dans l'histoire de Paris jusqu'à la fin du règne de Louis XIII.

La rue de Rivoli se développe sur une longueur de plus de trois kilomètres.

(1) *Itinéraire archéologique de Paris.* Guilhermy.



Statue de Jeanne d'Arc.



La place de la Concorde.

Lorsque le prévôt et les échevins de Paris demandèrent au roi Louis XV l'autorisation de lui ériger une statue, en 1748, en l'honneur de la paix d'Aix-la-Chapelle, l'embarras fut grand au Conseil de la Cité. Où placerait-on la figure équestre? Plus de soixante endroits furent proposés et refusés tour à tour. Le roi finit par désigner lui-même le vaste terrain abandonné situé à l'extrémité du jardin des Tuileries. Telle fut l'origine de la *place Louis XV.*

On mit le prix d'ensemble au concours : vingt-huit architectes concoururent, et pas un ne réussit. Le plan qui fut exécuté eut pour auteur Gabriel. Quatre fossés bordés d'arbres et flanqués de huit pavillons d'angles limitaient les quatre côtés de la plate-forme destinée au bronze royal, et les deux bâtiments du Garde-Meuble faisaient façade, du côté du nord, en regard de la Seine.

Les fossés de Gabriel n'ont été comblés que sous le second Empire. Depuis l'effroyable accident, arrivé par panique, le soir du mariage de Louis XVI, et qui coûta la vie à tant de malheureux, on les avait garnis de balustrades. Ces balustrades existent toujours, ainsi que les huit pavillons d'angles, surmontés aujourd'hui de statues colossales en pierre des

principales villes de France, dues aux sculpteurs suivants : Petitot (Lyon et Marseille); Cailhouet (Nantes et Bordeaux); Cortot (Rouen et Brest); Pradier (Strasbourg et Lille).

La statue de Louis XV était de Bouchardon. Aux quatre coins du piédestal se profilaient quatre allégories des vertus royales : la Force, la Puissance, la Justice et l'Amour de la paix. Le monument disparut en 1792 et l'on posa sur le soubassement une *Liberté* en plâtre de Lemot.

En ce temps-là, la place Louis XV se nomma *place de la Révolution.* Cependant, pour effacer les mauvais souvenirs, on la débaptisa, en 1799, et le nom de *place de la Concorde* fut adopté définitivement.

Le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, venait, en 1836, d'offrir à Louis-Philippe l'obélisque de Louqsor. L'ingénieur Lebas se chargea de dresser le monolithe énorme, haut de 22^{m}83, et lourd de 250,000 kilog., sur le soubassement et le piédestal préparés par l'architecte Hittorf.

Pour compléter la décoration, Hittorf fit encore exécuter les statues de villes de France dont nous parlons plus haut, et les deux fontaines jaillissantes des Mers et des Fleuves, qui ornent les deux côtés de l'incomparable place. Les Mers (côté de la Seine) sont figurées par le grand Océan et la Méditerranée; les Fleuves (côté du Garde-Meuble) sont personnifiés par le Rhône et le Rhin. Toutes les sculptures sont de Pradier.





La rue Royale.

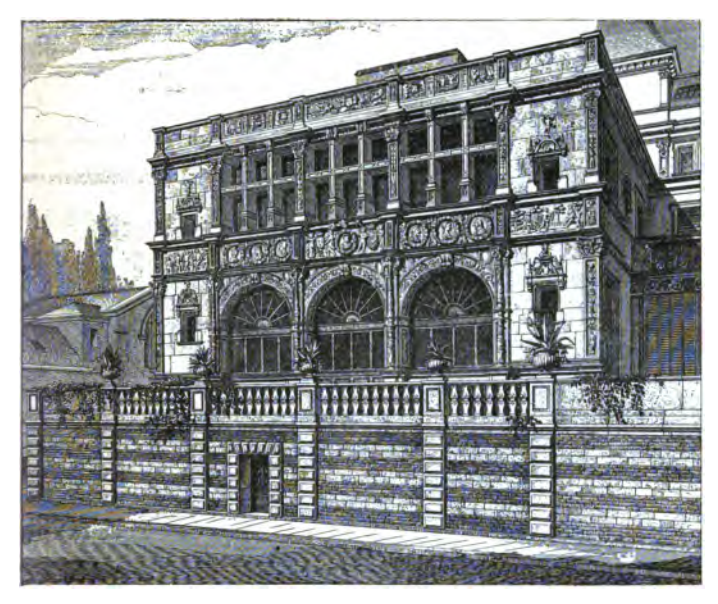
De la place de la Concorde à la Madeleine, en face du palais Bourbon, s'étend la rue Royale, entre deux rangées de maisons régulières, à cinq et six étages, garnies de balcons, offrant une suite ininterrompue de riches magasins dont quelques-uns décorés avec luxe. Aucune de ces constructions n'est belle en soi, mais l'ensemble en est imposant.

Les façades semblables du ministère de la Marine et du Garde-Meuble, œuvres de Gabriel, forment comme un seul palais coupé en deux par la chaussée. On regarde à bon droit ces splendides hôtels aux colonnades si bien posées sur d'élégantes arcades, comme de purs modèles de l'art du XVIIIe siècle.

Nous ferons remarquer, à l'endroit du Garde-Meuble, que l'édifice généralement connu sous ce nom, à gauche de la rue Royale en se dirigeant vers la Madeleine, n'a jamais été destiné à conserver le mobilier de la Couronne. Le public a confondu avec le ministère de la Marine, lequel eut vraiment, à l'origine, cette destination. Depuis la mort de Mme de Pompadour, c'est à l'hôtel d'Évreux (aujourd'hui palais de l'Élysée) qu'on a transporté les meubles, tentures, objets et accessoires d'ameublement de la maison du roi, mais c'est en attendant qu'on ait construit un local mieux approprié. Le fameux vol des diamants et joyaux de la Couronne de 1792 eut lieu dans l'hôtel de la rue Royale et de la place Louis XV.



L'avenue des Champs-Élysées.



La maison de François Ier.

En 1553, le roi François Ier fit bâtir, à Moret, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, un pavillon de chasse, où il se plut à pousser les moindres détails à la suprême exquisité. Jean Goujon en exécuta les précieuses sculptures. Que si l'on veut absolument savoir à qui se dédiaient ces royales élégances, les uns vous répondront que le vainqueur de Marignan pensait à sa sœur Marguerite, et les autres qu'il avait en vue quelque dame de la cour.

Le délicieux pavillon de Moret, vendu par l'État en 1826, a été acheté par un particulier, et transporté pierre à pierre, au cours la Reine, à l'angle de la rue Bayard, où on l'admire toujours. C'est une construction parfaitement carrée, reposant sur une terrasse. La frise représente des scènes de vendanges, et l'on voit, en outre, sur le pied principal, des trophées et sept médaillons : Louis XII, Anne de Bretagne, François II, Marguerite de Navarre, Henri II, Diane de Poitiers et François Ier.

C'est cette gracieuse demeure qui a fait donner à ce coin de Paris le nom de quartier François-Premier.



Le Palais de l'Industrie.

On avait besoin d'un hangar immense et tout vitré, d'un édifice de fer et de verre, d'une salle énorme amplifiée de longues galeries pour l'Exposition universelle de 1855. Une société financière en obtint la concession et fit immédiatement commencer les travaux sous la direction de l'ingénieur Barrault et de l'architecte Viel. Au dehors, on ne voit que pierre de taille; au dedans, tout est métal. Un pavillon central décore chaque façade au nord et au midi, et l'entrée principale est en forme d'arc de triomphe, avec deux Renommées, de Diebold, sculptées dans les tympans, et un groupe d'Élias Robert, la *Patrie couronnant l'Industrie et les Arts*, posé au-dessus de l'attique.

Le Palais de l'Industrie se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, éclairés de fenêtres cintrées. Pas d'ornements sur les façades, autres que des moulures, des feuillages architectoniques et des cartouches portant les noms des grands hommes de la Science, de l'Industrie et des Arts. Le hall central règne sur 192 mètres de long et 48 mètres de large. On monte aux galeries du premier étage par de doubles escaliers en pierre d'un assez bon caractère. Si l'on mesure l'étendue totale de la construction, on n'arrive pas à moins de 110^{m}40 pour la largeur, et, pour la longueur, de 254 mètres.



Le Palais de l'Élysée.

Du côté du faubourg Saint-Honoré, l'on est en pleine ville. Du côté des Champs-Élysées, le parc s'étend planté de grands arbres, si vaste, si verdoyant, si tranquille, qu'on se croirait loin de Paris. Au point de vue architectural, l'Élysée tient de l'hôtel particulier plus que du palais. La cour d'entrée, encadrée de bâtiments en forme de galerie, le perron d'honneur, le développement du grand corps de logis central percé de larges fenêtres, tout est spacieux, confortable, d'agréable aspect, mais sans beauté réelle. L'Élysée n'est à comparer en aucune façon avec le Louvre ou le Luxembourg. C'est un édifice secondaire dans lequel l'histoire de France s'est logée par hasard.

Louis XV avait fait don du terrain au comte d'Évreux, Henri de la Tour-d'Auvergne, qui s'empressa d'y mander l'architecte Molet, pour lui construire une résidence à son goût.

Du comte d'Évreux, la maison charmante passa à Mme de Pompadour, puis au marquis de Marigny, son frère, qui la revend au roi.

L'on s'imagine que l'Élysée va entrer dès lors dans le domaine de la couronne? Non : la liste des propriétaires qui le détiennent s'allonge toujours. C'est l'abbé Teurey, le contrôleur; c'est M. Beaujon, le receveur général; c'est la duchesse de Bourbon.

A la vente des biens nationaux, Mlle Hovyn l'achète pour le rétrocéder ensuite à Murat, lequel, en partant pour le royaume de Naples, l'abandonne à Napoléon. En 1814 et 1815, l'empereur de Russie y prend ses quartiers.

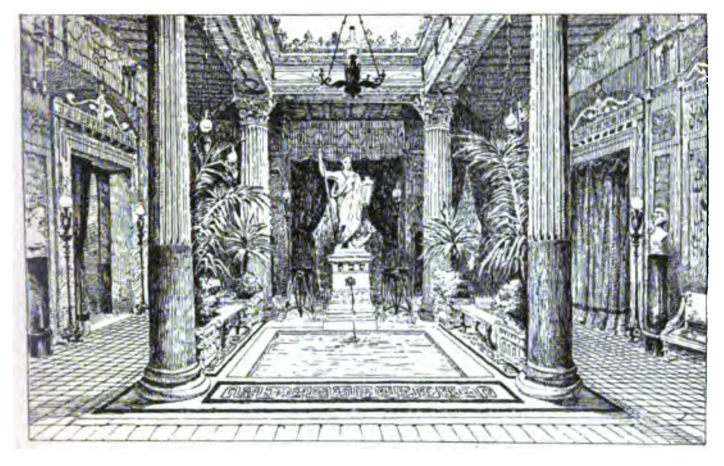
Lors de la Restauration, le duc et la duchesse de Berry y résident. Sous Louis-Philippe, on y loge des personnages princiers auxquels on veut faire honneur : Mehémet-Ali, la reine Christine.

Quand Louis-Napoléon est président de la République, c'est à l'Élysée qu'il se fixe; c'est là qu'il médite, qu'il prépare et qu'il ordonne son coup d'État du 2 décembre 1852. L'architecte Lacroix est chargé des agrandissements, des améliorations. Napoléon III mettra ce palais à la disposition des souverains de passage, et l'on y verra, entre autres augustes visiteurs, pendant les Expositions universelles de 1855 et de 1867, le sultan, l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie.

Depuis la République, l'Élysée a été dévolu au chef du Pouvoir exécutif. M. Thiers y a été installé tout le temps qu'il est resté au pouvoir; le maréchal de Mac-Mahon l'a occupé à son tour; M. Grévy y a succédé au maréchal, et M. Sadi Carnot y fait flotter aujourd'hui le drapeau présidentiel. Les appartements de grande réception ont été, depuis peu, restaurés à la mode du jour et remeublés richement. Mais, quoi qu'on fasse et si brillantes que puissent être les fêtes données par les présidents, le palais de l'Élysée ne sera jamais qu'une résidence un peu banale, plus convenable à un ministère ou à une ambassade, qu'au séjour officiel d'un chef d'État.



Le rond-point des Champs-Élysées.



La maison Pompéienne.

La maison Pompéienne, un des monuments curieux de Paris, est située au n° 18 de l'avenue Montaigne. Elle a été construite par l'architecte Normand, sur le modèle de la villa Diomède, à Pompéi. L'intérieur en est curieux, bien qu'il ne donne pas une idée précise de l'architecture des anciens, attendu que les villas différaient essentiellement des habitations ordinaires. Ces dernières se composaient d'un assez grand nombre de parties dont les principales étaient le vestibule, l'atrium où étaient l'autel des lares, le lit nuptial et les images des ancêtres; le cavædium, salle à ciel ouvert; l'œcus, grande salle de travail, sorte de parloir où se tenaient les femmes, etc. On peut visiter la Maison pompéienne pendant une partie de l'année, c'est-à-dire en l'absence de son propriétaire, le comte Palfi, qui ne l'habite que du mois d'avril au mois d'août. La partie la plus curieuse est l'atrium, décoré de peintures d'après l'antique. Les salles sont à peu près vides. On y remarque seulement quelques marbres italiens et une demi-douzaine de tableaux de Troyon et de Daubigny. Ces œuvres modernes détonnent singulièrement dans ce milieu antique et païen.

A côté se trouve une autre maison curieuse, dans le style du moyen âge, dite l'hôtel du prince Soltykoff, et qui appartient au comte Quinsonas; elle est visible en été, en l'absence de son propriétaire.



L'Arc de Triomphe.

Une des maîtresses préoccupations de Napoléon Ier fut de laisser à l'avenir le plus grand nombre de monuments possible à la gloire de la grande Armée. Jusqu'aux derniers temps de son règne, ce souci le poursuivait : peu avant sa chute, il voulait encore faire élever sur le terre-plein du Pont-Neuf une pyramide monumentale en l'honneur de ses vétérans. L'Arc de Triomphe fut l'une de ses idées les plus chères.

Chalgrin fut le premier architecte de l'œuvre; Goust lui succéda en 1811. De 1823 à 1828, les travaux sont conduits, d'abord par Huyot et Goust, puis par Goust assisté de Fontaine, Debret, de Gisors et Labarre. En 1828, Huyot reparaît, et, en 1832, c'est à Blouet qu'est dévolue la tâche de terminer l'édifice consacré désormais « à la gloire de toutes les armées françaises depuis



Groupe du Départ.

1792. » On sait que l'inauguration avait lieu le 29 juillet 1836 (1).

Les quatre pieds-droits sont décorés de groupes allégoriques de grandes dimensions : 11m70 de hauteur, soit, pour les figures, 5m85 de proportion. Ces groupes sont : le *Départ*, de Rude (1792), un des chefs-d'œuvre de la statuaire française de tous les temps ; le *Triomphe*, de Cortot (1810) ; la *Résistance*, d'Etex (1814), et la *Paix* du même artiste (1815).

En dehors des célèbres sculptures des pieds-droits, l'Arc de Triomphe montre encore des échantillons du talent de tous les sculpteurs de la Restauration et du règne de Louis-Philippe. Citons, par exemple, les *Funérailles de Marceau*, par Lemaire ; la *Bataille d'Aboukir*, de Seurre ; le *Pont d'Arcole*, de Feu-

(1) *L'Arc de Triomphe de l'Étoile*. Thierry.

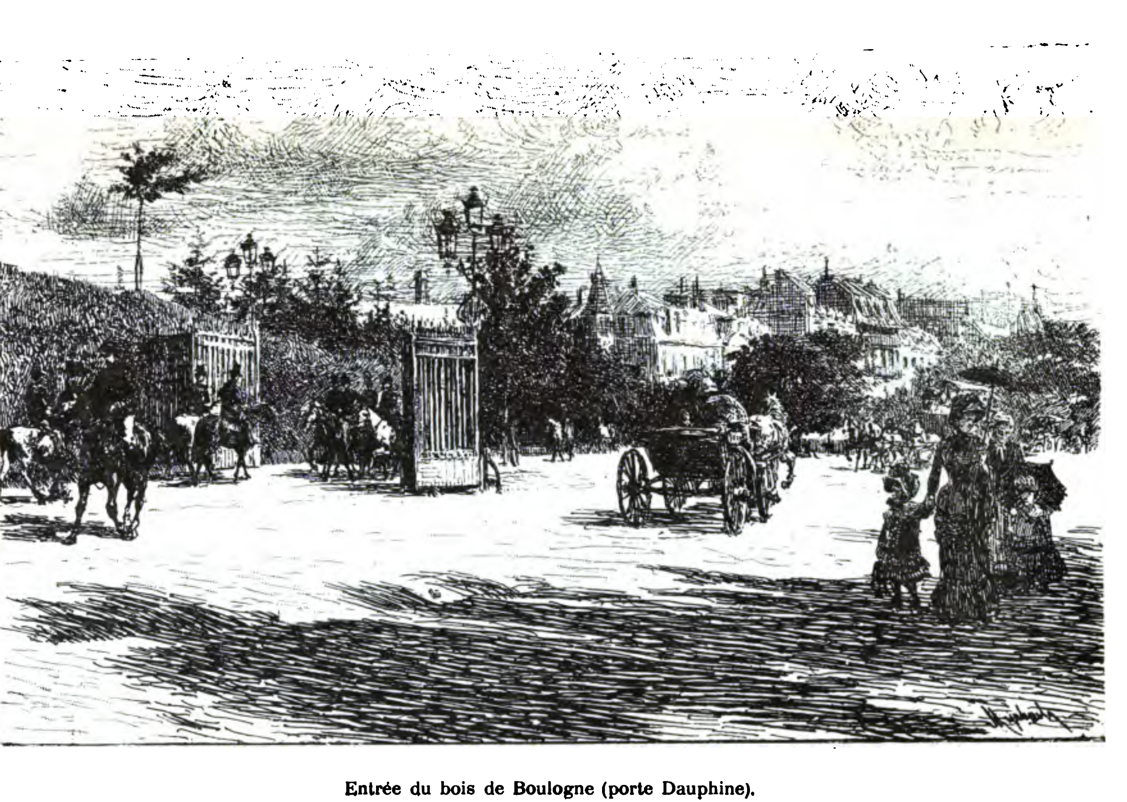
chère; la *Prise d'Alexandrie*, de Chaponnières; *Austerlitz*, de Fechter; *Jemmapes*, de Marochetti; le *Départ des Armées*, de Brun, Laitié et Jacquot; le *Retour*, de Cailhouet, Seurre aîné et Rude; des *Renommées*, de Pradier, etc., etc.

Donnons ici les dimensions exactes de ce monument unique au monde et dont l'imposante beauté n'est contestée par personne: hauteur 49m50, largeur 45 mètres, épaisseur 22 mètres. Hauteur du grand arc, 29m420; largeur 14m620. Hauteur des petits arcs, 18m680; largeur 8m440. Les fondations ont 8m370 au-dessous du sol sur 55 mètres de longueur et 27 de largeur. Les dépenses totales se sont chiffrées par 9,651,115 fr. 62 cent.

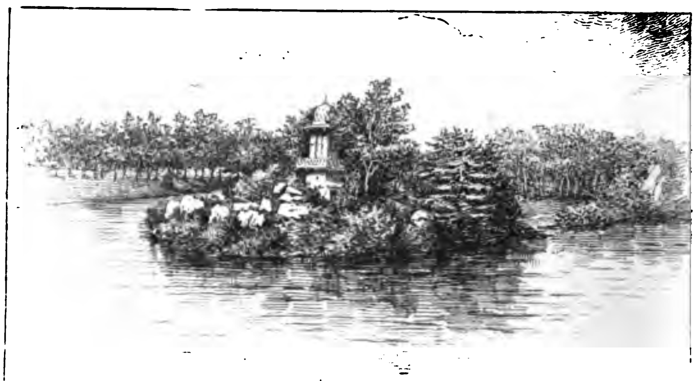
L'avenir admirera cet édifice, où les formes antiques apparaissent transformées sous un souffle de modernité puissante.



Groupe de la Paix.



Entrée du bois de Boulogne (porte Dauphine).



Le lac au bois de Boulogne.

Le bois de Boulogne! C'est tout ce qui reste de l'antique et tragique forêt de Rouverai, où s'en allait chasser le roi Dagobert, mais où ne s'aventurait pas le bon bourgeois soucieux de vivre. On y assassinait, on y pillait à plaisir et en tout temps. Le nom de bois de Boulogne lui fut donné en 1320, parce que des pèlerins avaient bâti à sa lisière une église dédiée à Notre-Dame, imitée de celle de Boulogne-sur-Mer.

François Ier eut la fantaisie d'avoir, au milieu des chênes, un château de plaisance où il pût venir se reposer et se distraire. Tous les raffinements de son époque furent prodigués en cette demeure exquise, que le roi-chevalier baptisa Madrid, en souvenir de sa captivité (1). Ce château n'existe plus depuis le règne de Louis XVIII. Un restaurant très fréquenté en occupe aujourd'hui la place.

La construction de l'enceinte fortifiée de Paris, en 1840, a diminué la superficie du bois : il compte 765 hectares en 13,760 mètres de tour, contenance à laquelle il faut ajouter les 150 hectares de Longchamps. L'enceinte, entourée d'un mur et fermée de onze grilles, est affranchie du régime forestier et appartient à la ville de Paris. De longues avenues éclairées au gaz, la nuit, sur une longueur de plus de 1,000 mètres, et parfaitement carrossables, la sillonnent de tous côtés. Une rivière, des ruisseaux, des lacs, des cascades, des grottes, des îles, des chalets, en sont les ornements les plus agréables.

C'est dans le bois de Boulogne que se trouvent le ravissant

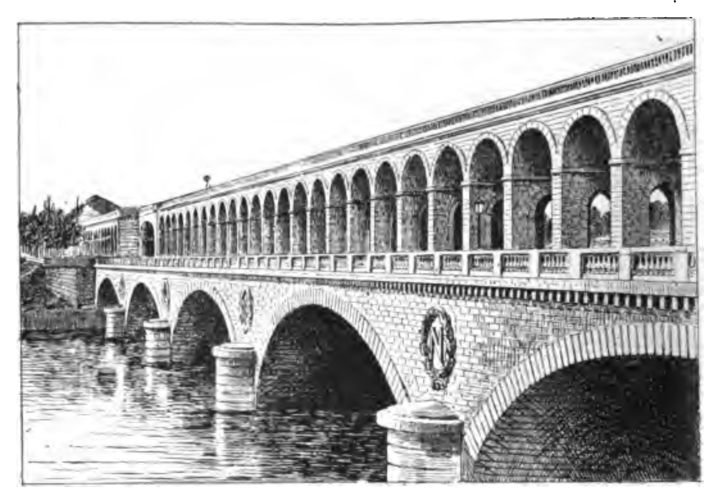
(1) *La Renaissance monumentale en France.* A. Berty.



Le matin au bois de Boulogne.

petit château de Bagatelle, appartenant à Richard Wallace, l'ancien château royal de la Muette, appartenant à Mme Erard, veuve du célèbre facteur de pianos, le Jardin d'Acclimatation et les glacières municipales.

L'hippodrome de Longchamps fait partie du bois de Boulogne depuis 1854.



Le viaduc du Point-du-Jour.

Pour les habitants d'Auteuil, le Point-du-Jour est un quartier du XVIe arrondissement, une poignée de maisons à l'extrémité occidentale de Paris. Pour les Parisiens, c'est une berge du fleuve où aboutit le service des bateaux-mouches et où l'on va, pendant les beaux dimanches d'été, manger des fritures et entendre des refrains de café-concert, en regardant canotiers et canotières filer sur l'eau.

La grande curiosité du Point-du-Jour est le pont-viaduc qui sert à la fois de passage au chemin de fer de Ceinture, à la route militaire qui suit les remparts et à la circulation des piétons et des voitures. Par suite de la disposition du terrain, les quais et le chemin de fer devaient successivement se trouver sur deux plans fort distincts. Cette différence de niveau a conduit les ingénieurs à imiter avec succès les viaducs à arches superposées dont les Romains ont laissé de si beaux exemples dans les Gaules.

Le pont proprement dit est fait de cinq arches de maçonnerie en forme d'ellipse, dont le grand axe est de 30m20, et, au-dessus, le viaduc portant la voie ferrée, se compose d'arches en plein cintre, couronnées d'une corniche et d'un parapet.

L'aspect général a de la simplicité et de la grandeur.



Le palais du Trocadéro.

Avant l'Exposition universelle de 1878, le Trocadéro n'était rien qu'une colline aride, semée de rochers. Tout d'un coup, ce fut un jardin superbe, orné de statues, étageant ses vertes pelouses et ses corbeilles au-dessus de la Seine. Ce palais, construit par les architectes Davioud et Bourdais, se présente en forme d'abside d'église surmontée d'une coupole flanquée de deux tours carrées d'un style vaguement oriental et amplifié, du côté du parc, d'une double rangée de portiques arrondis (1).

On a souvent reproché à cette vaste construction son mauvais goût et ses incohérences de style. Cependant, il est peu de monuments où l'on se soit livré à un plus grand effort de recherches scientifiques. Le programme donné au concours était de « construire une salle propre à des auditions musicales, pouvant contenir environ 5,000 personnes, et la compléter, à droite et à gauche, par de spacieuses galeries d'exposition. » L'originalité des architectes a été d'essayer de mettre en pratique une théorie d'analogie entre les ondes sonores et les ondes lumineuses. Ils ont scientifiquement étudié leurs courbes, et ils sont arrivés à donner des galeries d'exposition qui ne

(1) *Le Palais du Trocadéro.* 1878.



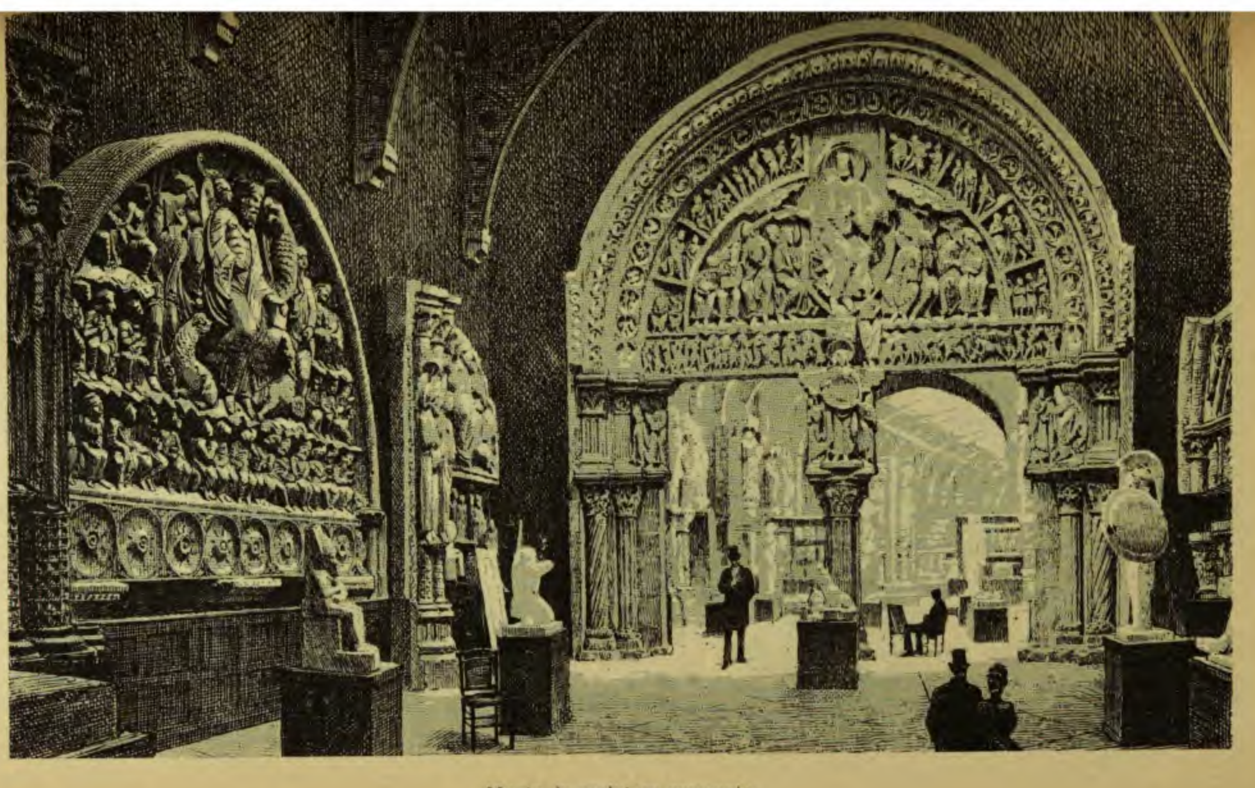
Colonnades du Trocadéro.

sont pas mauvaises, et une salle de concert unanimement déclarée défectueuse au point de vue de l'acoustique.

Ce qui est fort remarquable, en revanche, au palais du Trocadéro, c'est l'aération de la grande salle. L'air extérieur arrive par les dessous dans un réservoir où il prend une température normale, d'où il est projeté par de puissantes hélices qui le chassent au dehors et le renouvellent incessamment.

La lanterne extérieure du palais est couronnée d'un génie des arts en bronze doré, d'Antonin Mercié. La décoration intérieure de la salle des concerts est de M. Lameire. Au bas des figures et animaux qui décorent la cascade des jardins, nous lisons les signatures de MM. Falguière, Delaplanche, Fremiet, etc.

Deux musées ont trouvé place dans les galeries du Trocadéro : un musée d'ethnographie, d'un intérêt extrême, et le musée de sculpture comparée, dont l'importance s'accroît de jour en jour. Ce dernier, fondé sous les auspices de la commission des monuments historiques, est dirigé par M. Geoffroy Dechaumes ; c'est une collection des plus précieuses, où figurent des reproductions des chefs-d'œuvre de nos cathédrales, des cloîtres, des hôtels de ville et des châteaux.



Musée de sculpture comparée.



Statue de Lamartine.

Près de la villa qu'habitait le grand poète des *Méditations*, dans un petit square charmant, au bout de l'avenue Victor-Hugo, voici la statue de Lamartine. Un comité s'était formé, dès 1870, pour en préparer l'érection. Ce ne fut, hélas! que seize ans après, qu'on put inaugurer le bronze. Émile de Girardin avait eu la première idée du monument : Marquet de Vasselot fut désigné comme statuaire.

L'artiste a représenté Lamartine assis, vêtu de la redingote à grand collet de 1830, les jambes croisées familièrement, la tête tournée vers la gauche, et, d'une main négligente, tenant un manuscrit par-dessus le bras du fauteuil. Il cause, il écoute, il va répondre. Le visage est grave et doux, calme et attentif. A ses pieds, son lévrier favori s'allonge et regarde. Ce n'est pas le Lamartine amer et hautain de la vieillesse; c'est l'homme heureux, le patricien rayonnant de génie et de bonheur de la quarantième année. Une telle interprétation est, après tout, fort légitime, et l'effet de cette statue ne déplaît point.



Le musée Guimet.

Voici un musée d'apparence originale : le musée des religions. M. Guimet, industriel de Lyon, inventeur d'un bleu spécial, fort usité dans la teinturerie, et qui porte son nom, est, par surcroît, un amateur passionné des arts, musicien, écrivain et grand voyageur. Parcourant le Japon à une époque où cet admirable pays commençait à se déformer le goût sous l'influence européenne, il a pu recueillir une quantité d'objets précieux, d'anciennes œuvres significatives, qu'on a pu voir, à Lyon, durant quelques années, et dont il a fait don à la Ville de Paris.

Bien qu'il s'intitule « musée des religions, » le musée Guimet est, surtout, une galerie ethnographique de l'extrême Orient. Il est à désirer qu'il conserve ce caractère oriental, car l'ethnographie religieuse de l'Occident est bien mieux à sa place au musée d'ethnographie du Trocadéro.

C'est le donateur lui-même qui a fait construire, place d'Iéna, l'édifice surmonté d'une coupole blanche où sont aménagées ses collections. L'architecte de ce monument est M. Ch. Terrier. Le musée national des religions sera très fréquenté de ceux que passionne l'étude des pays du Levant, car il constitue une mine abondante de matériaux propres à édifier la science encore incomplète de l'orientalisme.

LA TOUR EIFFEL

Jamais monument n'a provoqué à l'avance autant de colères, débridé autant de railleries. Une tour de 300 mètres de haut, et une tour en fer! C'était une absurdité, une impossibilité, une impiété même. On n'en viendrait pas à bout, affirmaient les uns. Cette tour de Babel s'écroulerait sous son propre ridicule, disaient les autres. Les ingénieurs ont laissé dire, et l'œuvre s'est élevée peu à peu. Un jour, on s'est aperçu qu'elle montait à vue d'œil, et les hommes de bonne foi sont surpris de l'intérêt qu'elle présente.

La tour Eiffel constitue un des plus curieux emplois qu'on ait encore fait du fer, au point de vue de la construction. Malgré sa prodigieuse hauteur, elle ne pèse que 6,400,000 kilog. Sa base mesure 123^{m}40 de côté, ce qui réduit à 2 kilog. 200 le poids supporté par chaque centimètre carré de sol couvert, et l'on sait que la charge moyenne du terrain des maisons ordinaires est de beaucoup supérieure. En outre, l'édifice est accroché à la terre par des fondations de 15 mètres de profondeur, ayant nécessité un travail de terrassement de 4,500 mètres cubes et des maçonneries de 11,500 mètres cubes. Huit caisses à air comprimé ont été mises en usage avec une grande utilité pour le prodigieux effort du début.

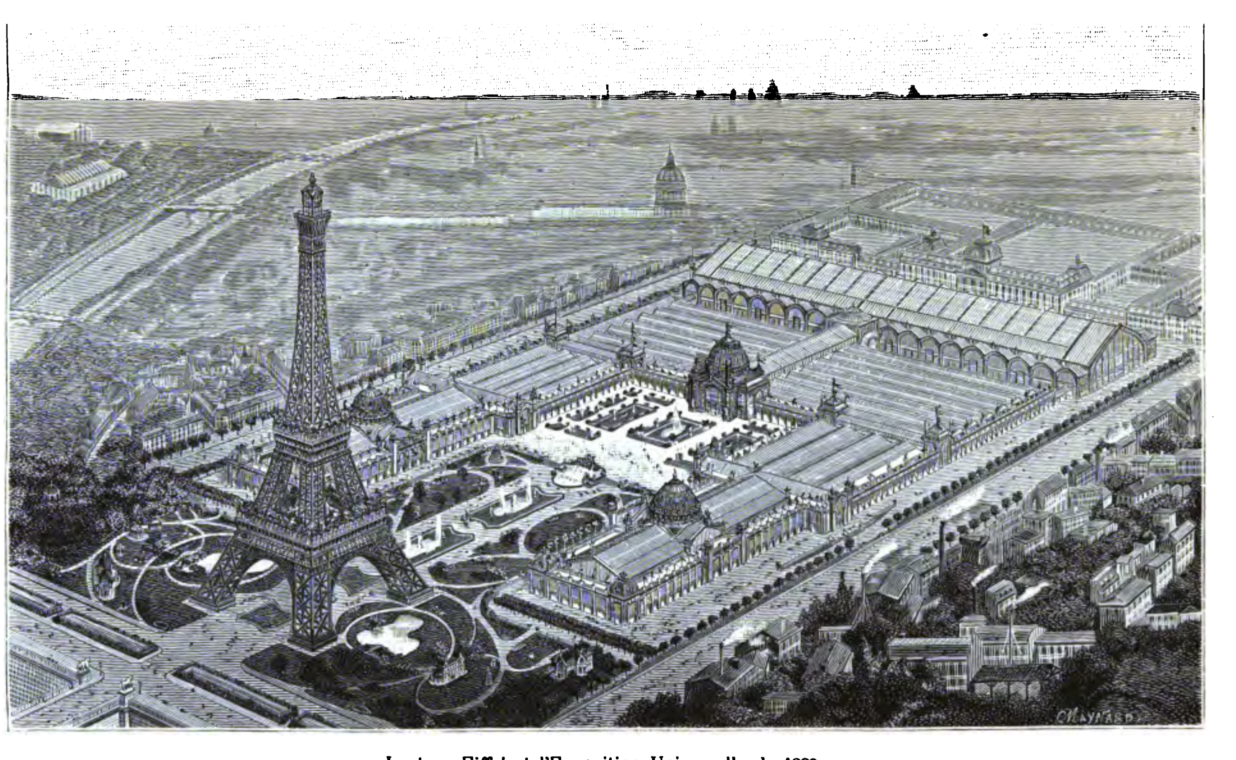
Quelques-uns ont prétendu que la tour ne résisterait pas à la pression du vent. Ils se sont trompés. La pression du vent, dans les plus violentes tempêtes observées à Paris, n'est jamais supérieure à 150 kilog. par mètre carré. Or, la force résistante de la tour en fer est mathématiquement suffisante pour braver une poussée constante de 300 kilog. par mètre carré.

L'édifice se compose d'un soubassement en portique de 70 mètres de hauteur et de deux étages, le premier à 125 mètres, le second à 210 mètres de hauteur, desservis par des ascenseurs qui portent les visiteurs jusqu'à la dernière plate-forme. Dans la décoration du soubassement, la faïence polychrome a été admise. L'effet en est diversement apprécié.

Des restaurants et cafés sont installés aux deux premières plates-formes; mais à côté de la spéculation fondée sur la curiosité, on compte faire servir le colosse métallique pour des expériences scientifiques sur les conditions de l'atmosphère, etc.

La tour est surmontée d'une lanterne et achevée par un paratonnerre de 15 mètres de hauteur.

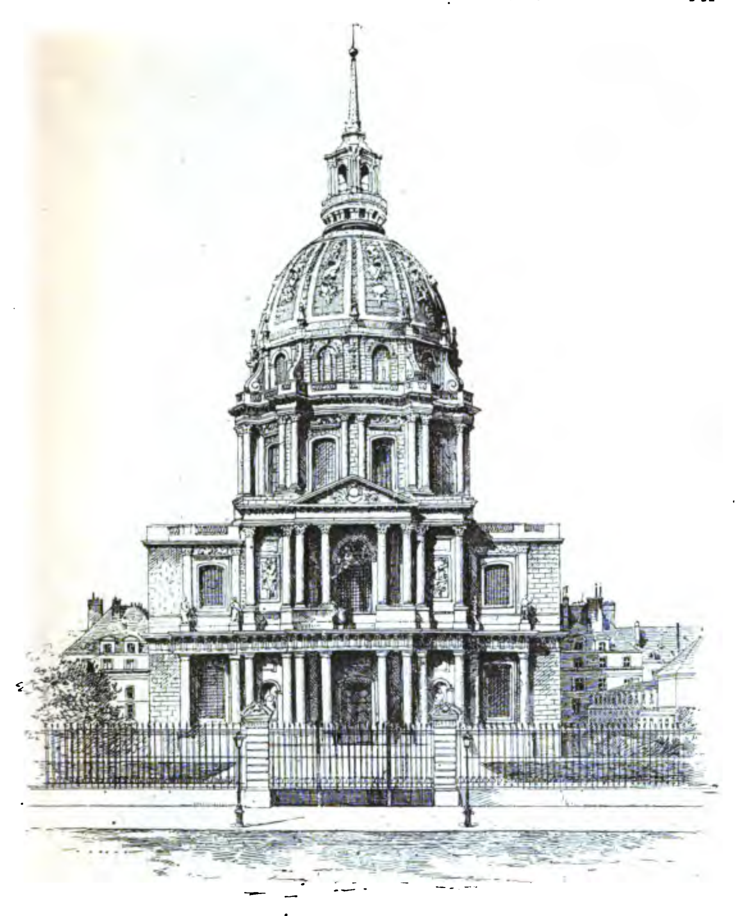
Elle a été construite en moins de deux ans.



La tour Eiffel et l'Exposition Universelle de 1889.



L'École Militaire.



Église des Invalides.

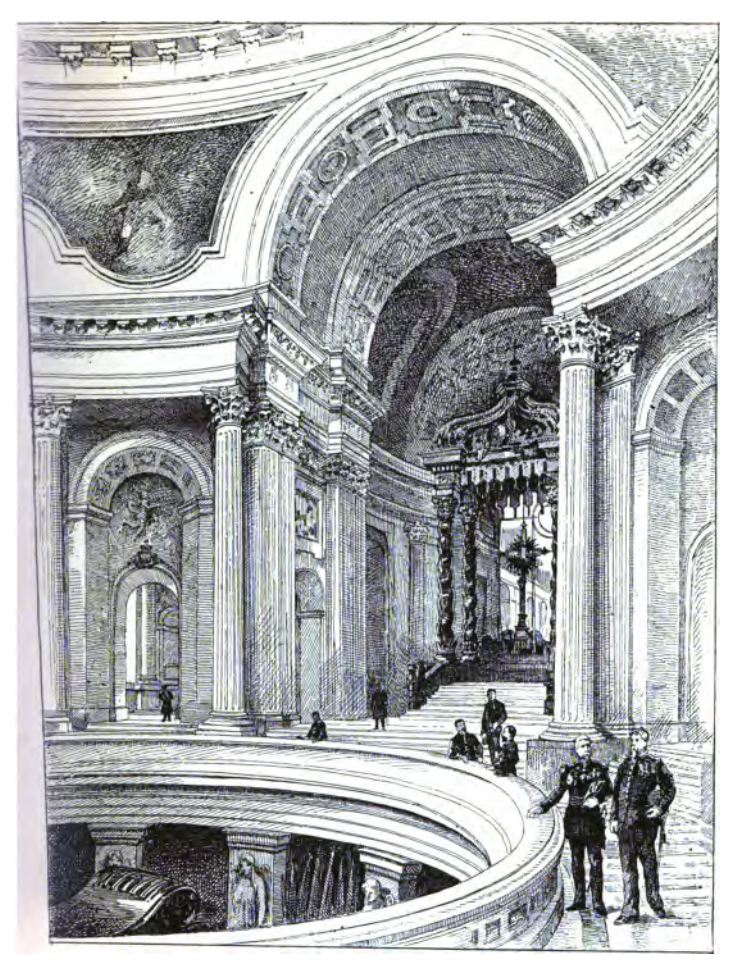
Plusieurs rois de France crurent devoir assurer en quelque mesure le sort de leurs compagnons d'armes mutilés dans les combats. Henri IV et Louis XIII affectèrent aux invalides, le premier l'hôpital de Lourcine, le second l'hospice de Bicêtre. Louis XIV, avec son goût des grandes choses, reprit le projet pour l'amplifier, et décida que les victimes de la guerre seraient désormais logées dans un palais. Libéral Bruant en dessina le plan que Mansard fut appelé à compléter.



Intérieur de l'église des Invalides.

Construit sur la rive gauche de la Seine, l'édifice offre une sévère façade de 196 mètres de développement. Les bâtiments d'habitation se distribuent aux quatre côtés des cinq cours intérieures, y compris la cour centrale, ou cour d'honneur, au fond de laquelle est l'entrée monumentale de l'église.

De la grille d'entrée, le coup d'œil de la cour centrale, en-

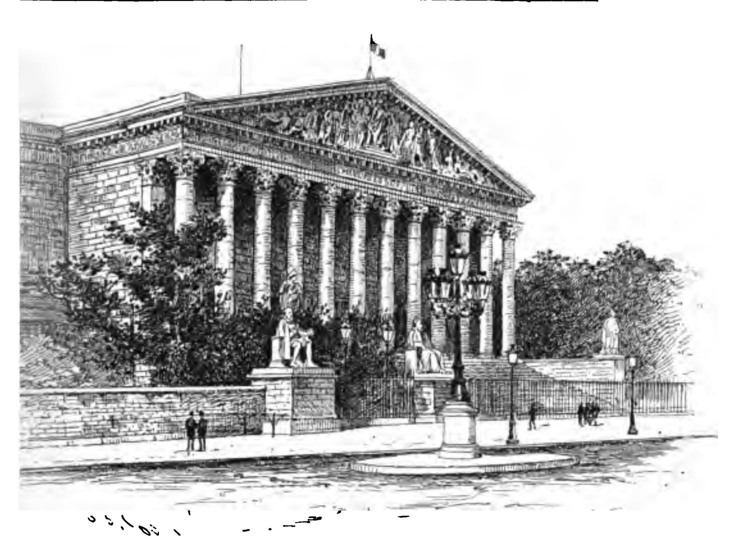


Le tombeau de Napoléon Ier.

tourée d'arcades et dominée par le dôme doré de Jules-Hardouin Mansard, est d'une majesté surprenante. C'est sous cette coupole que repose Napoléon Ier, dans un sarcophage de porphyre, au milieu d'une crypte circulaire découverte, entourée d'une balustrade.



L'Esplanade des Invalides.



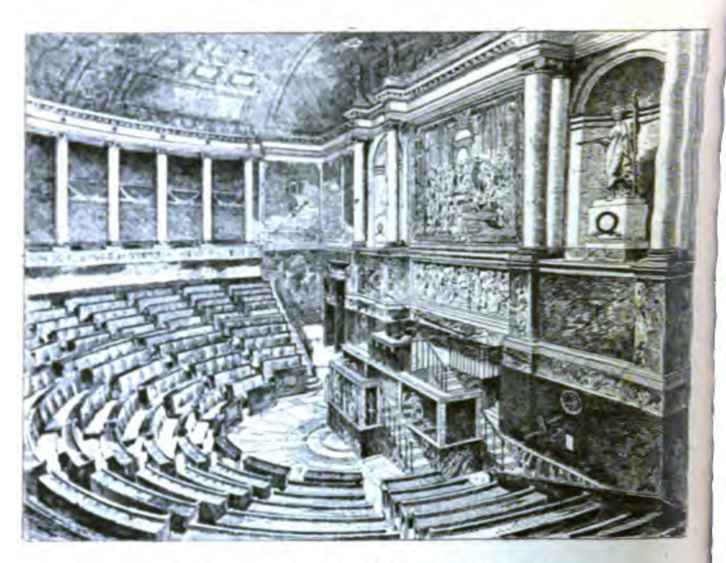
La Chambre des députés.

Au commencement de l'année 1789, ce palais, commandé par la duchesse douairière de Bourbon en 1722, s'achevait à peine.

La représentation nationale y fut introduite pour la première fois au moment de la première session des Cinq-Cents, en 1795. Des grands salons de réception, dès longtemps inutiles, les architectes de Gisors et Lecomte reçurent l'ordre de faire une salle de séances commode et de bon aspect. Quant à la façade qui regarde la Seine, elle ne date que de 1804 et l'exécution en dura trois ans. Le perron de vingt-cinq marches, développé sur 33 mètres de large, le portique central de 46 mètres, avec ses douze colonnes corinthiennes et son bas-relief de Cortot : *La France entre la Liberté et l'Ordre public, groupant autour d'elle l'Agriculture, l'Industrie, la Paix, la Force, le Droit et l'Éloquence,* tout ce composé de formes rigides, est certainement sans grâce, mais non sans apparence de grandeur.

Dans le mur, à droite et à gauche du portique, deux bas-reliefs sont encastrés : le *Prométhée dérobant le feu du ciel*, de Pradier, et le *Prométhée inventant les arts*, de François Rude. Sur les deux piédestaux qui ornent le perron, Houdon a posé

10



Salle des séances de la Chambre des députés.

sa *Thémis* et Roland sa *Minerve*, tandis que, plus en avant, se rangent le *Colbert* de Dumont, le *Sully* de Beauvallet, le *Chancelier de l'Hospital* de Deseine et le *Chancelier d'Aguesseau* de Foulon.

Mais arrivons, sans nous attarder davantage, à la salle des séances construite de 1830 à 1832, par l'architecte de Joly.

Elle a la forme d'un hémicycle, cette salle, éclairée par en haut, large de 32 mètres, disposée en amphithéâtre et faisant porter sur les vingt chapiteaux de bronze doré de ses colonnes ioniques en marbre clair, son plafond de fer à caissons rehaussés d'arabesques. Nous n'avons rien à dire des tribunes ménagées dans les entre-colonnements de l'hémicycle. C'est juste en face de ces loges que doit être placé, derrière le bureau du président, le fameux bas-relief de M. Dalou : « Mirabeau répondant au marquis de Dreux-Brézé », fondu à cire perdue par Gonon.

Trois ou quatre salles du Palais-Bourbon sont fréquemment citées. Eugène Delacroix a décoré d'une série de chefs-d'œuvre la salle du Trône et la Bibliothèque.



Église Sainte-Clotilde.

Une élégante église, d'un gothique un peu frivole, mais agréable en maint détail. La construction en fut résolue en 1829, mais l'inauguration n'eut lieu qu'en 1857. Deux architectes, Gros et Th. Ballu, y ont attaché leurs noms.

On cite à Sainte-Clotilde un *Chemin de croix* des sculpteurs Duret et Pradier, des bas-reliefs de M. E. Guillaume, et des peintures décoratives de Lehmann.



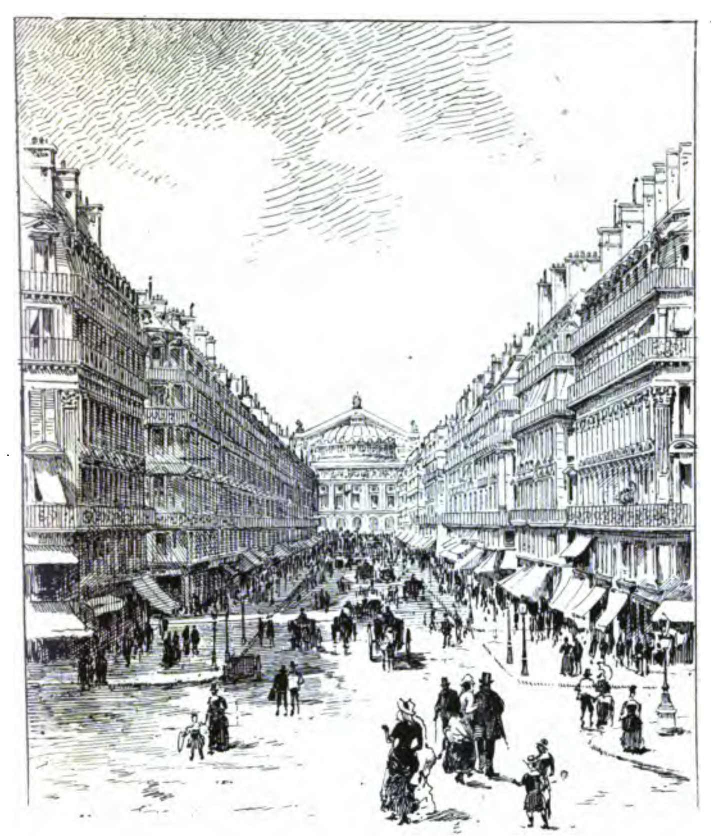
Le palais de la Légion d'honneur.

Est-ce bien un palais? Il est regrettable, pour la précision des termes, que notre langue française n'ait pas quelque joli diminutif de ce grand mot pompeux, analogue au *palazzetto* des Italiens, par exemple. C'est un *palazzetto*, en effet, que cet édifice de la Légion d'honneur, et un type d'élégance et de dignité architecturale. L'architecte Rousseau le construisit en 1786 pour le prince de Salm-Salm; Lacépède, grand chancelier de l'ordre impérial, l'acheta le 3 mai 1804 (floréal an XII) pour sa grande Chancellerie.

On entre, du côté de la rue de Lille, par une porte en arc de triomphe. Du côté du quai d'Orsay, l'hôtel se termine par une charmante rotonde d'ordre corinthien.

Les incendies allumés par la Commune n'épargnèrent pas la Légion d'honneur. Le palais du quai d'Orsay brûla le 23 mai 1871.

Quatre ou cinq mois plus tard, une souscription, ouverte parmi les légionnaires, permettait de le relever de ses ruines. Les frais de reconstruction s'élevèrent à 110,000 francs, sans compter certaines décorations commandées par l'État, telles que la peinture de la coupole de la salle du Livre d'or, où M. J. P. Laurens a représenté les chanceliers de l'ordre assis dans un hémicycle autour du premier Consul, et la peinture de la grande coupole de la rotonde, confiée à M. Th. Maillot.



L'avenue de l'Opéra.

Aucun caractère spécial ne recommande à l'attention la place du Théâtre-Français, quoiqu'elle se soit beaucoup augmentée et embellie depuis l'ouverture de l'avenue de l'Opéra. On l'a ornée, entre cette avenue et la rue Saint-Honoré, de deux fontaines composées d'un bassin d'où émerge une haute colonne surmontée d'une vasque et d'un petit génie. Ces fontaines, érigées vers 1876, sur un dessin de Davioud, sont d'une forme agréable et d'un jeu d'eau d'une irrégularité piquante (1).

(1) *Paris : Édifices décoratifs.* Narjoux.



Fontaine de la place du Théâtre-Français.

Un seul souvenir anecdotique nous revient sur cette place. Le vieux café de la Régence, où le dernier siècle vit lutter aux échecs Diderot et Philidor, existe encore.

L'avenue de l'Opéra fait partie de la conception générale d'édilité du baron Haussmann. C'est une voie plus large qu'aucun boulevard, superbement construite, bordée de boutiques et magasins de toutes sortes, et qui a pour perspective, du côté du boulevard des Capucines, le dôme et les colonnades de l'Académie nationale de musique. Amorcée à la fin de l'Empire, elle n'a été terminée et livrée au public que vers 1877.



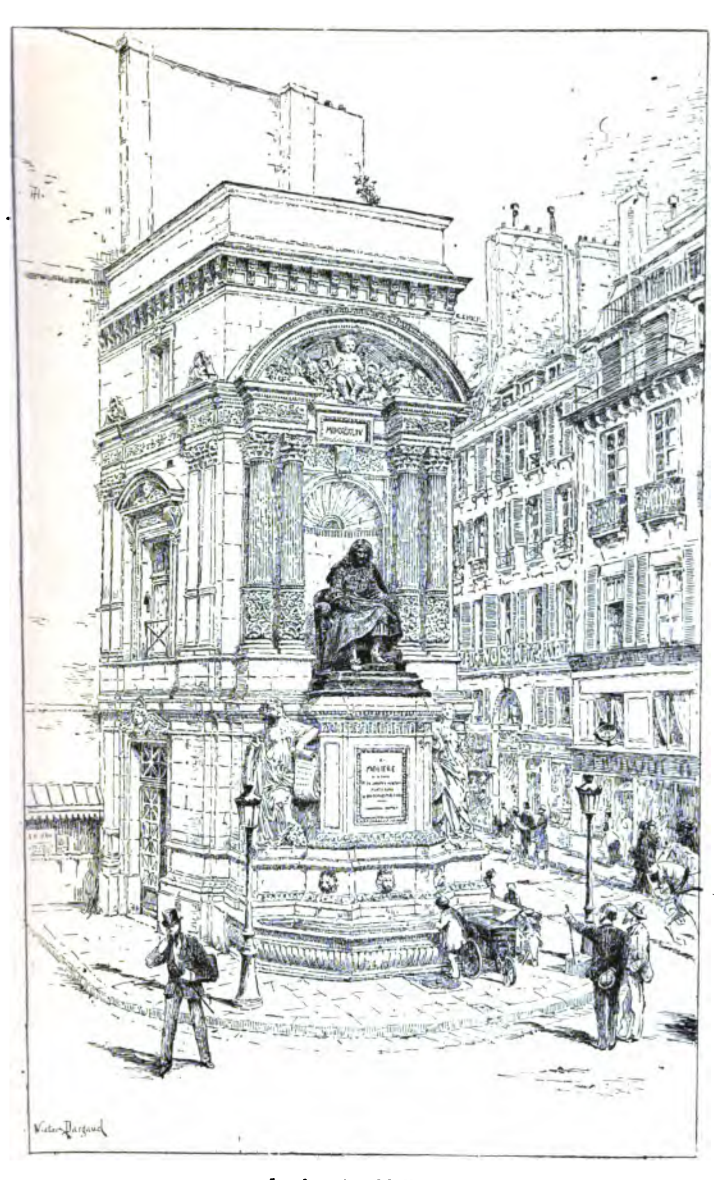
Le Théâtre-Français.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Une troupe de comédiens s'était fixée, sous le règne d'Henri IV, à quelques pas de l'hôtel Saint-Paul : ce fut le Théâtre du Marais. Sous Louis XIII, on vit d'autres comédiens fonder, près de l'hôtel de Bourgogne, le *Théâtre de l'hôtel de Bourgogne*, immortalisé par les souvenirs de Rotrou, et, surtout, du grand Corneille. Enfin, Molière, auteur, directeur et acteur, eut son théâtre particulier au Palais-Royal et réussit à y attirer le public, au détriment de ses rivaux. A la mort du grand homme, il y eut de l'incertitude et l'art théâtral parut décliner. Les comédiens du Marais s'étaient réunis à ceux de l'hôtel de Bourgogne : Louis XIV leur manda d'avoir à se réunir tous aux comédiens de Molière, et leur accorda le titre de : « Comédiens du roi. » Ainsi naquit, en 1683, le Théâtre-Français, dont la gloire n'est pas près de s'éteindre.

La fameuse Compagnie eut, cependant, une existence assez agitée. En 1683, nous la voyons installée rue Mazarine en face de la rue Guénégaud. En 1689, nouveau déménagement : on prend quartier vis-à-vis du café Procope, dans la rue des Fossés-Saint-Germain, devenue et restée rue de l'Ancienne-Comédie. L'immeuble qui fut le Théâtre-Français d'alors existe encore et porte le nº 14. Une figure en bas-relief, au milieu de la façade, le fera reconnaître des curieux.

De la rue des Fossés-Saint-Germain, les comédiens du roi, se basant sur le délabrement de leur salle, demandent, en 1770, et obtiennent un asile provisoire dans la salle des Tuileries dite des Machines, où ils donnent des représentations jusqu'en 1782. Sur ces entrefaites, on leur a construit un nouveau théâtre sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Condé, tout proche du Luxembourg, et qu'on a, depuis, nommé l'Odéon. L'apparition du *Mariage de Figaro* est le point culminant de cette période. Soudain, la Révolution arrive. Chénier fait jouer sa tragédie révolutionnaire de *Charles IX*. Grandes querelles entre les ci-devant comédiens du roi, aujourd'hui comédiens de la Nation, au sujet de cette pièce. Les uns tiennent pour les idées traditionnelles, les autres pour les idées nouvelles. Ces derniers, finalement, ayant Talma à leur tête, se séparent de leurs camarades et s'établissent au Palais-Royal, dans la salle des *Variétés amusantes*, le Théâtre-Français actuel, bâtie par l'architecte Louis, et c'est là qu'après la Terreur se reconstituera définitivement la Comédie-Française.



La fontaine Molière.

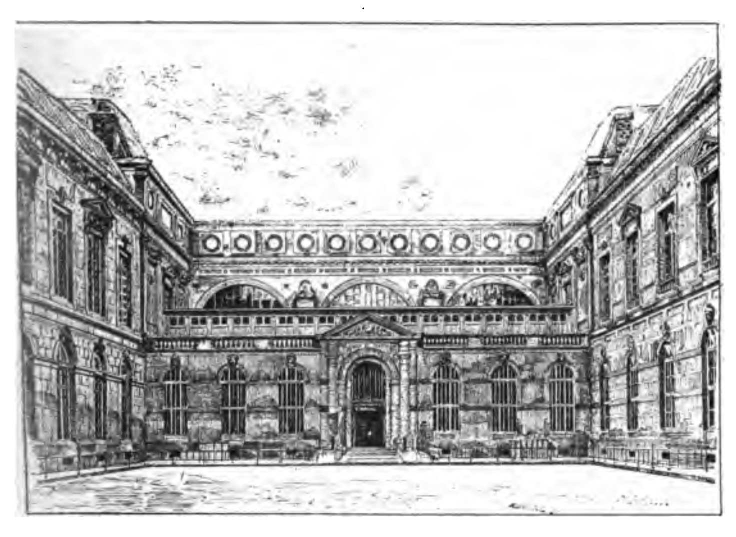


Fontaine de la place Louvois.

De 1794 à 1820, l'Opéra eut ici son temple. L'édifice, bâti par Mlle Montansier, n'avait rien de monumental; mais, bien qu'on projetât toujours de doter Paris d'un plus beau théâtre national, la situation se fût indéfiniment prolongée sans l'horrible assassinat du duc de Berri, par Louvel. Ce crime, commis le 13 février 1820, fit d'abord fermer, puis démolir la salle. Et nous voyons, à l'heure qu'il est, à l'endroit même où fut l'Académie royale de musique, se dresser au milieu d'un square de 1,776 mètres carrés, une grande fontaine de l'architecte Visconti, ornée de quatre figures de fleuves de Klagmann.

Non loin de là, à l'angle de la rue Molière et de la rue Richelieu, s'élève la fontaine Molière, construite également par Visconti. Le Molière est du sculpteur Seurre (1).

(1) Pour ces deux fontaines, v. *Fontaines monumentales de Paris*. Visconti.

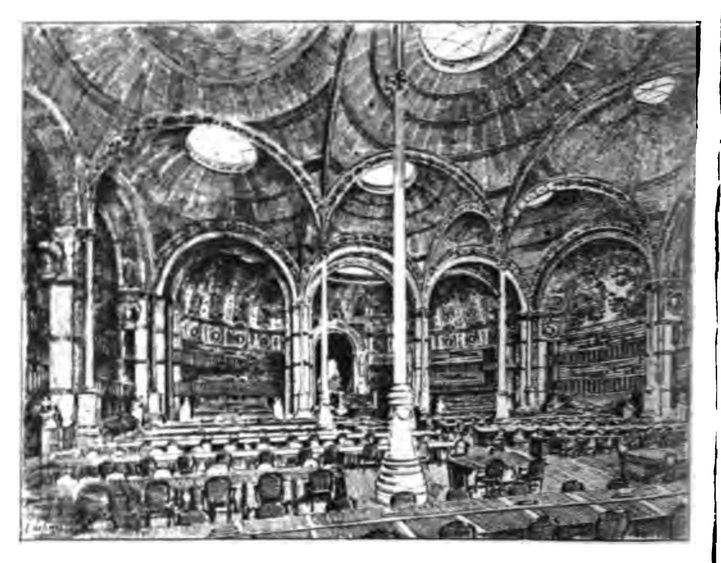


La nouvelle entrée de la Bibliothèque nationale.

C'est ici la première Bibliothèque du monde. Plus de trois millions de volumes et cent cinquante mille manuscrits y sont offerts tous les jours de l'année aux recherches des hommes d'étude. Quatre salles spéciales, affectées aux travailleurs munis de cartes, s'annexent aux quatre départements des imprimés, des manuscrits, des estampes et des médailles.

La Bibliothèque nationale occupe les bâtiments de l'ancien hôtel Mazarin, composé, comme l'on sait, des restes admirablement unifiés de l'hôtel Tubœuf et de l'hôtel de Chinon. Ce palais, acheté par Louis XIV aux héritiers du cardinal, et particulièrement au marquis de Mancini, duc de Nivernais, fut, tour à tour, le siège de la Compagnie des Indes, la Banque de Law, et, depuis 1721, la Bibliothèque du roi. Mais à force d'augmenter et d'améliorer, on peut dire que, tout en sauvegardant les belles parties anciennes, la seconde moitié du XIXe siècle a fait de la Bibliothèque un édifice tout nouveau.

Nous connaissons peu de cours intérieures dignes d'être comparées à la cour d'honneur donnant sur la rue de Richelieu. C'est par là qu'on accède, au moyen d'un perron, dans le vestibule des salles spéciales des imprimés et des estampes. La



Salle de travail du département des imprimés.

salle des imprimés mérite d'être citée parmi les essais les plus curieux et les plus remarquables de l'architecture métallique : dix-huit calottes sphériques, supportées par des colonnes de fonte, en forment l'ossature, et de grands feuillages peints en décorent harmonieusement les murailles, tandis qu'au fond, par delà un hémicycle où siègent les conservateurs, on aperçoit, à travers une baie vitrée, l'immensité des galeries garnies de livres. Ce chef-d'œuvre a été construit, en 1865, par l'architecte Labrouste.

On attribue à Mansard la galerie où s'abritent les collections d'estampes. Le département des manuscrits a, dans ses dépendances, la fameuse galerie Mazarine, enrichie de plafonds et voussures de Romanelli, sur des sujets du paganisme ou de l'Écriture sainte, traités dans le style ronflant de ce maître de la décadence. Une galerie nouvelle ayant son entrée sur la rue de Richelieu, a été consacrée à la conservation des médailles et antiques. Deux cent mille médailles y figurent, ainsi qu'un grand nombre de vases, statues, pierres gravées, inscriptions et curiosités d'un ordre esthétique et scientifique.



Statue de Louis XIV.

Comme la place Vendôme et la place de la Concorde, la place des Victoires a été conçue pour servir de cadre à une statue royale. Le maréchal de La Feuillade en avait acheté les terrains afin d'y ériger un monument à Louis XIV.

Le sculpteur Van den Bogaert, dit Desjardins, ne s'était pas contenté de modeler une statue plus ou moins héroïque : il avait représenté le Roi-Soleil couronné par la Victoire, et ce groupe, plus grand que nature, en bronze doré, reposait sur un piédestal orné de bas-reliefs et flanqué de quatre figures colossales des nations vaincues.

Qu'est devenue cette œuvre importante? La Révolution fit du groupe principal de la monnaie de billon et le remplaça, après le 10 août, par une pyramide en bois peint en imitation du porphyre et portant la liste des récentes victoires des généraux républicains.

En 1800, le général Desaix, tué à Marengo, eut son bronze à la place du bronze royal; mais, en 1822, une figure équestre de Louis XIV, du sculpteur Bosio, eut raison du général Desaix.

La place des Victoires a, d'ailleurs, cessé d'être un centre aristocratique. Ses superbes hôtels, dessinés par J. H. Mansard, sont, de nos jours, presque entièrement occupés par des commerçants.

SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS

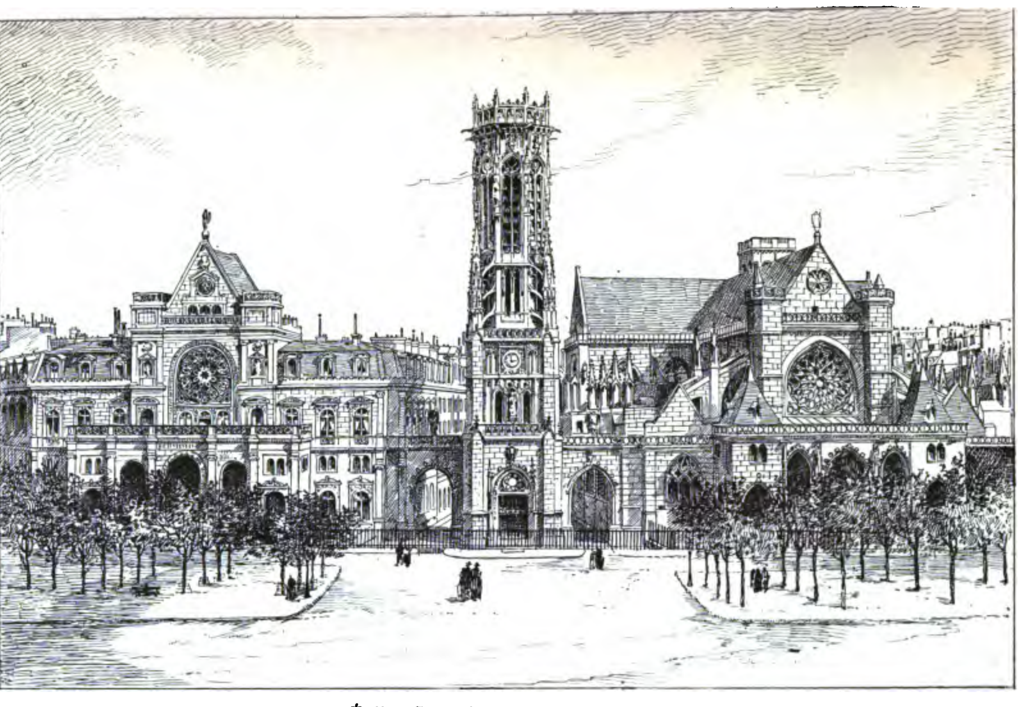
Le souvenir des rois de France demeure principalement attaché à trois églises : Notre-Dame de Reims, où ils étaient sacrés, la cathédrale de Saint-Denis, où ils avaient leur sépulture, et Saint-Germain l'Auxerrois, qui fut leur paroisse.

L'église actuelle, située en face de la colonnade du Louvre, a été bâtie du XIIe au XVIe siècle, ainsi que l'attestent ses diverses parties; mais, depuis Chilpéric, il y avait toujours eu, à cette place, une église en l'honneur de Saint-Germain d'Auxerre. L'édifice primitif fut saccagé et brûlé par les Normands en 886 et relevé par Robert le Pieux. Nous avons devant nous la troisième réédification du monument, mais profondément modifié encore par vingt générations (1).

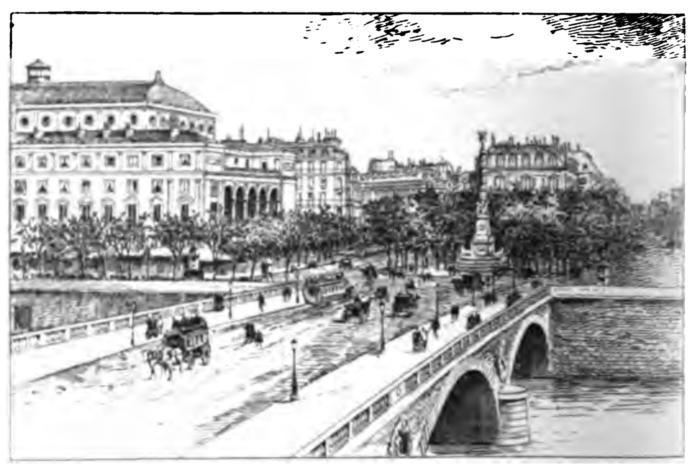
Ce n'est ni la faute de Colbert, ni celle de Napoléon si Saint-Germain l'Auxerrois nous a été conservé. Colbert avait voulu abattre l'église pour ménager une immense place devant le Louvre, et le second méditait le percement d'une avenue de la porte du palais à la barrière du Trône. Les deux projets échouèrent. On essaya en vain de reprendre, sous Louis-Philippe, la pensée de l'empereur. Le roi déclara nettement qu'on ne toucherait point à l'église.

Le plan de Saint-Germain est en forme de croix latine : 80 mètres de long sur 40 de large. Depuis 1744, le clocher du XIIe siècle, découronné de sa flèche de pierre et de ses quatre clochetons, en est réduit à sa tour. Le portique est l'œuvre de Jean Gaussel, qui le construisit en 1435. Trois portes donnent accès du porche dans l'église : celle du milieu est du XIIIe siècle, et les deux autres du XVe. On a complètement restauré ou restitué, depuis vingt ans, la décoration extérieure, qui est de la dernière époque gothique. A l'intérieur, le splendide jubé dessiné par Pierre Lescot, sculpté par Jean Goujon, n'existe plus depuis le règne de Louis XV. Il ne reste, des anciennes splendeurs, qu'un beau retable en bois sculpté : « la vie de la Sainte Vierge, » un arbre de Jessé en pierre du XIVe siècle, un banc d'œuvre sculpté par Mercier sur les dessins de Lebrun et de Perrault, et quelques verrières intéressantes. N'oublions pas de citer, néanmoins, à titre de curiosité, parmi les objets modernes, le bénitier aux anges de marbre, exécuté par Mme de Lamartine, la femme du grand poète, et par le statuaire Jouffroy.

(1) *Itinéraire archéologique de Paris.* Guilhermy.



Église Saint-Germain l'Auxerrois.



Pont au Change et place du Châtelet.

Une plaque commémorative, attachée au mur d'une des maisons d'angle de la place du Châtelet, nous avertit qu'elle tient l'espace occupé jadis par la légendaire forteresse du Grand-Châtelet, siège de la juridiction prévôtale.

La fontaine du Châtelet, dessinée par Brulle, en 1808, consiste en une colonne accostée à sa base des statues de la *Foi*, de la *Vigilance*, de la *Force* et de la *Loi*, et surmontée d'une image de la Victoire, toutes sculptures de Bosio. Comme on voulait commémorer l'expédition d'Égypte, on crut devoir compléter la décoration par quatre sphinx allongés autour du piédestal. Idée bizarre que réalisa le sculpteur Jacquemart.

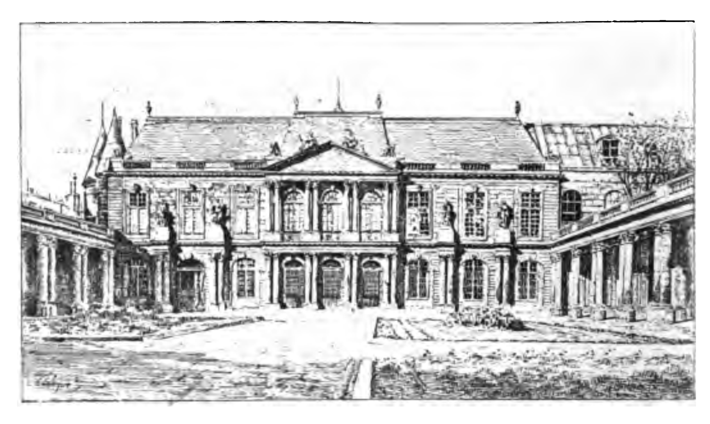
Des deux côtés de la place, le long de la Seine, s'élèvent deux théâtres importants : le théâtre du Châtelet et le Théâtre-Lyrique. Le premier, à droite, en regardant le fleuve, n'est autre que l'ancien Cirque Impérial, émigré du boulevard du Temple pour cause d'expropriation (1).

Le Théâtre-Lyrique, également transporté, en 1862, du boulevard du Temple, a été brûlé pendant la Commune et reconstruit en 1874. Après la guerre, il fut successivement consacré au drame, sous le titre de *Salle des Nations*, et à l'opéra italien. Depuis l'horrible incendie de l'Opéra-Comique (mai 1887), il a été constitué en Opéra-Comique provisoire.

(1) *Paris : Édifices consacrés aux Beaux-Arts*. Narjoux.

LA TOUR SAINT-JACQUES LA BOUCHERIE

Plus rien n'existe à présent du quartier des Arcis, du grand Châtelet, de la boucherie de l'Apport-Paris, de l'église Saint-Jacques elle-même ; mais la tour est debout et, dans son isolement fier, fait resplendir son beau gothique flamboyant. La Ville de Paris l'achetait le 27 avril 1836 au prix de 250,000 fr., à la famille Dubois, qui la détenait depuis 1794. MM. Ballu et Roguet, architectes, en commençaient la restauration en 1853, et la voici, désormais, glorieusement refleurie de ses sculptures, abritant sous sa voûte ogivale inférieure l'image de Blaise Pascal, dont elle vit, dit-on, les inoubliables expériences sur l'impossibilité du vide et la pesanteur de l'air. La statue du grand écrivain, immortel auteur des *Provinciales,* est de Cavelier, qui a décoré de ses œuvres un grand nombre de monuments publics.



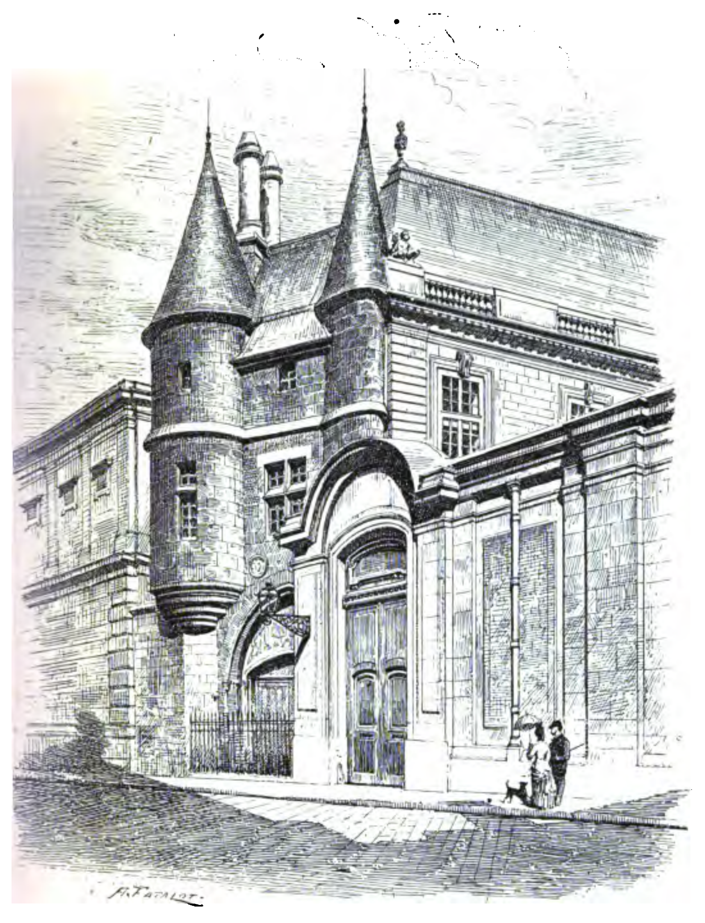
Archives nationales (façade sur la cour).

Quatre hôtels s'élevaient jadis sur le vaste emplacement qu'occupe aujourd'hui le palais des Archives : l'hôtel de Clisson, l'hôtel de la Roche-Guyon, l'hôtel de Guise, l'hôtel de Laval et d'Assy.

Au XIVe siècle, le connétable de Clisson s'était bâti, rue du Chaume, un fier logis, dont il nous demeure une porte d'entrée, flanquée de deux fines tourelles. Ce logis, à partir de 1553, fut la propriété des Guise, qui possédaient également les hôtels de la Roche-Guyon et de Laval. C'est là que les princes de la maison lorraine de Guise tinrent leur cour, depuis François II jusqu'à Henri IV. C'est là que se trouvait le quartier général de la Ligue.

A la mort de la dernière duchesse de Guise, qui arriva en 1696, François de Rohan, prince de Soubise, acheta le palais, le fit reconstruire en grande partie par Le Noir, et précéder d'une splendide cour à portiques. Germain Boffrand termina, avec son ingéniosité raffinée, les travaux commencés par Le Noir. Tout, au palais Soubise, porte la trace de recherches infinies.

Depuis la Révolution, le palais est attribué aux Archives. On a réuni, dans les grands salons décorés de peintures de Boucher, de Carle Vanloo, de Restout, de Trémolières et de Victoire, et où l'on remarque les plus délicates boiseries, la série des pièces originales les plus importantes de toutes les époques



L'hôtel de Soubise (vue sur la rue des Archives).

le notre histoire. Le public est admis à visiter ce trésor le limanche et le jeudi.

A droite, sous la colonnade, se trouve la salle de travail où es chercheurs, dûment autorisés, reçoivent communication les anciens dossiers historiques. Cette salle est très fréquentée. Elle est petite et basse, et comme le nombre des travailleurs s'accroît sans cesse, on y est fort mal à l'aise.



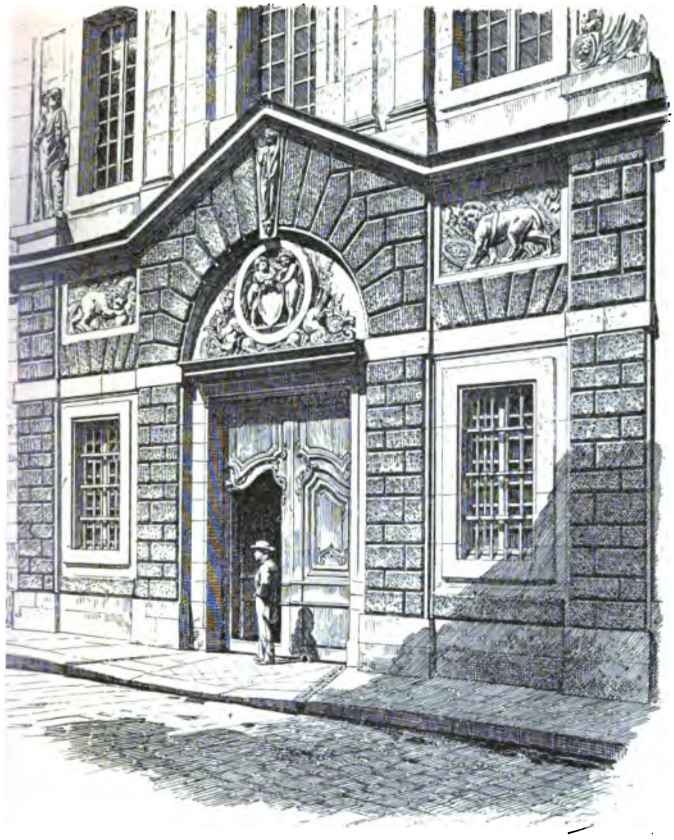
L'HOTEL CARNAVALET

Lorsqu'un nom gêne le peuple par sa structure ou sa consonance, il le modifie à sa manière, tellement que les intéressés eux-mêmes finissent par accepter la déformation. C'est ce qui est arrivé bien des fois, et, notamment, à la vieille famille bretonne de Kernevenen ou Kernovenoy, qui fut appelée Carnavalet. L'hôtel, qu'elle posséda longtemps à Paris, en témoigne encore.

Ce bel hôtel avait été bâti en 1550, par l'ordre et aux frais du président Jacques de Ligneris. Lescot et Bullant en signèrent l'architecture ; Jean Goujon dépensa à le décorer le meilleur de son talent de sculpteur; Ponce donna la charmante balustrade qui couronne la façade du fond, et des peintres de l'école de Fontainebleau vinrent embellir les cabinets de compositions galantes, au goût italien.

Ligneris mourut, son fils le suivit de près dans la tombe. La riche demeure vint aux mains des Kernevenen ou Carnavalet, qui l'acquirent en 1578. M. de Carnavalet, lieutenant aux gardes pendant la Fronde, y fit faire quelques travaux par Ducerceau et le vendit à un magistrat dauphinois, le conseiller d'Agaurri, qui, jaloux de tout transformer, s'adressa, fort heureusement, à Mansard, qui ne gâta rien. En élevant d'un étage les deux ailes basses de l'hôtel et en construisant la façade actuelle en bordure sur la rue, il eut le tact de conserver le portail du XVIe siècle.

Mme de Sévigné loua l'hôtel Carnavalet les vingt dernières



L'hôtel Carnavalet.

ınées de sa vie. Elle occupait, avec sa fille, la marquise de rignan, l'appartement du premier, au fond de la cour, où ›nt aujourd'hui les salles de lecture de la bibliothèque de ıistoire de Paris.

Depuis 1698, l'hôtel Carnavalet a été habité, mais n'a pas eu habitants illustres. Direction de la librairie pendant la période ›volutionnaire; École des ponts et chaussées jusqu'en 1830. a Ville de Paris l'a acquis pour y transférer ses collections istoriques et sa bibliothèque municipale.

L'HOTEL DE VILLE

Il est fort difficile de résumer en quelques lignes l'histoire surchargée d'événements, d'un édifice qui, depuis des siècles, tient de si près à l'histoire intime et politique de Paris. Nous devrons nous en tenir ici aux indications les plus essentielles.

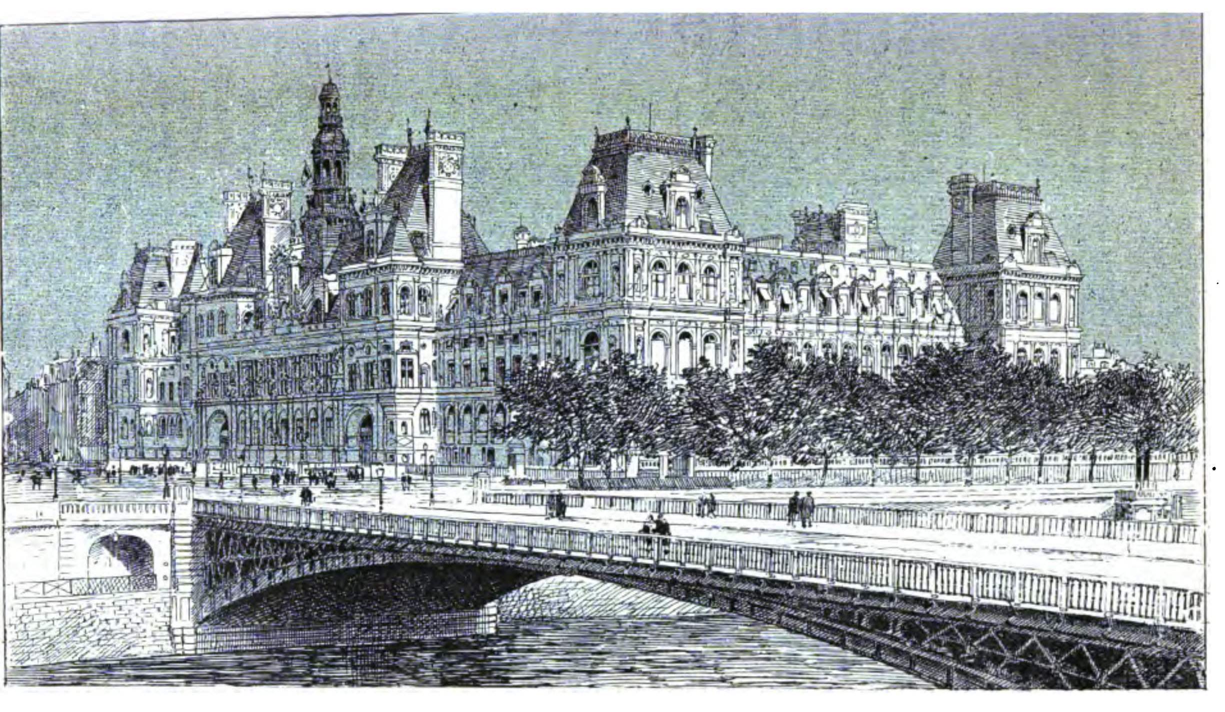
A l'origine, le conseil de ville n'était qu'une institution purement commerciale et fiscale. Ce ne fut qu'à la longue que l'Assemblée prit en main les intérêts municipaux. Elle tenait ses séances au quai de la Mégisserie, proche le Châtelet, dans une ancienne maison. On la voit, par la suite, se transporter successivement à côté de l'église Saint-Leufroi du Châtelet, à la porte Saint-Michel et, vers le milieu du XIV[e] siècle, dans la maison aux Piliers, en place de Grève, achetée en 1457, pour le compte de la Cité, par le prévôt Étienne Marcel.

La célèbre maison aux Piliers dura jusqu'au seizième siècle. Comme, à cette époque, elle était devenue manifestement insuffisante, on la mit à bas, et le prévôt Pierre de Nole posa la première pierre du nouvel édifice, le 15 juillet 1533. Les travaux paraissent avoir été menés sans grande activité, car, en 1549, on n'en est encore qu'au second étage. A ce moment, l'architecte italien Boccador propose des modifications considérables au plan primitif, et ses idées sont adoptées. Mais il était écrit que l'œuvre subirait sans cesse des retardements. Boccador laisse l'achèvement de l'édifice à ses successeurs. C'est à l'architecte Androuet-Ducerceau qu'il est réservé, en 1605, de livrer la dernière clef au Conseil de Ville représenté par le prévôt François Miron.

Cet hôtel de ville, encore que bien plus vaste que la maison aux Piliers, ne laissait pas d'être fort resserré. Pourtant, les services municipaux devenaient plus importants de jour en jour et réclamaient plus de place. Comment s'y prendrait-on pour agrandir les bâtiments?

Quand la Révolution arriva, on en était encore à délibérer.

La période révolutionnaire construit un hôtel pour le préfet de la Seine. On parle toujours d'agrandir l'hôtel de ville. Sous l'Empire, par deux fois, il est décidé qu'on élèvera un palais municipal au nord de la place de Grève, parallèlement à la Seine, et les événements font échouer ce projet. Pendant la Restauration, on ne fait rien, ou à peu près. Ce n'est qu'en 1835 qu'on se livre à des travaux d'agrandissement sérieux. Puis, en 1871, l'incendie allumé par l'insurrection dévora le



L'Hôtel de Ville et le pont d'Arcole.

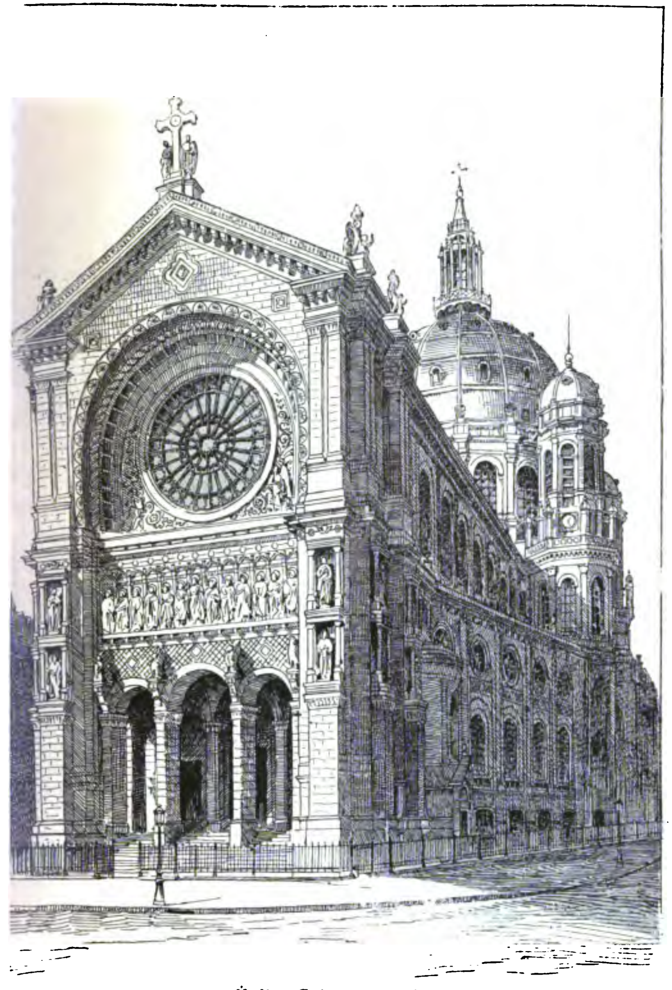
monument de Boccador et d'Androuet-Ducerceau. Les richesses qui l'ornaient, les souvenirs qui le consacraient, les peintures des Delacroix et des Ingres qui le rehaussaient superbement, toute cette gloire se dissipa en fumée.

Il a été reconstruit, de 1873 à 1880, par les architectes Th. Ballu et Deperthes. Les statues des hommes illustres nés à Paris, garnissent, comme autrefois, les niches des façades, et, près de la porte d'entrée, on a dressé la figure équestre d'Étienne Marcel, commencée par le statuaire Idrac et terminée, après la mort de ce malheureux artiste, par son ami, le statuaire Marqueste.

L'hôtel de ville sera décoré de peintures de MM. Puvis de Chavannes, J. P. Laurens, Roll, Cazin, P. V. Galland, Besnard, Duez, Gervex, etc.



Statue d'Etienne Marcel.



Église Saint-Augustin.

L'église Saint-Augustin a été construite de 1860 à 1868 sous a direction de Baltard. Les animaux symboliques qui surnontent les sommiers des arcades d'entrée ont été exécutés par Jacquemart; les statues qui achèvent les décorations du porche sont dues à Jouffroy, Cuvelier, Bonassieux et Lequesne.

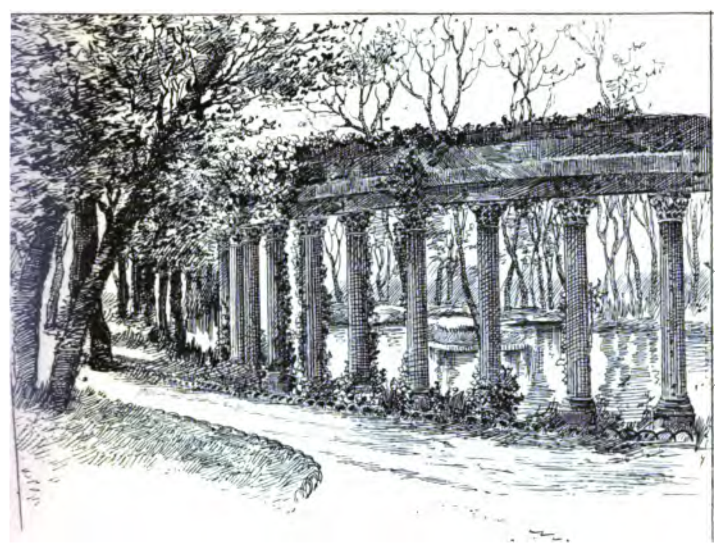
LA STATUE DE SHAKESPEARE

C'est à la générosité d'un Anglais fixé à Paris, M. Knigton, qu'est due la statue de William Shakespeare, érigée au boulevard Haussmann, et inaugurée le 14 octobre 1888. La municipalité parisienne a cru devoir s'associer à cet hommage rendu à l'un des plus profonds et brillants génies dont se glorifie le Théâtre universel.

L'effigie de l'auteur d'*Hamlet* a été modelée par le statuaire Fournier. Le grand homme apparait debout dans une attitude pensive. Un piédestal de l'architecte Deglane, élevé sur deux marches, très peu chargé d'ornements, mais d'une assez grande élégance de lignes, supporte la statue, coulée en bronze.

Il n'est pas de poète étranger plus admiré en France que Shakespeare. De nombreuses productions ou adaptations de ses œuvres ont été publiées ou représentées sur nos théâtres. Le commentaire de ses drames est un des sujets favoris des professeurs de littérature comparée de nos Facultés ès lettres. Chaque année, de nouveaux ouvrages d'érudition, de philosophie ou de critique viennent grossir la bibliothèque shakespearienne française. Le public, qui répugnait autrefois aux conceptions si saines et si grandioses, à l'exécution touffue du maître anglais, commence maintenant à le comprendre et bat des mains en son honneur. Il acclame *Macbeth, Othello, Roméo et Juliette*. Nous trouvons donc tout naturel que le grand homme, dont la gloire a conquis droit de cité parmi nos gloires, ait un monument au milieu de nous. Peut-être un jour Molière recevra-t-il le même honneur à Londres...





Le parc Monceau (la Naumachie).

Au centre d'un quartier neuf et splendide, s'étend cette merveilleuse promenade du parc Monceau, vaste de 87,923 mètres.

Avant d'être annexé à Paris, le village de Monceau dépendait de la paroisse de Clichy et possédait un château nommé Belair. Grimod de la Reynière, le célèbre financier gastronome, en fut le propriétaire et y dépensa des sommes immenses. Le domaine fut vendu en 1778, et eut pour acquéreur le duc de Chartres (depuis Philippe-Égalité), qui en fit la « Folie de Chartres », y donna des fêtes, et confia à Carmontelle le soin de lui décorer ses jardins.

Pendant la Révolution, Monceau devint promenade publique. L'empereur fit présent du parc et du château à Cambacérès, qui en jugea l'entretien trop onéreux, et le restitua à l'administration. Sous la Restauration, le domaine fit retour à la famille d'Orléans, et confisqué de nouveau sous le second Empire, il fut diminué d'environ deux tiers par l'ouverture des boulevards Monceau et Malesherbes, et offert aux promeneurs dans son état actuel.

Aujourd'hui, le parc est pourvu d'une allée carrossable, éclairée la moitié de la nuit à l'électricité.



Statue d'Alexandre Dumas.

Dans le pan coupé de la jonction du boulevard Malesherbes et de l'avenue de Villiers, le monument élevé par souscription publique à Dumas père apparaît au milieu des arbres. Du haut du piédestal, le grand romancier, assis sur son fauteuil, la plume à la main, l'allure joviale, libre et puissante, semble encore improviser quelque beau conte héroïque et divertissant. A ses pieds, sur une marche du soubassement, d'Artagnan est venu s'allonger, le feutre à panache en tête, prêt à mettre au clair sa bonne colichemarde. Derrière enfin, dans une attitude recueillie, deux ouvriers et une jeune femme du peuple lisent ensemble un feuilleton du maître, assis côte à côte et confondus dans le même plaisir. Rien de plus ingénieux que ces imaginations, où se reconnaît la verve géniale de Gustave Doré, illustrateur ainsi que sculpteur et architecte du monument élevé à l'auteur des *Trois Mousquetaires*.



L'église russe.

Jusqu'en 1859, le rite catholique grec n'eut point, à Paris, de monument digne de ce nom. A cette époque, le tzar fit acheter un terrain rue de la Croix-du-Roule (aujourd'hui rue Daru), et donna l'ordre à l'architecte Kourmine de dresser le plan d'une église russe.

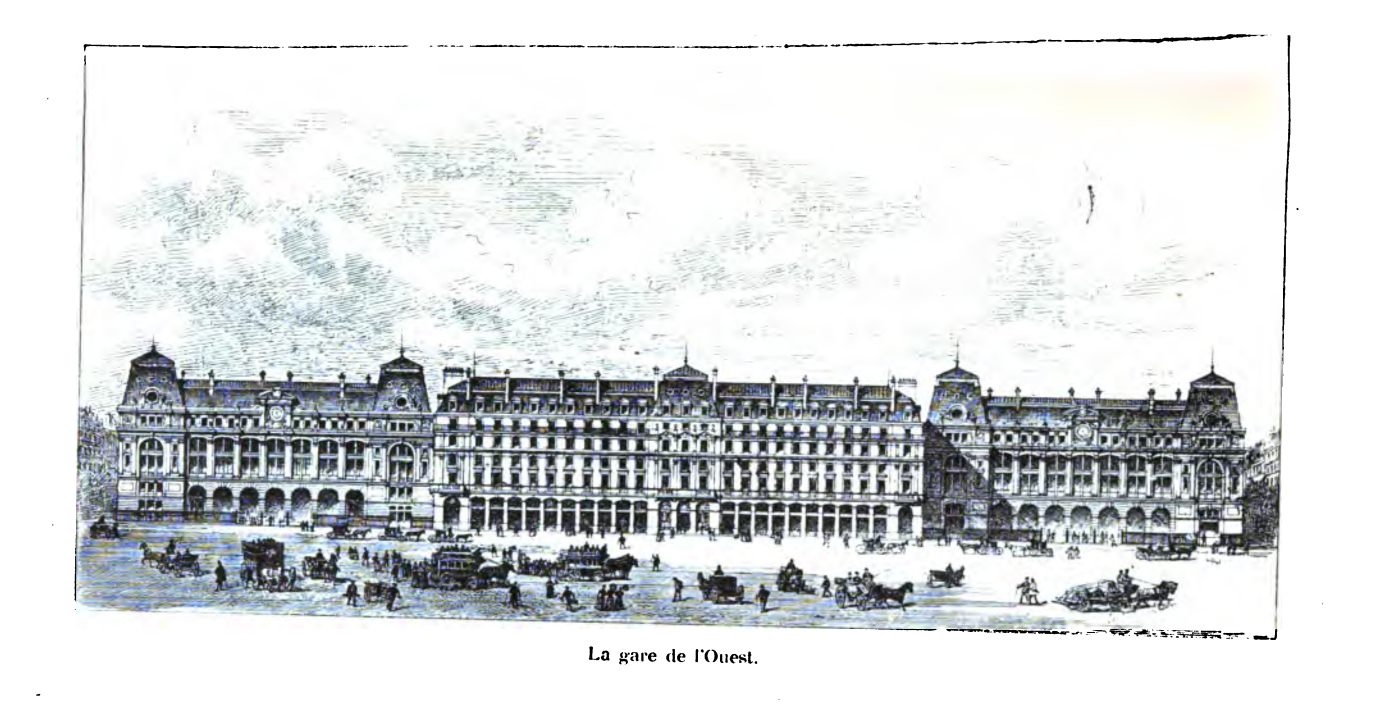
On ne regarde pas sans plaisir cette église byzantine aux coupoles pyriformes revêtues de cuivre doré. Longue de 34 mètres, large de 28 et haute extérieurement de 48, elle offre aux yeux un ensemble de proportions très justes, d'agréables profils, et l'harmonie joyeuse résultant des oppositions de la pierre, de la mosaïque et de l'or.

LA STATUE DU MARÉCHAL MONCEY



Un tableau fort connu, d'Horace Vernet, reproduit l'héroïque défense de la barrière de Clichy, en 1814, par l'illustre maréchal Moncey, duc de Conegliano. Le monument, élevé au milieu de la nouvelle place de Clichy, là même où s'accomplit ce glorieux épisode de notre histoire, est le témoignage de la reconnaissance de la Patrie et de la Ville envers ceux qui ont lutté sans faiblesse pour l'honneur national.

Devant la Ville de Paris, reconnaissable à sa couronne de tours et tenant haut le drapeau de la France, le maréchal brandit son sabre et pousse ses soldats en avant. Sa main gauche étendue semble protéger la Cité qu'on veut envahir. On meurt autour de lui; mais c'est l'heure de mourir, et il offre sa poitrine aux balles. Une bombe, à l'instant même, a brisé l'affût d'un canon; un jeune élève de l'École polytechnique s'affaisse et rend l'âme. Honneur aux vaillants élèves de la célèbre École, qui secondèrent si généreusement Moncey à la place de Clichy et dont le sang coula tour à tour à la butte Chaumont et à la barrière du Trône! Le monument du maréchal Moncey a été exécuté avant la guerre, par M. Doublemard, l'auteur de la statue de Béranger. C'est une œuvre de grandes proportions et fort importante, mais à laquelle beaucoup de critiques ont reproché le manque d'originalité et de simplicité décorative. Aussi a-t-on eu tort de s'en inspirer, quand il s'est agi d'élever à Courbevoie le monument de la Défense nationale, après la guerre de 1870.



La gare de l'Ouest.

LA STATUE DE BERLIOZ

Depuis le mois d'octobre 1887, le plus grand et le plus longtemps méconnu des musiciens français, l'auteur de *Roméo et Juliette* et de la *Damnation de Faust*, de *Benvenuto Cellini* et des *Troyens*, Hector Berlioz, a sa statue au cœur de ce quartier Vintimille, qu'il habita plus de vingt années.

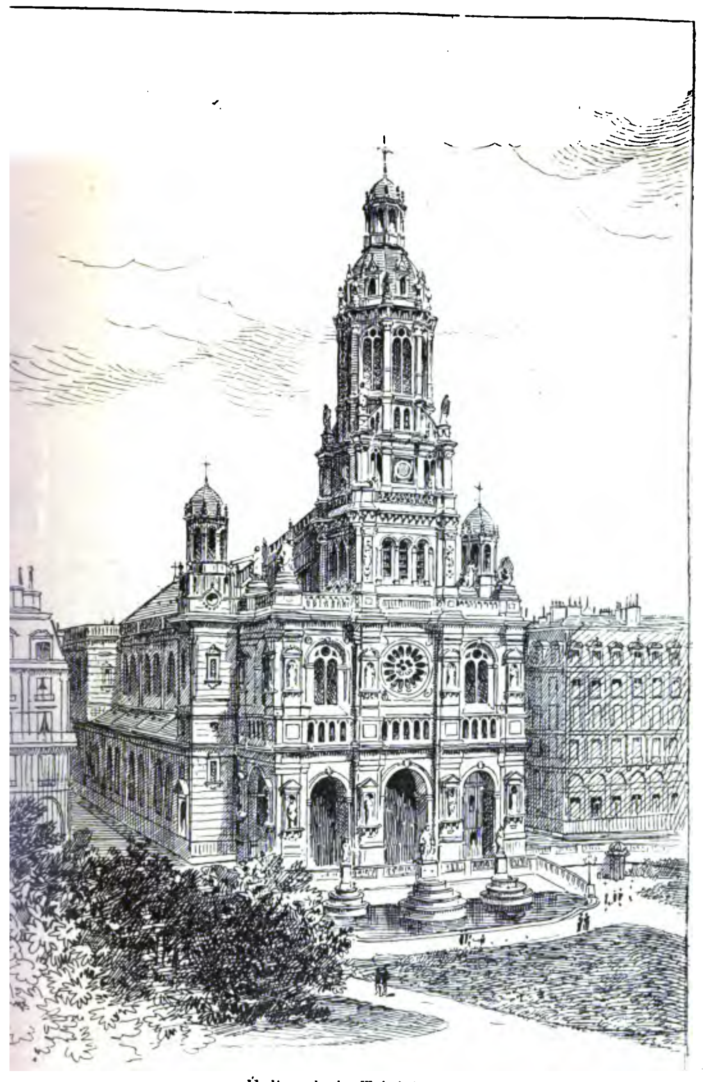
Le grand homme logeait tout proche, 4, rue de Calais. C'est là qu'il mourut, à soixante-six ans, le 8 mars 1869.

Il n'a pas fallu, toutefois, moins de vingt années pour qu'on vît se dresser six monuments en son honneur, dans les parages de la grande ville que hantait sa mélancolie. Souvent, dit la légende, on l'apercevait, poussant droit devant lui, en proie à sa rêverie solitaire. Il marchait une main dans sa poche, plus lent et plus grave à mesure que ses cheveux devenaient plus blancs. Arrivé au boulevard des Batignolles, il s'asseyait volontiers sur un banc, et, le coude au dossier, la tête renversée sur sa main, les regards fixes, il assistait douloureusement au spectacle de ses pensées...



C'est dans ce geste familier qu'a cru devoir le représenter le sculpteur Alfred Lenoir, à ceci près, que le maître est debout et que le dossier du banc est remplacé par un pupitre de chef d'orchestre. Berlioz vient de diriger un de ses chefs-d'œuvre; on n'a pas compris, et il songe à la postérité qui le vengera. Cette statue a du caractère et de l'originalité.

Les notes du comité nous apprennent que l'œuvre et le piédestal ont coûté juste 20,000 fr., produit d'une souscription publique.



Église de la Trinité,
élevée de 1861 à 1867, par Ballu, architecte.



La rue Lafayette.

Elle part de la Chaussée-d'Antin et aboutit au boulevar de La Villette. Sa longueur totale n'est pas inférieure à 5 kilo mètres. Son nom lui a été donné en mémoire du général d La Fayette, qui prit une si grande part à la guerre d'Amériqu et qui jouit, plus tard, d'une immense popularité.

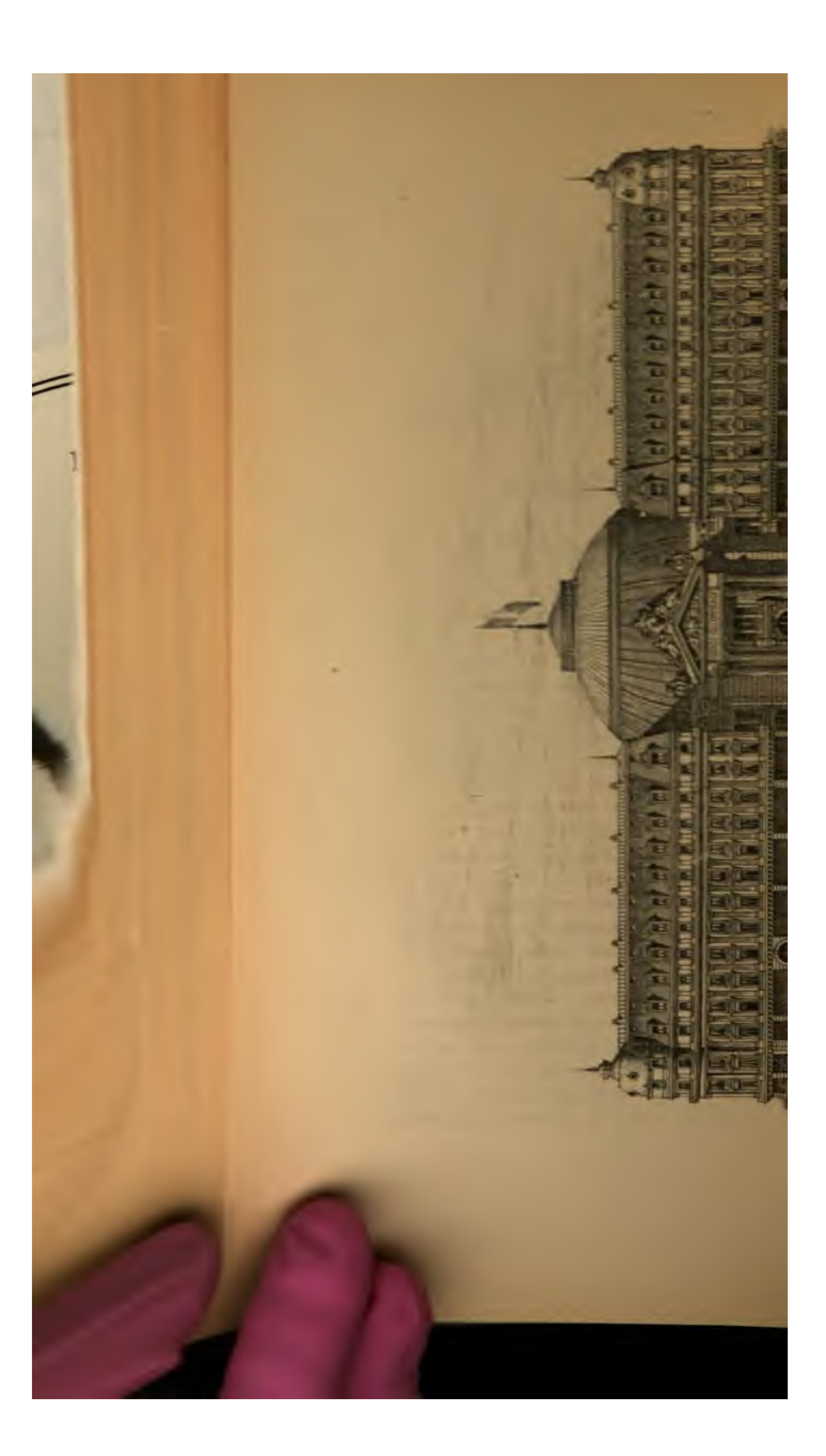


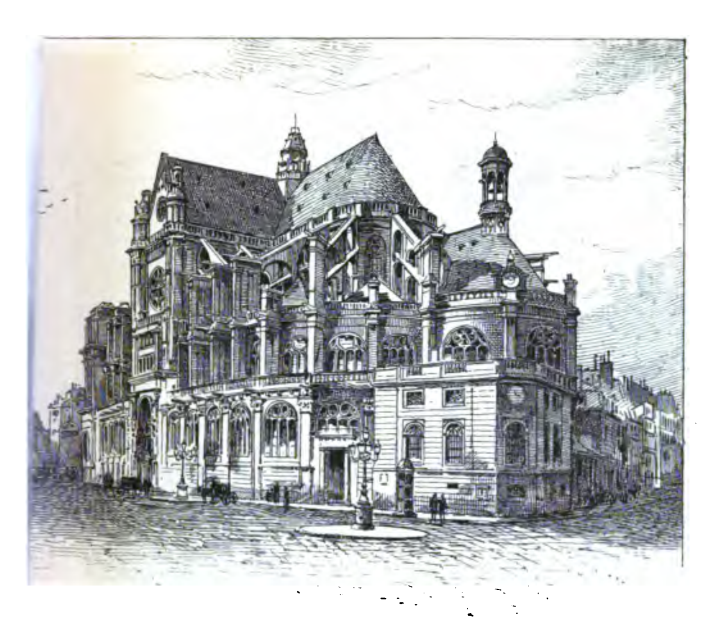
LA BOURSE DU COMMERCE

La construction de cet établissement a été décidée en 1887. Les travaux commencèrent le 1er janvier de l'année suivante, sous la direction de M. Henry Blondel, architecte.

La Bourse du Commerce s'élève sur l'emplacement de l'ancienne halle au blé, dont on utilisa les murs et le dôme pour la construction du nouvel édifice. Ses locaux sont destinés à recevoir les services des courtiers assermentés; les commissions des grains, farines, sucres, alcools, huiles, les bureaux succursales de la Société Générale, du Crédit Lyonnais, etc.

Les travaux de la Bourse du Commerce doivent être complètement terminés au 1er juillet 1889. Ils n'auront pas coûté moins de sept à huit millions. Il est vrai que dans ce palais commercial, la partie artistique a été traitée avec un grand soin. Elle a été confiée à des artistes d'un talent reconnu et apprécié. M. Croisy est l'auteur du fronton de l'édifice. Les statues de villes qui le décorent sont dues aux artistes suivants : Cordonnier a exécuté Lille, Alger, Marseille; Lyon a été sculptée par Delhomme; Nantes, par Denéchaux; Saint-Étienne et Bordeaux, par Gasq; Cherbourg, par Hamglaise; Boulogne-sur-Mer, par Lormier; Rouen, par Letourneau; Reims, par Tureau. A l'intérieur, la décoration de la coupole est due également à la collaboration d'artistes éminents : Clairin a peint le commerce de l'Orient; Langée, le commerce du Nord; H. Lucas, le commerce de l'Amérique; Luminais, le commerce de l'Europe, et Mazerolles a orné les parois de panneaux décoratifs.



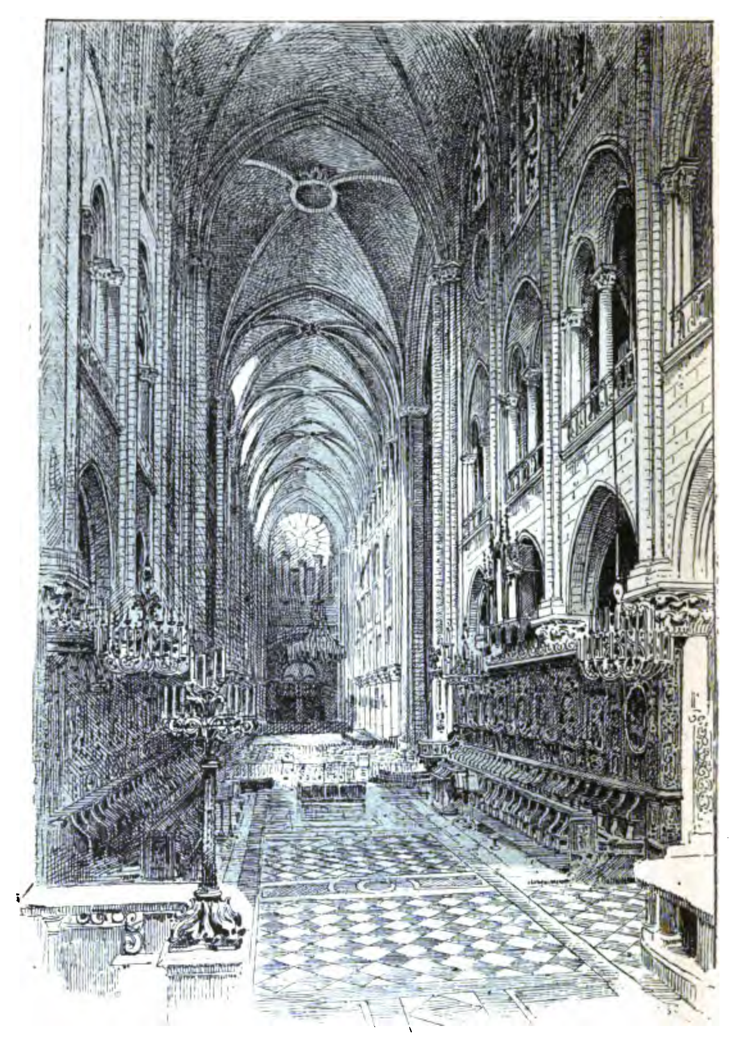


Eglise Saint-Eustache.

Les vieilles chroniques nous apprennent qu'il existait, au ·mmencement du XIIIe siècle, une chapelle de Sainte-Agnès, ıns laquelle on transporta, en 1223, quelques reliques de saint ıstache qui devint, dès ce moment, le patron de l'église.

Sous le règne de François Ier, la population croissante du ıartier des Innocents nécessita la reconstruction de l'édi- ce, devenu très insuffisant. Le 19 août 1532, Jean de la Barre, révôt de Paris, posait la première pierre, et, quatre ans plus ırd, une partie de la nef était livrée au culte. Mais les guerres e religion interrompirent l'œuvre et l'on ne vit plus d'ouvriers ur les chantiers avant 1624, époque où le chancelier Séguier t Claude de Bullion, surintendant des finances, résolurent l'en finir avec ces lenteurs. Mansard de Jouy, en 1752, et Mo- 'eau, en 1772, essayèrent en vain de corriger la façade reconnue nfiniment laide.

L'église Saint-Eustache appartient à tous les styles, depuis ,e gothique sarrasin jusqu'au style classique du XVIIIe siècle.



Intérieur de Saint-Eustache.

On y remarque de belles parties, comme les élégants portails du nord et du midi du transept, et de fines sculptures décoratives, notamment dans l'ornementation du chœur.



La fontaine des Innocents.

Le XVIe siècle aimait les fontaines publiques ; il en a laissé partout de ravissantes, variées de formes et raffinées d'ornementation. Celle que nous voyons au centre de la place du marché des Innocents a certainement beaucoup perdu à la transformation qu'on lui a fait subir en la déplaçant. Pierre Lescot l'avait conçue en 1550, en édicule triangulaire, adossée à l'église des Saints-Innocents, et Jean Goujon en avait sculpté les bas-reliefs avec une exquise délicatesse. Après la démolition de la fameuse église des Charniers, en 1788, on fit de l'édicule en triangle un petit monument carré, et l'on compléta l'ornementation de Goujon par des sculptures de Pajou.

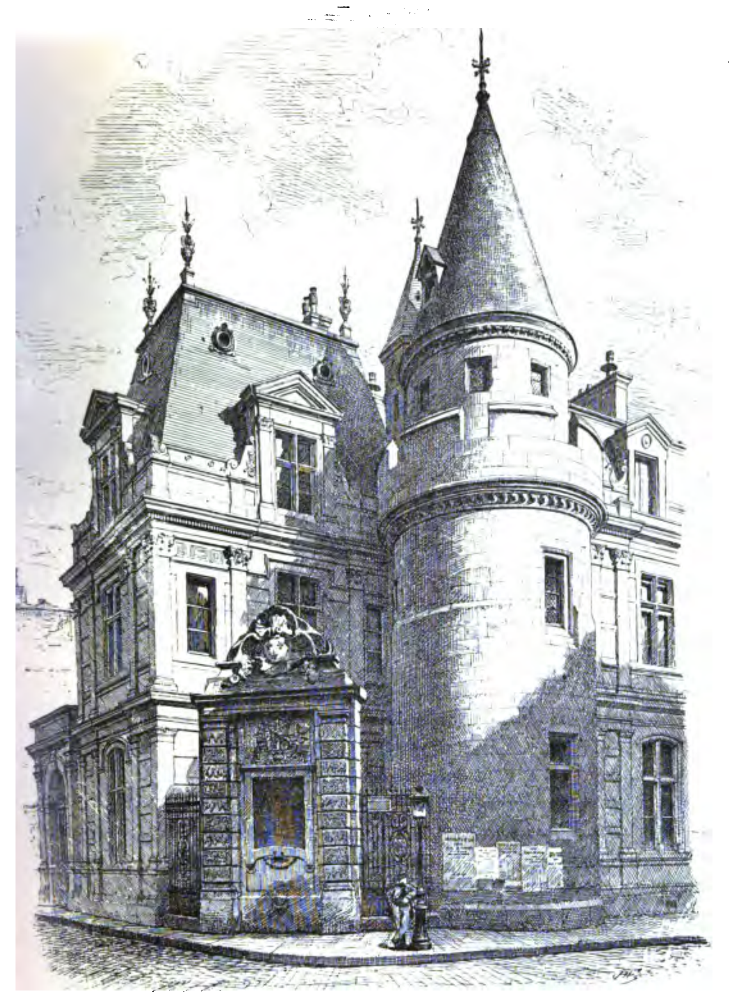


La rue Turbigo.

Une des rues les plus animées de ce quartier des Halles Centrales, où l'animation ne manque nulle part.

Elle commence à la pointe Sainte-Eustache pour s'achever place du Château-d'Eau, à hauteur de la rue du Temple, en passant derrière le théâtre municipal de la Gaîté et le Conservatoire des Arts-et-Métiers. Sa longueur totale est de 1,200 mètres. Rien de remarquable dans les maisons qui la bordent des deux côtés.

Le percement de cette rue eut lieu en 1862. Il a fait disparaître deux fort anciennes voies dont il est souvent parlé dans les vieilles chroniques : les rues du Grand et du Petit-Hurleur. Une des façades de la légendaire auberge du Chariot-d'Or donnait sur le Grand-Hurleur, communément appelé *le Hurleur*. L'entrée principale de l'hôtellerie était rue Greneta, mais le public avait passage libre à travers les cours. Ce fut, au XVIII[e] siècle, un des endroits de Paris où se rencontraient le plus d'étrangers.



Le Conservatoire des Arts et Métiers.

Le véritable fondateur du Conservatoire des Arts et Métiers n'est autre que l'illustre Vaucanson. Il comprit de quelle utilité serait pour les élèves la vue d'un grand nombre de machines réunies en un même endroit, et il ouvrit au public, en 1775,

une collection de métiers, instruments et outils, à l'hôtel de Mortagne, rue du Chaume. Ce fut l'origine du Conservatoire actuel ou « dépôt public de machines, modèles, outils, dessins, livres ou description d'arts et métiers, dont la construction et l'emploi sont expliqués par des professeurs attachés à l'établissement. »

La collection spéciale, léguée à l'État par Vaucanson, ne s'accrut qu'à la longue. Un décret du Conseil des Cinq-Cents, rendu sur un rapport de Grégoire, assigna enfin, à l'institution, le local important qui lui était nécessaire : l'ancien prieuré de Saint-Martin des Champs. C'est là que sont groupés les 10,000 objets composant le musée industriel, les 20,000 volumes de la Bibliothèque, un nombre immense de dessins industriels, la collection des brevets expirés et de précieux papiers d'archives, tels que des épures de Vaucanson et la lettre de Robert Fulton offrant au Gouvernement français son invention des bateaux à vapeur.

Une des parties du Conservatoire des Arts et Métiers que l'on visite toujours avec le plus grand plaisir, c'est l'ancienne église, admirablement entourée du prieuré, et qui sert de galerie aux machines en mouvement, On a placé, dans la tour de l'église, trois réservoirs d'eau à 7, 10 et 14 mètres de hauteur, et cela suffit pour ébranler les roues hydrauliques à droite. A gauche, c'est la vapeur qui règne, et l'on ne voit que chaudières qui fument et pistons qui sursautent.

De nombreux travailleurs fréquentent la Bibliothèque installée dans le vieux et magnifique réfectoire des moines de Saint-Martin. Ce lieux d'études est public et ouvert tous les jours, à l'exception du lundi.

Le Conservatoire des Arts et Métiers est ainsi défini par l'ordonnance du 25 novembre 1819 : « Une haute école d'application des connaissances scientifiques au commerce et à l'industrie, au moyen d'un enseignement public et gratuit annexé au musée industriel. »

Au coin de la rue Saint-Martin et de celle du Vertbois, on a reconstruit une tour de pierre dont l'allure féodale éveille la curiosité du passant. Celle toute semblable qui s'élevait à la place de cette tour neuve, faisait partie de l'enceinte fortifiée du prieuré de Saint-Martin des Champs. Elle avait été élevée en 1140. La fontaine rebâtie près de la tour avait été érigée en 1712.



Boulevard de Strasbourg.

Ce magnifique boulevard part de la gare de l'Est et rejoint le boulevard de Sébastopol, qui arrive au pont au Change, au delà duquel commence le boulevard du Palais, qui aboutit lui-même au boulevard Saint-Michel.

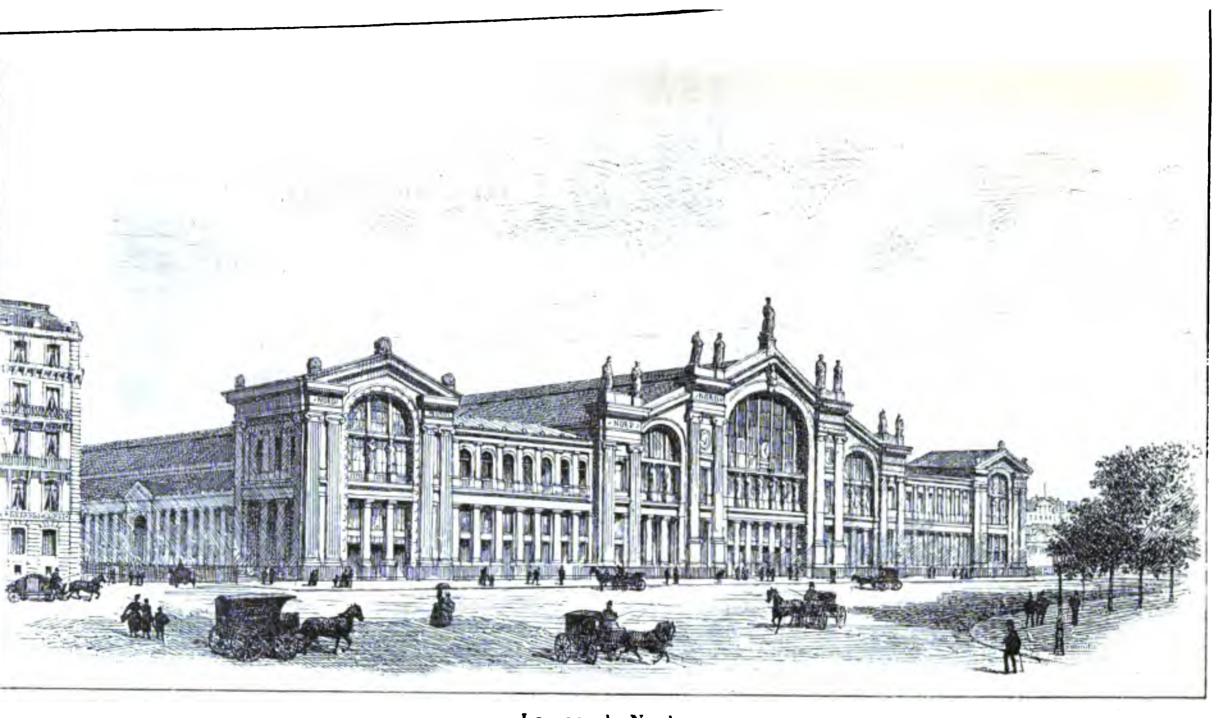
On peut, aujourd'hui, en suivant les boulevards intérieurs, contourner tout ce que nous appelons le noyau central de Paris. En venant, par exemple, du quai Henri IV, on marchera jusqu'à la Madeleine, par les boulevards Bourdon, Richard-Lenoir, Beaumarchais, des Filles-du-Calvaire, du Temple, de Saint-Denis, de la Porte-Saint-Martin, de Bonne-Nouvelle, Poissonnière, Montmartre, des Italiens, des Capucines et de la Madeleine. On peut alors, en traversant le pont de la Concorde, s'engager dans le boulevard Saint-Germain et regagner ainsi le monument Saint-Michel.



Église Saint-Vincent de Paul.

Cette église, construite par Lepère et Hittorff, de 1824 à 1844, est visiblement inspirée, à l'intérieur, du style des primitives basiliques romaines. Sa façade se présente avec une froide majesté classique, élevée sur un perron monumental de soixante marches. Ce qui frappe, tout d'abord, quand on a franchi le seuil, c'est qu'il n'y a, pour voûte ou pour plafond, dans la triple nef aux colonnes stuquées, qu'une charpente apparente, rehaussée de polychromie.

Quelques œuvres d'art sont à signaler dans cette église : la célèbre frise d'Hippolyte Flandrin, dans la grande nef; le calvaire de F. Rude, au-dessus du maître-autel; les bas-reliefs de la chaire, de J. Duseigneur, etc., etc.



La gare du Nord.

LA GARE DU NORD ET LA GARE DE L'EST

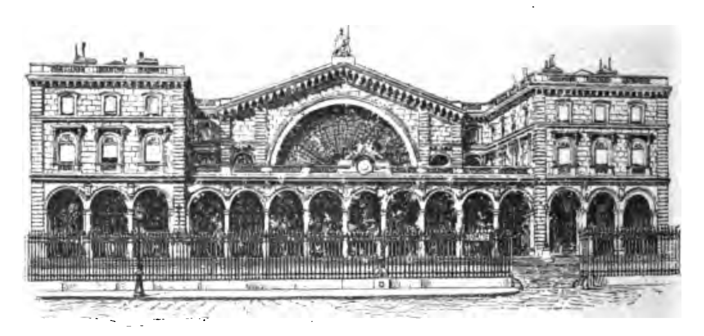
La gare du Nord a presque grand air, avec son grand parti de colonnes corinthiennes, ses larges baies, ses lignes amples et ses vastes distributions. On n'y trouve, du moins, aucune banalité, et tout y est bien entendu, judicieux, commode. Hâtons-nous de dire que les plans en ont été faits par Hittorff, cet ingénieux et savant architecte, si soucieux d'approprier chaque partie d'un édifice à sa destination, et qui a, par deux fois, dans cette gare et au Cirque de l'Impératrice, devancé son époque et pris place au rang des précurseurs.

Les bâtiments ont été construits de 1862 à 1864, sur une partie de l'ancien clos Saint-Lazare. M. Lejeune, architecte de la Compagnie des chemins de fer du Nord, dirigea les travaux, aidé de M. Delpierre, inspecteur.

Pour les statues de la façade, on n'avait pas hésité à s'adresser aux plus célèbres artistes. Elles sont signées, en effet, de Lequesne, Franceschi, Gruyère, Jaley, Jouffroy, Moreau, Ottin, Géraud, Cavelier, Crauck, Thomas, Gumery, Lemaire et Chapu.

La dépense totale s'est chiffrée par 5,000,000 de francs.

La gare de l'Est ou de Strabourg était réputée la plus belle gare de Paris avant que celle du Nord ne fût construite. Bâtie dans l'axe du boulevard de Strasbourg, elle conserve encore, sur la précédente, l'avantage d'une magnifique position. Elle a été érigée par l'architecte Duquesnay, en 1847.



La gare de l'Est.

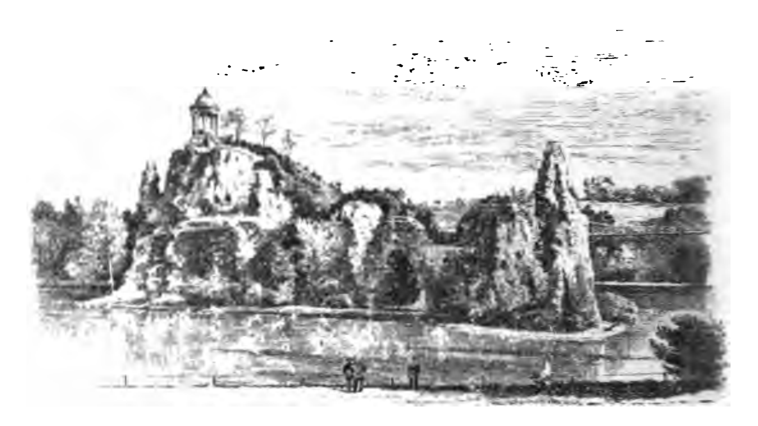
LA STATUE DE SEDAINE



Nous ne voyons pas trop quel motif plausible a pu faire exiler la statue du créateur de l'opéra-comique si loin de son centre naturel, au square Trudaine. On eût aimé rencontrer cette image sur la place Favart, par exemple, près du théâtre de ses succès. Ici, au pied de la butte Montmartre, elle n'a véritablement aucune raison d'être, si ce n'est qu'elle décore un coin du jardin.

On n'ignore pas que Jean Sedaine a été tailleur de pierre : il ne s'est pas fait faute de le dire lui-même en vingt occasions. N'allez pas croire, cependant, qu'il fût né dans une condition inférieure et qu'il eût manqué d'éducation. Son grand-père et son père étaient architectes et assez à leur aise, et on ne négligea rien pour faire instruire le futur écrivain. Ce ne fut qu'à dix-huit ans qu'il perdit son bien par l'infidélité de son tuteur, et qu'il dut prendre un métier manuel.

Le sculpteur Lecointe a représenté son personnage à peu près à l'âge de sa ruine. En petit chapeau à trois cornes, en vêtements d'ouvrier, avec son tablier, il est assis cavalièrement à l'angle d'une pierre de taille, ses outils à ses pieds. Les manches de sa chemise se retroussent vers ses coudes ; son col déboutonné laisse voir sa poitrine ; mais son regard de poète cherche dans l'espace un mot qui le fuit, et sa plume s'apprête à l'écrire.



Les Buttes-Chaumont.

Peu de jardins ont offert autant de difficultés au paysagiste que le parc des Buttes-Chaumont. En peu d'endroits, cependant, les obstacles ont été vaincus avec plus de bonheur. Un sous-sol miné, fait de gypse parisien, un sol inégal, coupé d'énormes roches dures, formé de marne blanche, de marne à ciment, de glaises diverses, d'argile à potier et point de terre végétale. Il a fallu procéder à des terrassements gigantesques, remuer plus de huit cent mille mètres cubes de terre, faire sauter des rochers, creuser un lac et le bétonner au prix d'un labeur incroyable. Mille ouvriers et cent chevaux ont été employés sans relâche pendant dix-huit mois. Pour les terrassements et l'apport des matériaux, on a posé 1,200 mètres de rails, sillonnés par cent vagons. Enfin, grâce à des sacrifices de toute sorte, le parc était achevé et clos de grilles le 1er avril 1867.

Sa contenance exacte est de 27 hectares, dont deux occupés par le lac.

On a profité encore des inégalités du terrain pour orner le parc des Buttes-Chaumont de pavillons curieux, comme la reproduction du temple de la Sibylle de Tivoli, des ponts d'architecture amusante et de jolies maisons pour les gardes, d'un effet très pittoresque. Nous ne parlons pas des trois salles vertes établies au sommet des grandes buttes pour qu'on puisse jouir agréablement du panorama.

APPENDICE

Nous croyons devoir grouper, dans les pages qui suivent, des otices sur certains monuments de Paris et certains lieux d'ex-ursion ou de promenade que nous ne voulons pas omettre dans présent ouvrage, et qui nous ont semblé, pour diverses raisons, prêter médiocrement à l'illustration pittoresque.

LES HALLES CENTRALES

Rien d'aussi curieux que le spectacle des Halles centrales, de minuit à cinq heures du matin. De pesantes charrettes débouchent de tous les côtés, apportant, par quantités énormes, les huîtres et les poissons, les gibiers, les fruits, les légumes. Tout cela se déballe en un clin-d'œil sur le pavé; les forts de la halle s'empressent de ranger chaque production dans le pavillon qui lui est affecté : pavillons de la volaille, de la boucherie, des fruits, des œufs et fromages. On procède avec une surprenante activité; c'est une vraie fourmilière humaine qui s'agite sous ces voûtes de fer et de verre.

Les Halles centrales constituent le premier effort sérieux de l'architecture de métal en France. Victor Baltard et Collet en étudièrent le plan pendant des années, de 1842 à 1848, et combinèrent d'abord un ensemble de bâtiments d'une lourdeur effrayante. Le 11 juin 1857, ils eurent l'ordre de commencer les travaux; puis, le premier pavillon à peine achevé, parut ne point répondre à ce qu'on attendait. Avertie par les polémiques, l'autorité suspendit la construction. MM. V. Baltard et Collet en profitèrent pour changer radicalement leur système et recoururent au métal, dont ils avaient compris tout à coup l'immense utilité et le vrai caractère architectural.

La superficie totale occupée par les Halles n'est pas moindre de 87,790 mètres carrés. Les deux corps de l'est et de l'ouest se divisent en six pavillons égaux, coupés de rues et de voies de service. De minutieuses précautions ont été prises pour l'aération; l'arrosage, qui se fait par eau de Seine et par eau de puits, et l'éclairage, qui ne comprend pas moins de 1,200 becs de gaz. Selon les devis publiés, la dépense de la Ville de Paris ne s'est pas élevée à moins de 17,000,000 de francs; mais il paraît que la location des boutiques dépasse aujourd'hui la somme annuelle de 125,000 francs.

L'HOTEL DES POSTES

Depuis 1757, l'administration des Postes était emprisonnée, rue Jean-Jacques-Rousseau, dans l'ancien hôtel d'Armenonville, augmenté, vaille que vaille, de quelques maisons voisines. On parlait toujours de reconstruire; on n'en faisait jamais rien, et M. Maxime du Camp s'écriait avec raison : « Cet hôtel des Postes est un bouge, une superposition de cabanons reliés par des échelles. Quand une fois on l'a parcouru en détail, il est difficile de comprendre qu'un service quelconque puisse s'y faire. » Ce n'est qu'après 1878 que l'on s'est enfin décidé à jeter bas cet incohérent amas d'incommodes bâtisses et à tout reprendre sur un plan dûment étudié.

C'est M. l'architecte Guadet, ancien lauréat du prix de Rome, qui a présidé à cette reconstruction. Pendant qu'on y procédait, les différents services avaient été installés dans des baraques, du côté droit de la cour des Tuileries. Le nouvel hôtel a été construit avec quelques-unes des ressources de l'architecture métallique. On n'y voit que salles spacieuses, bien aérées, bien éclairées, communiquant les unes avec les autres et desservies par de puissants monte-charges. L'architecte a prévu également les services extérieurs. Les voitures et chevaux de l'administration abordent commodément et stationnent à l'aise. On ne dira point que les derniers perfectionnements aient été apportés à l'œuvre, mais Paris possède enfin une maison centrale des Postes utilement aménagée (1).

Le service postal comporte trois opérations distinctes :

La réception et l'expédition des correspondances;

La distribution des objets de correspondance;

La mise au rebut des objets dont il a été impossible de découvrir le destinataire.

Pour assurer le fonctionnement du service, on a dû recourir à un système de centralisation absolue. Toutes les dépêches déposées dans les gares, dans les boîtes des quartiers, etc., sont apportées à l'hôtel des Postes, où elles sont classées et expédiées dans toutes les directions.

Il passe annuellement, par le bureau central, plus de trois cents millions d'objets de correspondance, dont cinquante millions environ sont destinés à Paris même.

(1) *Le nouvel Hôtel des Postes*, par M. Guadet. (*Encyclopédie d'Architecture*, 1886-87.)

THÉATRES ET CIRQUES

Il y avait jadis un cimetière — le champ des morts de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle — là où s'élève, depuis 1820, le théâtre du Gymnase. Les architectes Rougevin et Guerchy le construisirent pour M. de La Roserie, titulaire du privilège.

En 1844, il eut pour directeur Montigny. Sans abandonner complètement le vaudeville, qui était devenu le genre du Gymnase, le nouveau directeur visa plus haut et dirigea son théâtre dans la voie de la vraie comédie. On sait quels succès il rencontra dans l'interprétation du répertoire d'Emile Augier, de Dumas fils, de V. Sardou, etc.

A peu de distance du Gymnase, sur le boulevard Montmartre, se dessine le péristyle du Théâtre des Variétés, salle construite par Cellérier en 1807, et qui fut toujours un théâtre de joyeusetés. On y donne aujourd'hui des vaudevilles et des opérettes.

C'est encore une scène gaie que celle du Palais-Royal, jadis Théâtre Montausier. La salle, construite en 1783, en même temps que les galeries du Palais, servit d'abord aux spectacles de marionnettes de Beaujolais, puis à des représentations d'enfants. On y joue, à l'heure qu'il est, les œuvres les plus comiques de Th. Barrière, de Labiche, de Lambert Thiboust, de Meilhac et Halévy, de Gondinet, etc.

Mais, en dehors de ses théâtres, Paris possède trois cirques dont il faut absolument dire quelque chose :

L'Hippodrome, situé entre l'avenue de l'Alma et l'avenue Joséphine, est une construction métallique très remarquable par ses dimensions et la hardiesse de ses courbes. On y offre, tout l'été, au public, des représentations équestres et des pantomimes. Dix mille spectateurs y peuvent aisément contenir.

Le Cirque d'Hiver, près le boulevard des Filles-du-Calvaire, s'élève, depuis 1852, sur l'emplacement d'anciens réservoirs des eaux de Belleville. Les sculptures dont l'édifice est décoré sont dues à Bosio, Duret, Guillaume, Dantan aîné, Lequesne.

Aux Champs-Élysées, on voit le Cirque d'Été, autrefois Cirque de l'Impératrice. C'est l'une des belles œuvres de l'architecte Hittorf. Les bas-reliefs extérieurs sont de Duret et de Bosio, et la statue équestre couronnant la porte d'entrée est de Pradier.

L'HOTEL DES MONNAIES

Un concours fut ouvert, par le Gouvernement de Louis XV, pour le plan de l'hôtel des Monnaies. Moreau, Boullée, Barron et d'autres artistes, classés parmi les meilleurs, envoyèrent des projets. Le prix et la commande échurent à un jeune homme encore inconnu : Jacques-Denis Antoine, fils d'un menuisier, et dont le premier essai fut un coup de maître.

En 1768, on commençait les travaux; sept ans après, en 1775, les locaux étaient inaugurés. L'hôtel se fait remarquer par la beauté de ses proportions, l'harmonie de son architecture, à la fois simple et grande, et l'excellence de la distribution intérieure. Il présente deux façades d'un développement de 120 mètres, dont la principale, parallèle au cours de la Seine, du côté du nord, est décorée d'un avant-corps de six colonnes ioniques, élevé sur un soubassement percé de cinq arcades, paré de refends. Au-dessus de l'avant-corps règne un attique surmonté de six figures debout, à plomb sur chaque colonne : la Loi, la Prudence, la Force, le Commerce, l'Abondance et la Paix, dues à Pigalle, à Mouchy et à Lecomte. Enfin, l'édifice entier se couronne d'un bel entablement à consoles et à modillons.

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

L'ancien Arsenal de Paris allait de la Seine à la Bastille. Il n'en reste qu'un petit coin, mais qui suffit à loger une de nos Bibliothèques les plus riches en vieux livres français et en manuscrits précieux (200,000 imprimés, 6,500 manuscrits). Le premier fonds de ce dépôt public vient du marquis d'Argenson, qui le céda, en 1785, au comte d'Artois, lequel, deux ans plus tard, le complétait par le fonds La Vallière. Propriété nationale en 1792, restituée au comte d'Artois après 1815, reprise par la Révolution de juillet, la Bibliothèque de l'Arsenal appartient définitivement à l'Etat. De dix heures du matin à trois heures du soir, elle est ouverte aux chercheurs, à qui elle offre d'innombrables documents et la paix d'un des quartiers les plus silencieux de la capitale.

L'Arsenal a eu des conservateurs célèbres : par exemple, Charles Nodier et le bibliophile Jacob. Aujourd'hui, l'administrateur est M. Henri de Bornier.

LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

A côté de l'Ecole de Droit, entourée de toutes parts d'établissements scolaires, ouvrant ses larges portes aux étudiants qui grouillent aux alentours, la Bibliothèque Sainte-Geneviève garde une physionomie toute spéciale. L'architecte Labrouste l'a construite (1843-1850) avec la plus louable ingéniosité. Voyez, notamment, la salle de lecture, au premier étage, longue de 100 mètres, haute de 13, large de 20, avec sa voûte aux nervures de fer supportée par des colonnes de fonte. 420 personnes y sont fort à l'aise pour travailler, le jour, de dix heures à trois heures de l'après-midi, le soir de huit heures à dix heures.

Les fonds de collections proviennent de l'ancienne abbaye de Sainte-Geneviève, augmentés du cabinet de Le Tellier, archevêque de Reims, en 1700, et de constants achats. On y compte 150,000 volumes imprimés, 8,000 manuscrits, 6,000 estampes. L'administrateur actuel est M. Henri Lavoix fils.

LA STATUE DE J. J. ROUSSEAU

Le 3 février 1889 fut inaugurée, sur la place du Panthéon, la statue en bronze de l'auteur du *Contrat social*, modelée par M. Berthet. Il y eut, à cette occasion, un grand discours de M. Jules Simon et quantité de panégyriques prononcés par des personnages divers.

M. Paul Berthet a représenté J. J. Rousseau debout, la canne sous le bras, dans l'attitude familière que la peinture a consacrée et que la gravure a popularisée.

La statue mesure 2m50. Il nous souvient qu'il faisait un froid de glace le jour où le voile tomba, qu'on chanta un des fragments du *Devin du Village* et qu'il y avait peu de monde à la cérémonie. Mais le philosophe du *Contrat social*, debout sur son socle, ne perdit rien de son air de bonhomie, et le statuaire reçut des éloges de plusieurs orateurs.

Ce dernier, qui est homme de mérite, est originaire de Dijon et élève de l'académicien Jouffroy. Il avait obtenu une médaille de troisième classe au Salon de 1887, pour le modèle en plâtre de cette même statue de Jean-Jacques Rousseau, dont le bronze, avant de se dresser place du Panthéon, parut au Salon de 1888.

L'ÉCOLE MILITAIRE

Louis XV décréta, à l'instigation de Mme de Pompadour, la fondation d'une École militaire « destinée aux enfants de la noblesse pauvre, et pouvant recevoir cinq cents jeunes gentilshommes, choisis de préférence parmi les fils des anciens officiers de l'armée royale. » Une partie de la plaine de Grenelle fut désignée pour la construction de cet établissement, dont l'illustre Gabriel fut l'architecte.

Le bâtiment, élevé en forme de parallélogramme et couvrant une surface de 116,128 mètres carrés, tourne vers le Champ de Mars sa grande façade décorée d'un avant-corps de colonnes corinthiennes. Un dôme du plus beau dessin couronne le corps principal. C'est, sans contredit, l'un des chefs-d'œuvre de Gabriel et l'un des plus admirables monuments du xviiie siècle.

L'École militaire, après des vicissitudes diverses, antérieures même à la Révolution, a fini par être définitivement aménagée en caserne. Nous ne garantissons pas que l'intérieur n'ait rien perdu à cette transformation. Il y avait autrefois, dans le vestibule, les statues de Turenne par Pajou, de Condé par Lecomte, du maréchal de Luxembourg par Mouchy et du maréchal de Saxe par d'Huez, et, dans la chapelle, différents épisodes de la vie de saint Louis, dus à Restout, Lépicié, Hallé, Teraval, Vien, Beaufort, Lagrenée l'aîné, Durameau, Carle Vanloo et Doyen. Malheureusement, toutes les œuvres d'art et portraits réunis dans la maison ont, dès longtemps, disparu, de même qu'a été dispersée la riche bibliothèque militaire qu'on y avait formée.

L'HOTEL DROUOT

Officiellement, ce gros immeuble qui s'ouvre, en pan coupé, sur la rue Drouot et la rue Rossini, se nomme : « l'hôtel des commissaires-priseurs. » Dans le langage courant des Parisiens, on dit plus simplement : « l'hôtel Drouot. » Naguères encore on prononçait : « l'hôtel Bullion », sous prétexte que les anciennes ventes aux enchères se faisaient à l'hôtel Bullion, rue de la Plâtrière.

La nouvelle installation date de 1852. Point de luxe ; aucune

architecture; la construction la plus utilitaire du monde. Un rez-de-chaussée avec une cour couverte, pour les ventes pauvres; le premier étage pour les mobiliers plus brillants et les objets d'art. Il est peu d'endroits où le drame côtoie de si près et si constamment la comédie. Splendeur et misère, vente par autorité de justice, ou pour cause de départ, ou pour raison de fantaisie; l'observateur ne sait jamais s'il faut pleurer ou s'il faut sourire. Les uns brocantent; d'autres guettent une bonne affaire; l'expert crie la marchandise; le marteau du commissaire-priseur s'abat de moment en moment, sur sa chaire; l'acheteur passe sa carte et paye le montant de l'adjudication et 5 % au-dessus pour les frais. Et, pendant ce temps, le public se renouvelle — hormis les jours de grandes enchères où l'on se dispute les œuvres d'un artiste fameux — et les types succèdent aux types. C'est un défilé divertisssant.

LE JARDIN DES PLANTES

Ce n'est pas une simple promenade publique que le Jardin des Plantes : c'est toute une institution. On y acclimate les plantes étrangères; on y étudie les mœurs et le tempérament des animaux; on y enseigne toutes les branches de l'histoire naturelle; on y expose des collections qui constituent un *Museum* d'une incroyable richesse.

Guy de la Brosse, qui fut le premier botaniste du XVIIe siècle, créa le Jardin des Plantes en 1735 sous ce titre : *Jardin royal des Plantes médicinales*. Mais l'utile création n'eut réellement un caractère scientifique qu'un siècle après, sous l'illustre Buffon. A Bernardin de Saint-Pierre, successeur de ce grand homme, revient l'honneur d'avoir formé la ménagerie, en 1793.

Le Jardin des Plantes a la figure d'un grand trapèze. Sa contenance est de 30 hectares, partagés entre le jardin botanique et le jardin pittoresque. Ce dernier comprend : à droite, la vallée suisse, région accidentée où se trouve la ménagerie, et le labyrinthe, petite éminence de 26 à 27 mètres de haut.

Il y a toujours du monde, surtout les jours de fête, au quartier de la ménagerie. Les fauves ont leurs admirateurs; les antilopes et les gazelles ont leurs amis; les grimaces des singes amusent; les éléphants, hippopotames et rhinocéros étonnent; la cage des oiseaux égaye, et tout, jusqu'à la fosse aux ours et au pavillon des reptiles, sollicite les curieux.


198

Louis XV d
fondation d'un
noblesse pauv
hommes, choi
ciers de l'arm
fut désignée p
l'illustre Gab
Le bâtiment
une surface
de Mars sa g
lonnes corint
le corps prin
vre de Gab
XVIIIe siècle.
L'École m
rieures mêm
aménagée e
n'ait rien p
dans le vest
par Lecomt
maréchal d
épisodes d
Hallé, Tera
Carle Vanl
d'art et por
disparu, d
litaire qu'o

Officielle
sur la rue
commissair
siens, un
encore on
anciennes

bien organisés et les lits de malades y
cent cinquante.
Val-de-Grâce, rue Saint-Jacques, nous
icien couvent de bénédictines fondé par
némoire de la naissance de Louis XIV.
ne peut qu'admirer, la façade de l'église
e colonnes superposées, surmontée d'un
ccompagné de quatre campaniles. Man-
cte, et la peinture de la coupole, aujour-
gée, et à laquelle Molière a consacré un
e Mignard.
l-de-Grâce est devenu hôpital militaire. La
rrey, premier chirurgien des armées de
e dans la grande cour, porte la signature
(1).

LES CIMETIÈRES

ropoles dont nous avons à nous occuper sont
is : le cimetière Montmartre, dit cimetière du
en date; le Père-Lachaise, ou cimetière de
ière Montparnasse, ou cimetière du Nord.
, plantés et entretenus comme des jardins, di-
iers, coupés de rues et d'avenues bordées de
néraires, ombragés de beaux arbres, sont ou-
our jusqu'à l'entrée de la nuit et accessibles à
es se tiennent, aux portes principales, à la dis-
isiteurs — car les étrangers qui viennent à Paris
guère d'aller voir au moins le Père-Lachaise et
Montmartre.
t le plus ancien. Un grand pont le traverse aujour-
nt la communication plus facile avec la butte et
acré-Cœur. Les principales tombes qu'on remarque
re sont celles de Godefroy Cavaignac (admirable
Rude); de Théophile Gautier (statue de la Poésie,
ski); de Murger, l'auteur de la *Vie de Bohême;* du
Lannes, duc de Montebello; du peintre animalier
lu représentant Baudin (buste colossal d'A. Millet), etc.
s du Père-Lachaise, ainsi nommé parce que le fameux
onfesseur de Louis XIV possédait une maison de cam-

le Monastère du Val-de-Grâce. Ruprich-Robert.

pagne à peu près où se trouve la chapelle centrale du cimetière, n'a pas moins de quarante-quatre hectares. On y rencontre, parmi des centaines de monuments, ceux du duc de Plaisance; du maréchal Victor, duc de Bellune; du ministre Casimir Périer (statue de Cortot); de Raspail (bas-relief d'Etex); de Gaspard Monge; de Talma; de Cherubini; de Vivant Denon, directeur des musées sous Napoléon Ier (statue de Cartellier); de F. Chopin (statue de Clesinger); de Grétry; de Boïeldieu; d'Adolphe Thiers; de Macdonald; du général Foy (statue de David d'Angers); de Sieyès; de Cambacérès, etc., etc.

Au cimetière Montparnasse sont enterrés Henri Martin, l'historien; Orfila, le chimiste; le sculpteur Rude (buste de Paul Cabet); le philosophe Edgar Quinet; l'amiral Dumont d'Urville, etc., etc.

LE MARCHÉ DE LA VILLETTE

Le marché aux bestiaux de La Villette, composé de trois pavillons de fer, dans le style des Halles centrales, couvre une superficie de quatre hectares. Le pavillon de gauche peut abriter 22,000 moutons; celui du milieu, 4,600 bœufs; celui de droite, 7,000 veaux et porcs. Ces chiffres ont une éloquence qui surpasse toute description (1).

LES ABATTOIRS

Rue de Flandre, de l'autre côté du canal de l'Ourcq, sont les Abattoirs. Paris possède, comme on sait, deux de ces établissements sur la rive gauche (place d'Italie et place de Breteuil), mais celui de La Villette l'emporte de beaucoup sur les deux autres. Le terrain, de forme très irrégulière, a été, du moins, admirablement utilisé. On entre par la rue de Flandre, proche le chemin de fer de Ceinture et le double raccordement des lignes du Nord et de l'Est. Les bâtiments, construits en pierre et en brique, affectent, pour ainsi dire, les dispositions d'un éventail dont cinq avenues feraient les cinq branches. Autour de vingt cours spacieuses sont disposés quatre-vingts échaudoirs, des étables d'attente et des laboratoires, où les résidus animaux sont transformés sur place en produits industriels. Un large système d'arrosement permet d'entretenir, dans les moindres recoins, une propreté rigoureuse (1).

(1) *Paris : Édifices d'utilité générale, Marchés, Abattoirs.* Narjoux.

LA MANUFACTURE DE SÈVRES

En 1756, Louis XV faisait transporter à Sèvres la manufacture de porcelaine, précédemment installée à Vincennes. C'est à Sèvres que les céramistes devaient arriver bientôt aux suprêmes raffinements dans leur art.

Les bâtiments de la manufacture ont été reconstruits en 1876, à l'angle du parc de Saint-Cloud, près du pont de la Seine. Une mosaïque assez intéressante décore le fronton de la façade d'entrée. C'est l'une des premières œuvres de l'École de mosaïque du Gouvernement, qui eut quelque temps ses ateliers à Sèvres, comme elle les a aujourd'hui aux Gobelins. On visitera avec intérêt toute l'installation de cette célèbre maison, d'où tant de délicats chefs-d'œuvre de pâte tendre et de pâte dure sont sortis, et qui occupe près de deux cents ouvriers ou artistes. Mais ce qu'il faut visiter à tout prix, c'est le musée céramique fondé par Brongniart en 1800, et où l'histoire de la porcelaine en France est racontée par un choix exquis de petites merveilles.

La grande prospérité de la manufacture de Sèvres date de la découverte des carrières de kaolin de Saint-Yrieix. La femme d'un chirurgien du Limousin, Mme Darnet, eut l'idée d'employer, comme savon, une terre blanche et onctueuse qu'elle avait trouvée. Un céramiste résolut, à son tour, d'essayer cette matière fine et brillante. L'argile chinoise était trouvée. Peu après, en 1769, le chimiste Macquer introduisait à Sèvres le kaolin de Saint-Yrieix, et la pâte dure détrônait peu à peu la pâte tendre, laquelle est fort commode à décorer à cause de la fusibilité de la couverte, mais sans aucune résistance.

Au commencement de ce siècle, la mode fut de peindre sur porcelaine de vrais tableaux. On copia les toiles des musées, d'abord sur de grandes plaques, puis sur des vases et des assiettes. Des artistes de talent se consacrèrent à ces misérables besognes. Mais le temps est passé, grâce à Dieu, d'un pareil mauvais goût.

L'un des derniers administrateurs de Sèvres, le chimiste Lauth, a inventé une porcelaine mixte supportant tous les émaux chinois. On lui a donné le nom de *nouvelle porcelaine* et elle est susceptible de rendre des services par les ressources qu'elle offre au décorateur. L'administrateur actuel est M. Théodore Deck.

LES GOBELINS

Un teinturier du XVe siècle, appelé Jean Gobelin, installa sa teinturerie au bord de la Bièvre. Quelques années plus tard (vers 1475), on montait, dans l'usine, des métiers à tapis et à tapisseries, et Colbert, en 1662, finissait par acheter la manufacture au nom du roi. Les tentures des Gobelins ne furent jamais mises en vente. On en offrait quelques-unes aux princes étrangers, et le reste servait à décorer les châteaux et palais de la couronne. Depuis lors, les choses en sont restées au même point. L'État tient à honneur de soutenir de la sorte une magnifique industrie qui n'a nulle prospérité à attendre de l'infinie division des fortunes particulières.

Les *Gobelins* ont été incendiés le 25 mai 1871 par les insurgés de la Commune. On avait, heureusement, mis en lieu sûr au moment de la guerre, les plus remarquables tapisseries anciennes du musée de la manufacture. Toutes celles qui étaient restées en place, au nombre de soixante-dix, furent brûlées. La collection groupée dans les salles d'exposition n'en est pas moins des plus brillantes. Chacun la peut visiter de une heure à trois heures, les mercredis et les samedis.



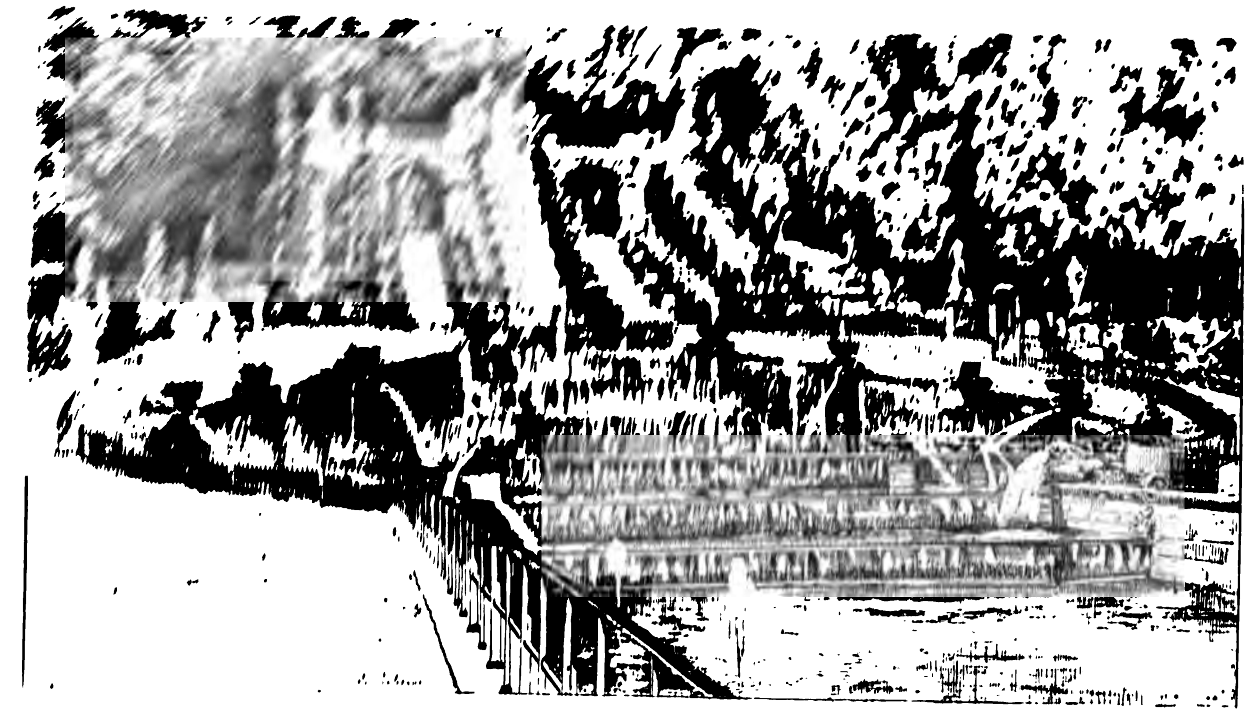
LES ENVIRONS DE PARIS

LES GRANDES EAUX DE SAINT-CLOUD

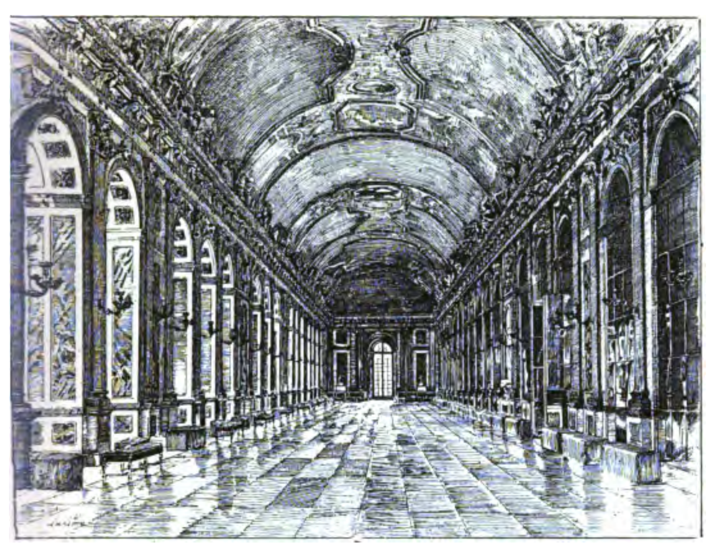
Un bourgeois de Paris construisit en 1572 ce château de Saint-Cloud, que Louis XIV acheta pour son frère, le duc d'Orléans, et que Louis XVI racheta pour Marie-Antoinette. Bonaparte, le 9 novembre 1799 (18 brumaire an VIII), en chassa les Cinq-Cents, qui étaient venus y tenir séance. En 1815, Blücher y eut son quartier général. Charles X, en 1830, y signa ces Ordonnances trop fameuses qui entraînèrent sa chute, et Napoléon III, en 1870, partit de cette résidence pour se rendre à l'armée du Rhin, où l'attendaient de grands désastres. Quelques mois plus tard, le 12 octobre 1870, Paris était assiégé et bombardé par les Prussiens, et le château s'effondrait, une nuit, dans les flammes, incendié par les obus.

Il ne reste aujourd'hui que de tristes ruines, perdues dans la solitude du parc, qui, aujourd'hui, est plus beau que jamais; mais tout y respire la mélancolie des souvenirs. En face des ruines, plus haut que les pièces d'eau, l'allée du château conduit au carrefour où s'élevait, avant la guerre, la tour carrée dite *Lanterne de Diogène*. La vue qu'on a, de cet endroit, est d'une étendue, d'une variété, d'une splendeur indicibles. Le pont de Saint-Cloud, le fourmillement du bois de Boulogne, l'Arc de l'Étoile, le moutonnement infini des toits de Paris hérissé de flèches et de tours et bossué de coupoles, tantôt illuminés d'un vif rayon, tantôt comme assoupis dans les grises buées qui montent de la Seine, prennent des aspects magiques, incessamment renouvelés.

Mais c'est surtout la grande Cascade qui tente les curiosités du public. Antoine Lepautre et Mansard en sont les auteurs; Adam sculpta les deux statues de la Seine et de la Marne qui la décorent. Une allée la divise pittoresquement en haute et basse cascade, où les eaux jouent, durant l'été, le second dimanche de chaque mois. N'oublions pas de mentionner le grand jet d'eau, le *jet géant*, situé tout proche, et qui élève sa gerbe à une incroyable hauteur.



Les Grandes Eaux de Saint-Cloud.



La Galerie des Glaces.

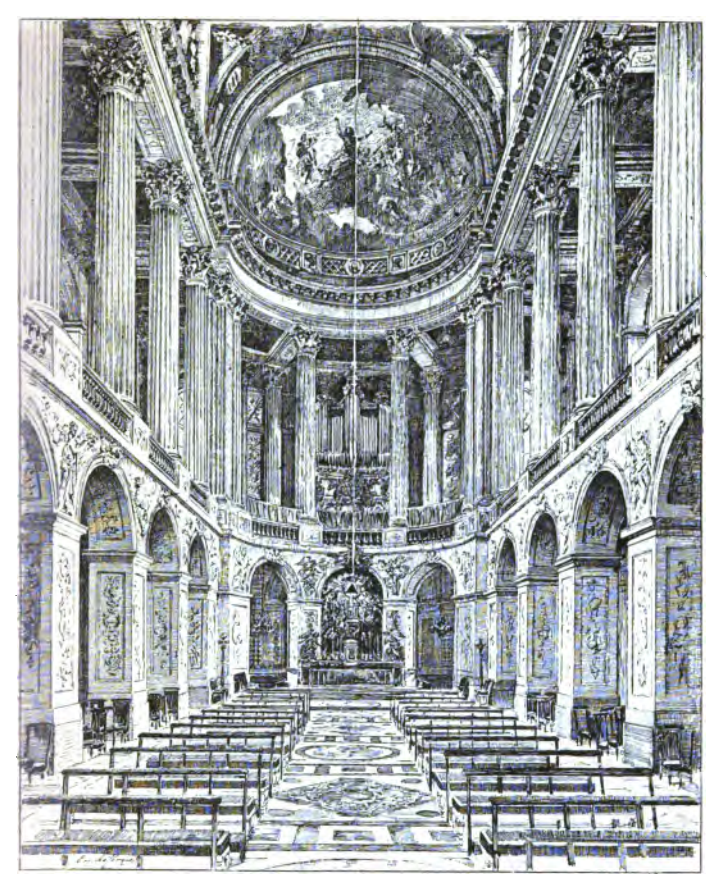
LE PALAIS DE VERSAILLES

On prétend que Louis XIV n'abandonna Saint-Germain en Laye que parce que la vue des tours de Saint-Denis, l'église où reposaient ses ancêtres, éveillait en lui de sombres idées. Ce qui est certain, c'est que, du petit château de Versailles, simple rendez-vous de chasse de Louis XIII, il fit, en s'éloignant de Saint-Germain, un palais sans rival.

Du côté du parc, la façade est d'une incomparable majesté. Elle ne mesure pas moins de 415 mètres de longueur. Du côté de la place d'Armes, l'ordonnance manque d'unité. Au centre, on reconnaît le château primitif de Louis XIII, en brique et en pierre, amplifié de deux ailes par Mansard, sur l'ordre du Roi-Soleil. A droite, près de la chapelle au toit à vive arête, est un pavillon bâti sous Louis XV. Louis XVIII a fait élever à gauche le pavillon correspondant. Près de la chapelle, on voit la salle de spectacle, qui date de Louis XV, et la salle de l'Assemblée nationale, depuis salle du Sénat (1871-79). Dans l'autre aile, on avait improvisé une autre salle de séances pour la Chambre des députés. Ainsi trois siècles de notre histoire ont laissé là des marques et des souvenirs.

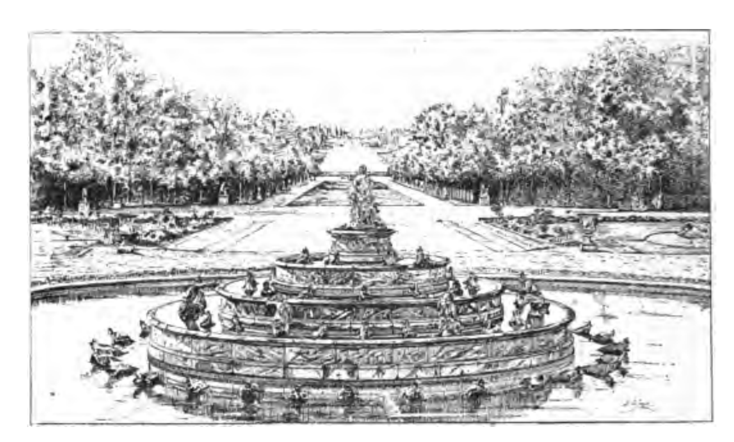


Palais de Versailles (la cour d'Honneur).



Chapelle du palais de Versailles.

Le château de Versailles compte cinq cours monumentales : la cour d'Honneur ou cour d'entrée, la cour Royale, entre le pavillon, la cour de la Chapelle, la cour de Marbre, dans le fond, et la cour des Princes, en face de la cour de la Chapelle. La statue équestre de Louis XIV décore le milieu de la cour d'Honneur. Cartellier a modelé le cheval et Petitot le monarque. Sur les côtés, on a rangé seize statues colossales d'hommes célèbres qui ornaient, avant 1837, le pont de la



Le bassin de Latone.

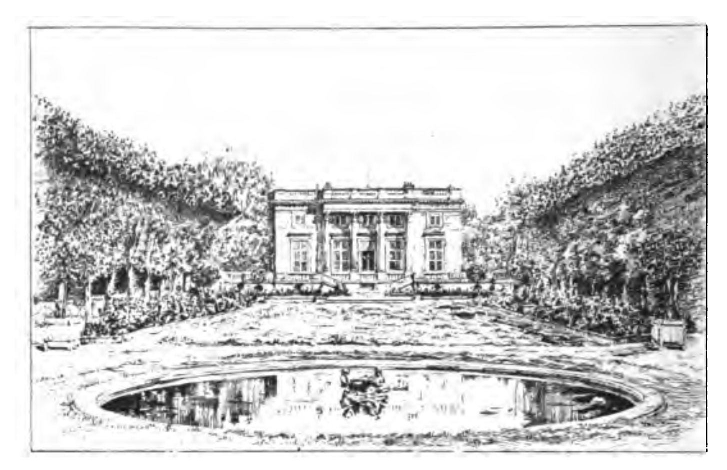
Concorde, à Paris. Ces bronzes représentent : Richelieu, Bayard, Colbert, le maréchal Jourdan, le maréchal Masséna, l'amiral Tourville, l'abbé Suger, Du Guesclin, Sully, le maréchal Lannes, le maréchal Mortier, l'amiral de Suffren, Duquesne et le grand Condé. Le Roi-Soleil apparaît là comme gardé par des géants (1).

Depuis le règne de Louis-Philippe, les salles du célèbre palais sont consacrées « A toutes les gloires de la France. » On a transformé la plupart des appartements en galeries du « Musée historique de la France. » Les onze premières salles se nomment : *la première galerie de l'histoire de France*, et renferment des tableaux historiques sur des sujets qui vont de Charlemagne à Louis XVI. Les autres salles ont pour titre : la salle des Croisades, la salle des Maréchaux, la galerie de la prise de Constantine, la salle de la Smala, la salle de Crimée, etc. *La seconde galerie de l'histoire de France* comprend uniquement des scènes de 1697 à 1835.

Mais ce qu'on vient le plus visiter à Versailles, c'est la série des appartements du grand roi : l'œil-de-bœuf, la chambre à coucher, le salon de la Paix, le salon des Glaces, etc., etc. La haute image de Louis XIV revit partout dans ce palais qu'il s'était élevé et où le XVII[e] siècle a eu son plein épanouissement.

(1) *Palais de Versailles*. Baldus.

Le Grand Trianon.



Le Petit Trianon.

Rien de plus admirable en son genre que les jardins et le parc de Versailles. On a dit, de nos jours, que l'illustre dessinateur paysagiste qui le conçut et le traça, A. Le Nôtre, n'était qu'un pur géomètre. Il faut avouer qu'il a su mettre dans sa géométrie bien de la grandeur et tout le caractère de poésie propre à son temps.

Les parterres et jardins de Versailles sont à peu près dans le même état qu'au XVII[e] siècle, à cela près que les arbres sont plus beaux et les statues moins neuves. Quantité de bassins ornés de figures mythologiques en marbre ou en plomb les décorent, et l'on y a ménagé les jeux d'eau les plus merveilleux. Les grandes eaux, qui attirent tant de curieux, ont lieu, d'ordinaire, le premier dimanche de chaque mois, de mai en octobre, et de quatre à cinq heures de l'après-midi. On ne les fait jouer qu'avec une extrême prudence et successivement, non toutes à la fois, les grandes eaux générales entraînant, invariablement, une dépense de 8 à 10,000 francs de réparation.

Il convient de mentionner ici les pièces d'eau, fontaines et fabriques pittoresques les plus admirées. Entre les deux parterres du Nord et du Midi se trouvent, par exemple, les bassins dits *porteurs d'eau*. Plus bas, à droite, est la fontaine de Diane et, à gauche, celle du Point-du-Jour, décorées l'une et l'autre de groupes d'animaux en bronze fondus par les Keller.



La laiterie et la tour Malborough.

Vous rencontrez, ensuite, le bassin de Saturne, vasque évasée, à gradins de marbre rouge, semée de grenouilles, de lézards et de tortues vomissant de l'eau. Vers le groupe central... Mais pourquoi décrire? Qui n'a entendu parler de la pièce d'eau des Suisses, de la salle des Rocailles, du bosquet de la Reine, où commença la malheureuse affaire du Collier, du bassin d'Encelade, du quinconce du Midi, du bosquet de la Colonnade, etc., etc.?

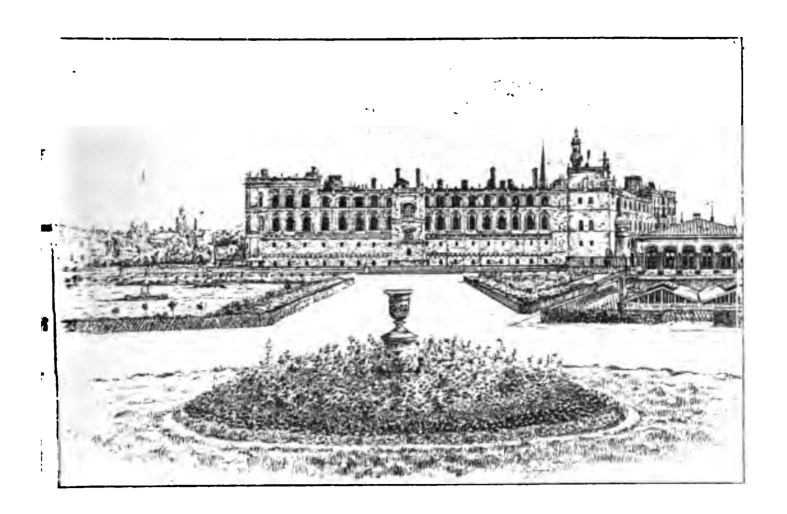
C'est dans l'enceinte même du parc, à quinze minutes au nord-ouest de la terrasse du Palais, qu'est situé le Grand Trianon. Mansard fut l'architecte de cet agréable petit château, en forme de fer à cheval, et élevé d'un seul étage, commandé par Louis XIV pour la marquise de Maintenon. Il est visible tous les jours, sauf le lundi, de midi à quatre heures (1).

A quelques pas du Grand Trianon, au nord-est, est le Petit Trianon, délicieuse retraite élevée par l'architecte Gabriel pour M[me] du Barry, et qui fut la passion de Marie-Antoinette. Le lieu est meublé à ravir, et l'on visite toujours avec plaisir le jardin à l'anglaise, le Temple de l'Amour et le légendaire hameau, où la reine se plaisait à faire la villageoise.

(1) *Le Grand et le Petit Trianon*. Baldus.



Le château de Saint-Germain (façade de l'ouest)

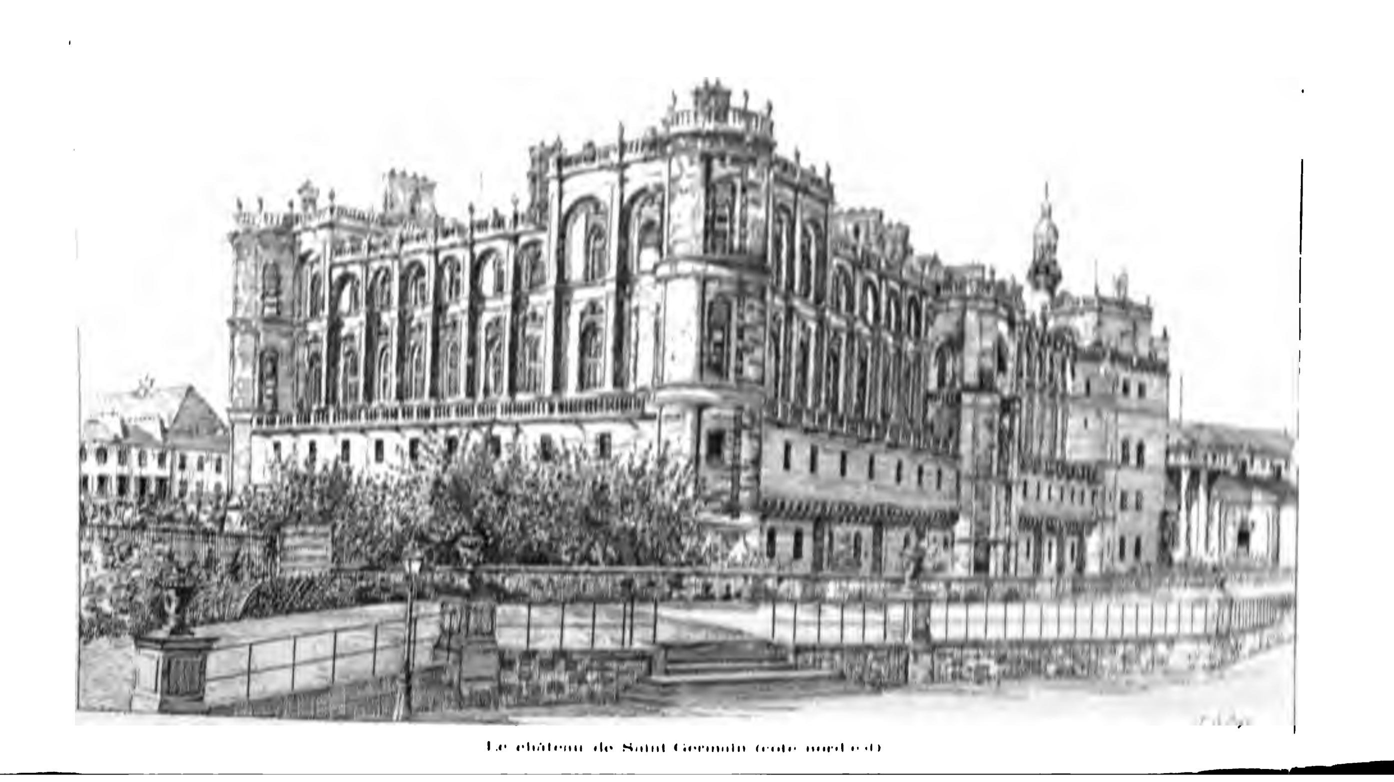


LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN

Dominant le cours de la Seine, adossée à une superbe forêt, la ville de Saint-Germain en Laye peut se prévaloir d'une des plus belles situations qu'on puisse voir. Elle fut, dès le moyen âge, un lieu de plaisance très fréquenté. Le château, fort ancien, dut à Louis IX de grands embellissements, et, en particulier, la construction de la délicieuse chapelle qui existe encore. Sous Henri II, on bâtit le château neuf, détruit en 1776, et dont il ne reste plus que le pavillon Henri IV, transformé en hôtel, et où mourut Adolphe Thiers, le 3 septembre 1877. Louis XIV y vit le jour et Jacques II, le dernier des Stuarts, y résida douze ans et y mourut en 1702. On voit son tombeau dans l'église.

Napoléon Ier fit du vieux château une école de cavalerie. Plus tard, les bâtiments se changèrent en caserne, puis en pénitencier militaire. Depuis quelques années, on en a entrepris la restauration, d'après les anciens plans de Ducerceau, et, d'année en année, l'édifice retrouve son lustre.

C'est au château de Saint-Germain que sont installées aujourd'hui nos collections d'antiquités gauloises. Le musée est unique en son genre, admirablement classé et du plus haut intérêt.



Le château de Saint-Germain (côté nord-est)

COMPIÈGNE ET PIERREFONDS

Encore une ville qui ne compte guère que par son château et sa forêt. L'excursion est assez lointaine, puisqu'il n'y a pas moins de 84 kilomètres entre Compiègne et Paris; mais les étrangers sont nombreux qui les franchissent à la belle saison. Visiter le château de Compiègne et celui de Pierrefonds constitue, au demeurant, un but charmant pour des touristes. Les monuments sont beaux et l'on traverse, pour s'y rendre, des pays délicieux.

Le château de Compiègne a été construit sous Louis XV, par le grand architecte Gabriel, dont on reconnaît le style à la double colonnade de la façade et à la longue terrasse du côté du parc. Le berceau en fer, long de 1,400 mètres, qui mène à la forêt, a été établi sous Napoléon Ier, pour l'impératrice Marie-Louise, en souvenir de la treille de Schœnbrunn. Le mobilier des appartements date, en grande partie, du second Empire; mais on y remarque aussi beaucoup de meubles anciens et d'objets d'art intéressants.

Pour aboutir à Pierrefonds (14 kilomètres de Compiègne), on suit un chemin en forêt. Le vieux manoir de Louis d'Orléans, si imposant avec ses huit tours énormes, bâti en 1390 et longtemps à l'abandon, a été, comme on sait, admirablement restitué sous Napoléon III, et suivant les désirs de l'impératrice Eugénie, par Viollet-le-Duc. Ce château fort, quatre fois assiégé par les troupes royales, démantelé dans les premières années du XVIIe siècle, vendu sous la Révolution, gardait tant de majesté en son état de ruine, que Napoléon Ier le voulut acquérir. Il se dresse aujourd'hui, plus fier que jamais, sur l'escarpement qui le supporte, au-dessus du petit village de 1,900 âmes, serré dans son ombre, au bord d'un étang assez considérable. Ses murs sont épais de 5 à 6 mètres; ses tours sont hautes de 35 mètres. Au milieu de la cour d'honneur, on voit la statue en bronze de Louis d'Orléans, père de Charles VI, par M. Emmanuel Fremiet. Les appartements évoquent poétiquement l'existence des grands seigneurs du XVe siècle. On ne peut rien visiter de plus saisissant (1).

La forêt de Compiègne a 14,509 hectares de superficie et 94 kilomètres de tour. Elle est percée de trois cent cinquante-quatre routes et pleine de beaux sites à visiter.

(1) *Château de Pierrefonds*. Viollet-le-Duc.

CHANTILLY

3,500 habitants; un excellent champ de courses; un château merveilleux; une forêt des plus riantes qu'on puisse voir : voilà Chantilly. On y vient de Paris en une heure. Le château seul et ses grandioses écuries, où le prince de Condé donna au fils de la Grande Catherine une fête restée légendaire, mériteraient de retenir les curieux plusieurs jours.

Le château, presque entièrement démoli depuis cent ans, a été restitué par l'architecte Daumet (1), pour M. le duc d'Aumale, qui en a fait donation, pour après sa mort, à l'Institut de France. De superbes collections de tableaux et d'objets d'art y figurent, que le prince a, d'ailleurs, jointes à sa donation, de même que la forêt et tout le domaine.

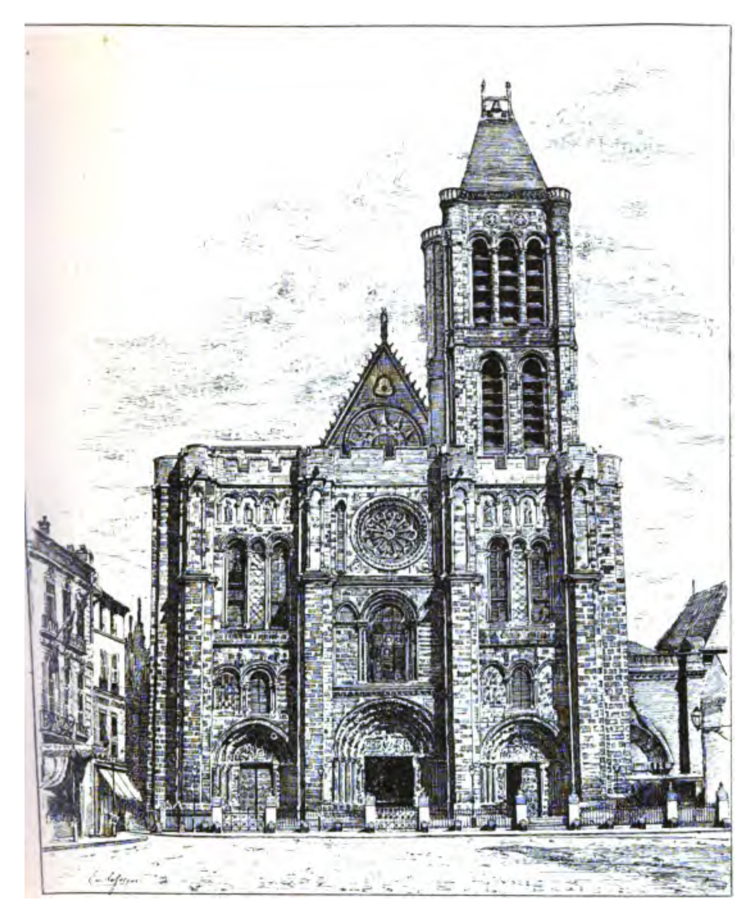
La contenance de la forêt n'est pas inférieure à 2,450 hectares. Douze routes, de plus d'une lieue de longueur, partent d'un carrefour nommé *la Table,* à cause de la table de pierre qu'on y a dressée. On visite aux environs les jolis étangs de Commelle, où a lieu souvent la prise des cerfs, dans les chasses à courre, et le petit château dit de la Reine-Blanche, construit sur l'emplacement d'un manoir de la mère de saint Louis.

LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS

C'est ici le premier essai de l'architecture gothique. Viollet-le-Duc a restauré le monument avec son talent ordinaire, et montré quelle révolution architecturale avait commencé dans cette cathédrale, en plein XIIe siècle, sous la direction de Suger.

Les rois de France eurent leur tombe dans ces caveaux, que la Révolution viola; mais on est parvenu, depuis, à restituer la plupart des monuments funéraires, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre. Citons, entre tous, ceux de Louis XII et d'Anne de Bretagne, par Jean Juste de Tours; de Henri II et de Catherine de Médicis, par Germain Pilon; de Dagobert Ier, curieux travail du XIIIe siècle; de Bertrand Du Guesclin; du connétable Louis de Sancerre; de Philippe le Hardi; de François Ier et de Claude de France, attribué à Philibert Delorme, à Germain Pilon et à Jean Goujon, etc., etc.

(1) *Le Château de Chantilly.* Encyclopédie d'architecture.



La basilique de Saint-Denis.

On descend dans la crypte, sous le sanctuaire, par un escalier à droite du maître-autel. Le centre en est occupé par le caveau des Bourbons, construit sous Henri II, et renferme les restes de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de Louis XVIII.

Dans les bâtiments de l'ancienne abbaye est installée la *Maison d'éducation de la Légion d'honneur,* fondée, par Napoléon Ier, pour les filles, sœurs et nièces des légionnaires.

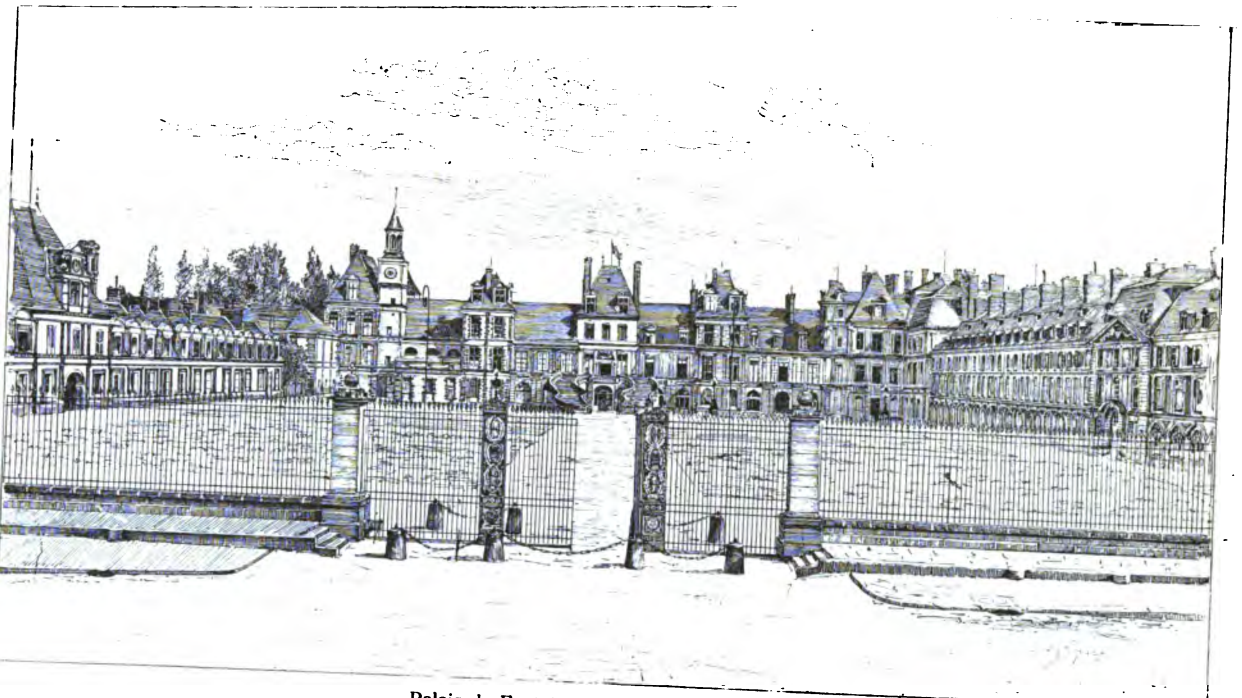
VINCENNES

[illegible] de 18.243 habitants, aux portes [illegible] de la Marne. On y va visiter le château [illegible] est remarquable par son architecture et [illegible] le bois légendaire où saint Louis se plaisait [illegible] sous un chêne, à la place duquel s'élève [illegible] commémorative.

[illegible] siècle, ce château fut une résidence [illegible] construction, commencée au XII[e] siècle, [illegible] et augmentée par les générations. Louis XV [illegible] la manufacture royale de porcelaine qui de[illegible] émigrer à Sèvres. Vincennes servit [illegible] manufacture d'armes, et de[illegible] d'État. C'est au donjon qu'ont été dé[illegible] Fouquet, le duc d'Enghien et [illegible] X. Dans le fossé, au pied de la tour, [illegible] dans la nuit du 20 au 21 mars 1804, [illegible] Ses restes, exhumés par l'ordre de [illegible] aujourd'hui dans la chapelle. Un sculp[illegible] Restauration, Deseine, est l'auteur du [illegible] le représente soutenu par la Religion et [illegible] France et de la Justice.

[illegible] Vincennes est un dépôt de muni[illegible] d'artillerie. La chapelle et le donjon [illegible] ouverts, le samedi de chaque semaine, aux [illegible] autorisation de la place de Paris. Le [illegible] de quatre tours d'angles, mesure 52 mètres de [illegible] en cinq étages, desservis par 247 degrés. [illegible] on y admire surtout la jolie façade gothique et [illegible] attribuées au peintre Jean Cousin.

[illegible] saint Louis, complètement et très heureusement [illegible] sous Louis XV, a été fort rétréci, depuis trente ans, par les travaux du génie et des chemins de fer. Il a, cependant, encore une superficie de plus de 900 hectares, aménagés, de 1857 à 1859, en promenade publique, sauf le polygone et le champ de manœuvres, situés dans son périmètre. Le lac artificiel qu'on y a creusé, dans un ancien enclos des Minimes, ne compte pas moins de 8,000 mètres carrés, avec trois îles, dont la plus petite, l'île de la Porte-Jaune, possède un restaurant très fréquenté.



Palais de Fontainebleau (cour des Adieux).

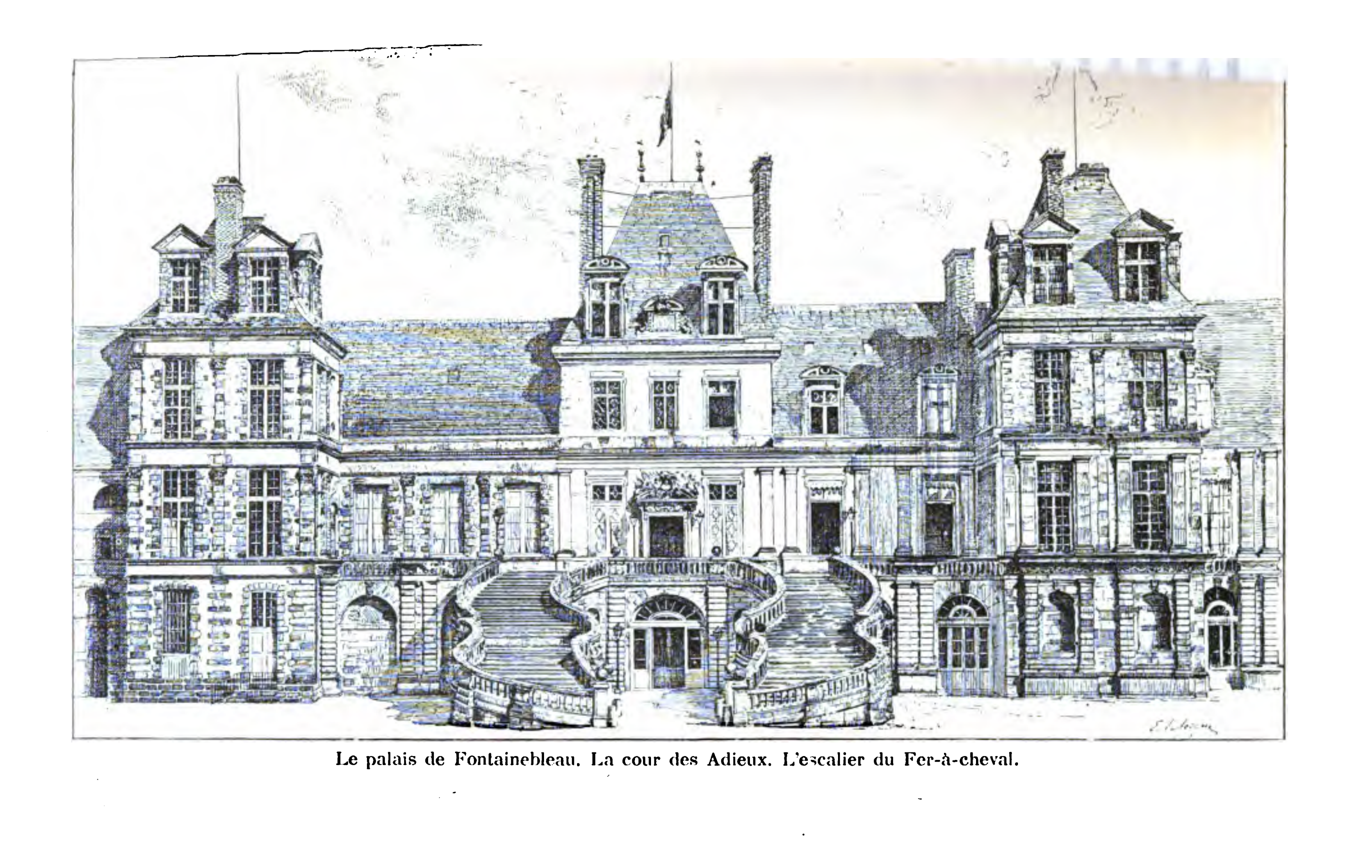
VINCENNES

Vincennes est une ville de 18,243 habitants, aux portes de Paris, dans la direction de la Marne. On y va visiter le château, dont le donjon est remarquable par son architecture et plein de souvenirs, et le bois légendaire où saint Louis se plaisait à rendre la justice sous un chêne, à la place duquel s'élève aujourd'hui une pyramide commémorative.

Jusqu'au milieu du xviiie siècle, ce château fut une résidence royale. C'est une vaste construction, commencée au xiie siècle, mais fort modifiée et augmentée par les générations. Louis XV y logea, en 1740, la manufacture royale de porcelaine qui devait, onze années plus tard, émigrer à Sèvres. Vincennes servit alors d'école militaire, puis de manufacture d'armes, et, demeura toujours prison d'État. C'est au donjon qu'ont été détenus, tour à tour, Retz, Condé, Foucquet, le duc d'Enghien et les ministres de Charles X. Dans le fossé, au pied de la tour, le duc d'Enghien fut fusillé dans la nuit du 20 au 21 mars 1804, par ordre de Napoléon Ier. Ses restes, exhumés par l'ordre de Louis XVIII, reposent aujourd'hui dans la chapelle. Un sculpteur en renom sous la Restauration, Deseine, est l'auteur du monument funéraire qui le représente soutenu par la Religion et accompagné de la France et de la Justice.

Depuis Louis-Philippe, Vincennes est un dépôt de munitions et une école de tir d'artillerie. La chapelle et le donjon sont, cependant, ouverts, le samedi de chaque semaine, aux visiteurs nantis d'une autorisation de la place de Paris. Le donjon, flanqué de quatre tours d'angles, mesure 52 mètres de hauteur, répartis en cinq étages, desservis par 247 degrés. Pour la chapelle, on y admire surtout la jolie façade gothique et des verrières attribuées au peintre Jean Cousin.

L'antique bois de saint Louis, complètement et très heureusement replanté sous Louis XV, a été fort rétréci, depuis trente ans, par les travaux du génie et des chemins de fer. Il a, cependant, encore une superficie de plus de 900 hectares, aménagés, de 1857 à 1859, en promenade publique, sauf le polygone et le champ de manœuvres, situés dans son périmètre. Le lac artificiel qu'on y a creusé, dans un ancien enclos des Minimes, ne compte pas moins de 8,000 mètres carrés, avec trois îles, dont la plus petite, l'île de la Porte-Jaune, possède un restaurant très fréquenté.



Le palais de Fontainebleau. La cour des Adieux. L'escalier du Fer-à-cheval.

LE PALAIS DE FONTAINEBLEAU

Près de soixante kilomètres séparent Paris de Fontainebleau. En moins de deux heures on les franchit, et l'on est récompensé de son voyage par la vue d'une des plus belles forêts qui soient au monde et par la visite d'un château à caractère, célèbre dans l'histoire de l'art et riche de souvenirs.

Petite ville de 12,000 habitants, sans mouvement, sans commerce, Fontainebleau n'est quelque chose que par sa forêt et son château. De la première, nous n'avons rien à dire ici : qui ne connaît, au moins de renommée, les gorges de Franchard, le long Rocher, la Mare aux vipères, les chênes de Barbizon et autres sites popularisés par les Corot, les Rousseau, les Millet, les Daubigny et les Diaz! Mais nous devons donner quelques détails sur le château.

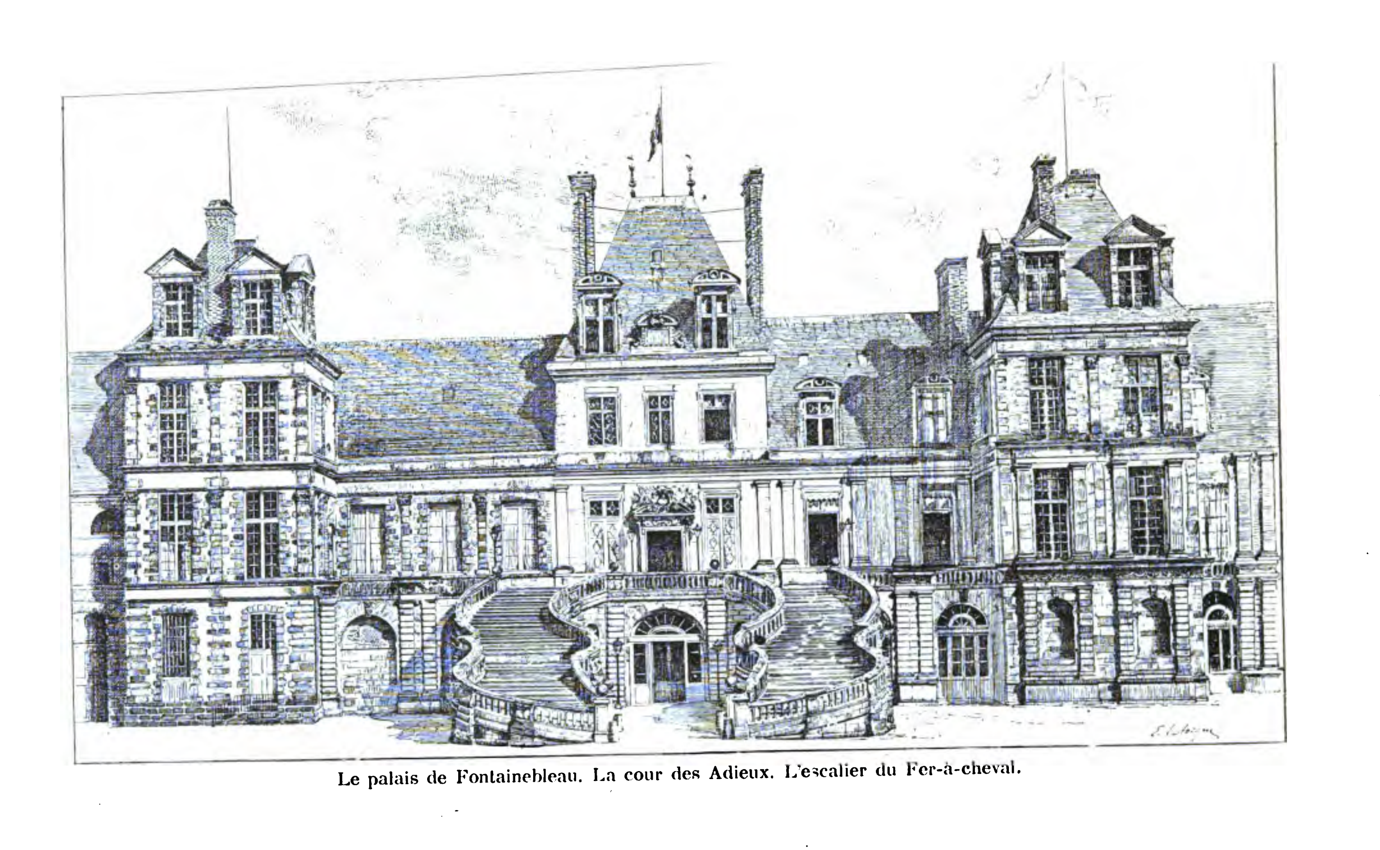
Vers la fin du xii[e] siècle, on voyait une sombre citadelle au sud-ouest de la ville. François I[er] résolut de la remplacer par un édifice sans pareil, et il appela, pour le construire et pour l'orner, l'élite des grands artistes italiens, notamment Benvenuto Cellini, le Primatice et le Rosso. Henri IV s'attacha encore à en rehausser la splendeur. Tous les souverains de France en firent une de leurs résidences d'été de prédilection.

Les immenses constructions du palais se distribuent autour de cinq cours : la cour du Cheval blanc, où Napoléon I[er] fit ses adieux aux grenadiers de sa garde en partant pour l'île d'Elbe, et qui est remarquable par l'escalier dit « au Fer-à-cheval » du pavillon central; la cour de la Fontaine, la cour Ovale, la cour des Princes et la cour Henri IV. A gauche, au rez-de-chaussée, on visite la chapelle décorée par Martin Fréminet et Ambroise Dubois. En montant par le grand escalier, dans le vestibule du Fer-à-cheval, on est introduit dans les appartements de Napoléon I[er], dans ceux de Marie-Antoinette et dans ceux qu'habita Pie VII durant sa captivité (1).

Parmi les galeries les plus remarquables, citons la galerie de Diane ou de la Bibliothèque, au-dessous de laquelle règne la longue galerie des Cerfs, où Christine de Suède fit assassiner Monaldeschi; la galerie de Henri II ou des Fêtes; la galerie de François I[er] et la salle de spectacle.

Nous ne parlerons que pour mémoire des peintures du Primatice qu'on montre dans l'Escalier royal. Elles ont été restaurées à tel point qu'il ne reste plus vestige des originaux.

(1) *Le Palais de Fontainebleau.* Pfnor.



Le palais de Fontainebleau. La cour des Adieux. L'escalier du Fer-à-cheval.



Le palais de Fontainebleau. Le baptistère Louis XIII

LES

GRANDES MAISONS PARISIENNES



Depuis la place de l'Opéra jusqu'au jardin des Tuileries, la rue de la Paix, la place Vendôme et la rue Castiglione forment un des plus beaux quartiers de Paris.

Là, tout ce que Paris et l'étranger comptent d'aristocratique et de distingué, se presse chaque après-midi dans les riches magasins d'orfèvrerie, de couturiers, de modes, de parfumerie, d'objets d'art et de luxe.

De chez Morin et Blossier, les couturiers à la mode, l'artiste et l'élégante mondaine se rendent dans les salons de Mme Virot, pour y commander des chapeaux qui complètent leurs costumes.

Le goût parfait, l'originalité de facture de cette maison lui assurent toujours une place à part. Ses coiffures ont un caractère qu'on cherche en vain à imiter. Ses chapeaux ronds empanachés, ses minuscules capotes fleuries, sont de véritables œuvres d'art.

Les clientes de Mme Virot sont dans le monde entier, et chaque jour elle expédie d'importantes commandes à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à Berlin et à Rome.



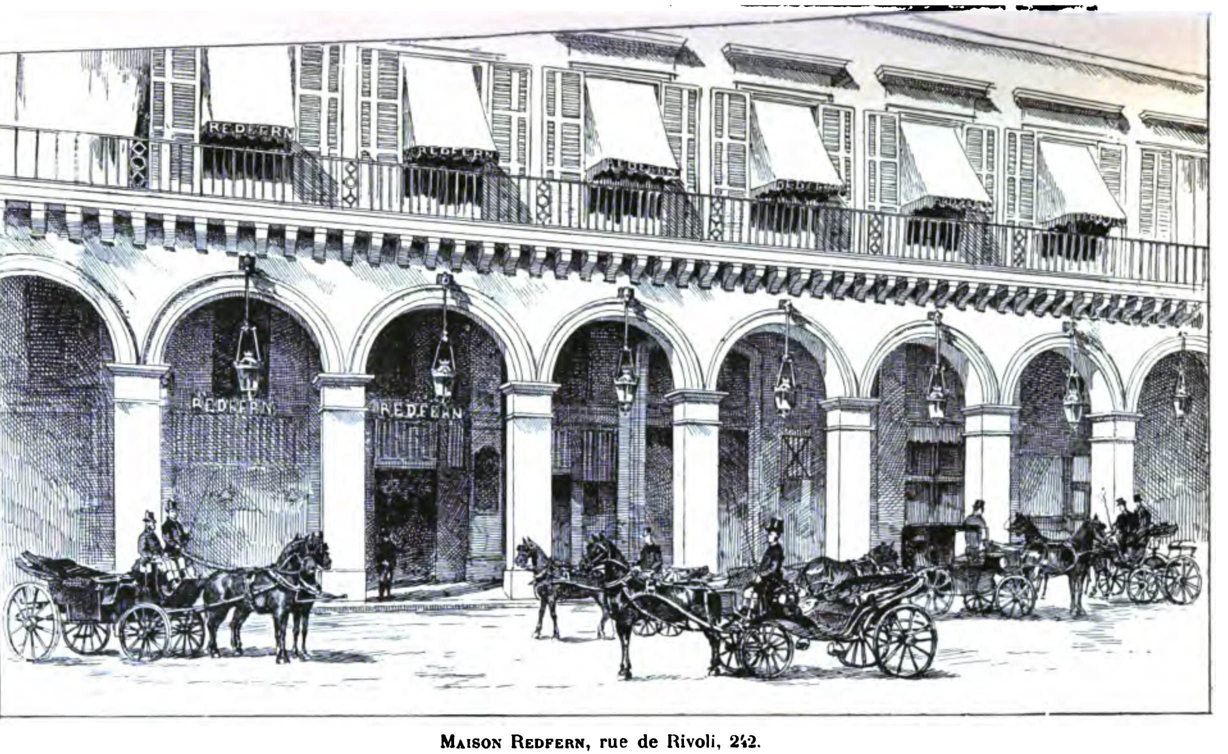
REDFERN

242, rue de Rivoli, 242.

Dans le domaine de la toilette, M. Redfern s'est fait une place à part, originale, sérieuse et brillante. D'autres s'attachent à imaginer des féeries d'ajustement féminin. M. Redfern est tailleur pour dames. Sa spécialité, c'est le costume en drap, sobre, distingué et même d'une simplicité un peu sévère dans son élégance. Nous ne pensons pas qu'en ce genre, il puisse être surpassé.

Le goût de M. Redfern pourrait se définir d'un mot : le goût anglo-parisien. Une nuance de fantaisie et beaucoup de style. Non content de chercher, à chaque saison, des combinaisons nouvelles de formes et de coupes, d'étoffes et de garnitures, répondant aux différents buts qu'on peut se proposer, l'artiste a le souci de créer toujours et d'habiller chacune de ses clientes conformément à sa grâce, à son caractère.

Rien d'élégant, de logique et de distingué, surtout, comme les costumes de sport, costumes d'escrime, de lawn-tennis, de chasse, de canotage et de patinage et les robes de voyage de M. Redfern. Tout ce qui sort de ses mains est étudié sérieusement et toujours réussi. Ajoutons qu'il est le fournisseur attitré de la reine d'Angleterre et des reines de Danemark, de Portugal et de Grèce — ce qui fait, assurément, son éloge.



Maison Redfern, rue de Rivoli, 242.



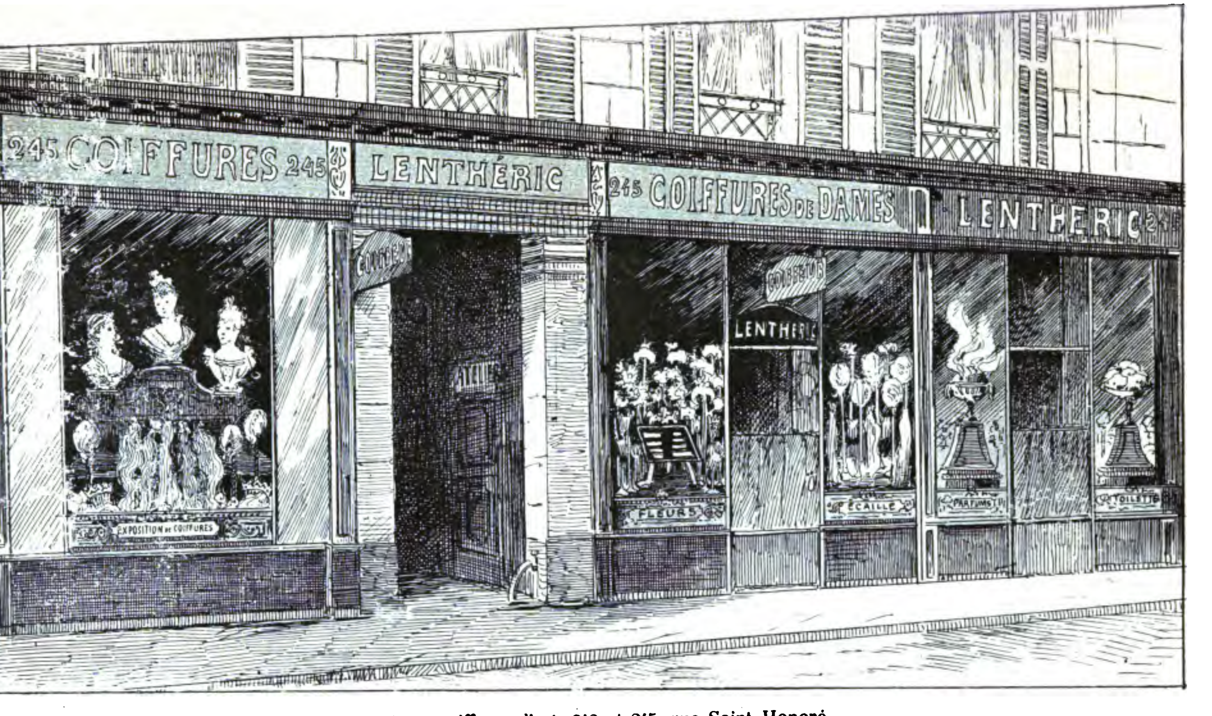
EAU DE BOTOT

229, rue Saint-Honoré, 229.

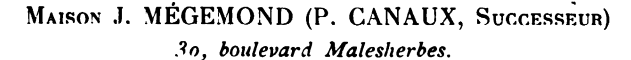
L'eau de Botot est le dentifrice hygiénique par excellence. On s'est efforcé de mille manières d'en imiter la fabrication : impossible d'y parvenir. Ne croyez pas, d'ailleurs, que le précieux élixir soit de découverte nouvelle. Loin de là : sa renommée est déjà plus que centenaire. De nombreuses générations en ont déjà fait l'épreuve et consacré la rare vertu.

Il y avait, en 1757, un chirurgien dentiste, reçu au collège de chirurgie, qui se nommait J. Botot. Dans sa pratique journalière, il sentit la nécessité d'un spécifique qui entretînt la beauté des dents, assurât la pureté de l'haleine et prévînt quantité de maladies. Malheureusement, toutes les compositions usitées de son temps n'étaient que duperie. Alors, J. Botot se mit en recherche, et, le 1er octobre 1777, il avait produit et expérimenté son fameux dentifrice à base d'alcool et d'aromates, approuvé aussitôt par la Faculté et par la Société royale de médecine. En outre, le 19 février 1789, le roi lui accordait le très honorable *Privilège général* dont on a pu voir l'original à l'Exposition universelle.

La vogue de l'eau balsamique et spiritueuse de M. Botot fut rapide. L'eau de Botot triompha par ses qualités seules, et c'est par là qu'elle conserve toujours la faveur publique. Bien mieux, plus on s'attache à la contrefaire, plus on revient à la marque si connue : *Véritable eau dentifrice de Botot*. On sait qu'elle ne contient aucune substance minérale et nuisible, qu'elle n'est préparée qu'avec des végétaux aromatiques, en un mot qu'elle est absolument bienfaisante. Comment ne conserverait-elle pas, avec de pareils mérites si bien constatés, la vieille et immense popularité dont elle jouit ?



Lenthéric, coiffures d'art, 243 et 245, rue Saint-Honoré.



MAISON J. MÉGEMOND (P. CANAUX, SUCCESSEUR)

30, boulevard Malesherbes.



Entre toutes les maisons d'orfèvrerie parisiennes les plus renommées, cette maison se signale par son goût et son élégance.

Parmi les spécialités de cette maison, nous citerons, outre les services de table, y compris la coutellerie de luxe et les services à thé, la vaisselle plate, les services de toilette, les corbeilles de mariage, les écrins pour baptême, etc.

Les produits de la maison J. Mégemond ont été déjà plusieurs fois l'objet de distinctions honorifiques dans nos principales Expositions : médaille d'argent à l'Exposition Universelle de 1878, médaille d'or (prix d'honneur) en 1880, médaille d'or (prix d'excellence) en 1887.

VELOUTINE FAŸ

9, rue de la Paix.

L'usage de la poudre de riz remonte à plusieurs siècles; l'habitude de se poudrer le visage pour blanchir et rafraîchir la peau a toujours été une prescription médicale autant qu'une grave question de légitime coquetterie.



Mais les poudres de riz employées jusqu'à ce jour révélaient leur présence sur la peau par un défaut d'adhérence complète.

Après beaucoup d'essais laborieux, souvent modifiés par les conseils de médecins distingués, l'assimilation du bismuth à la poudre de riz a enfin produit une poudre de toilette supérieure à toutes celles connues.

Depuis que la Veloutine Ch. Faÿ a fait son apparition, son succès a dépassé les plus grands de la Parfumerie moderne.



Le Grand Dépot de Porcelaines, 21, rue Drouot

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. 1

PARIS A VOL D'OISEAU. 11

VUES GÉNÉRALES A VOL D'OISEAU.

— LE LOUVRE ET LES TUILERIES. 13

— LA PLACE DE LA CONCORDE, LES CHAMPS-ÉLYSÉES ET L'ARC-DE-TRIOMPHE. 12

ABATTOIRS. 202

ARCS DE TRIOMPHE.

— PLACE DU CARROUSEL. 17

— PLACE DE L'ÉTOILE. Vue d'ensemble. 126

— GROUPE DU DÉPART, par RUDE. 127

— GROUPE DE LA PAIX. 128

ARCHIVES NATIONALES. 162

AVENUE DE L'OPÉRA (Vue perspective de l') 149

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL. 196

— NATIONALE. Nouvelle entrée. 155

— — Salle de travail du département des Imprimés. 156

— SAINTE-GENEVIÈVE 197

BOIS DE BOULOGNE. Porte Dauphine. 129

— — Vue sur le lac 130

— — Le matin au Bois de Boulogne. 131

BOULEVARD ET PORTE SAINT-DENIS. 103

— — SAINT-MARTIN. 104

— DE STRASBOURG 187

LA BOURSE. 100

LA BOURSE DU COMMERCE. 179

— — Vue d'ensemble. 180

BUTTES CHAUMONT. 192

CHAMPS-ÉLYSÉES.

— Vue perspective de l'avenue, prise de la Concorde. 120

— Vue perspective de l'avenue, prise du Rond-point. . 124

Pages.
Cimetière Montmartre 201
— du Montparnasse. 201
— du Père-Lachaise. 201
Collège de France (Le). 73
Colonne de Juillet. 110
— Vendôme. 113
Comptoir d'Escompte. Façade. 101
— — Salle publique.. 102
Conservatoire des Arts et Métiers. 185
CHAMBRE DES DÉPUTÉS. Façade, place de la Concorde. 145
— — Salle des séances.. 146
École des Beaux-Arts. La grande cour. 90
— — Monument d'Henri Regnault.. 89
— Militaire . . . . 140 et 198
ÉGLISE de la Madeleine. Vue d'ensemble. 91
— — Vue intérieure.. 92
— Notre-Dame. Vue d'ensemble 78
— — Vue de la nef.. 79
— Russe.. 173
— Saint-Augustin. Vue extérieure. 169
— Sainte-Clotilde.. 147
— Saint-Étienne du Mont. Façade principale. 57
— — Vue intérieure (Jubé). . . . 58
— Saint-Eustache. Vue extérieure. 181
— — Vue intérieure de la nef. 182
— Saint-Germain l'Auxerrois 159
— Saint-Germain des Prés.. 65
— Saint-Sulpice. 63
— Saint-Vincent de Paul. 188
— de la Sainte-Chapelle. . . . . 81 et 82
— de la Sorbonne. 70
— de la Trinité. 177
EXPOSITION UNIVERSELLE. Vue d'ensemble. 139
FONTAINE de Médicis.. 48 et 49
— Molière. 153
— de la place de la Concorde. 118
— de la place Louvois. 154
— de la place Saint-Michel. 69
— du square des Innocents. 183
— de la place Saint-Sulpice. 64
— de la place du Théatre-Français 150
— du Zodiaque (avenue de l'Observatoire). 51
GARE de l'Est. 190
— de l'Ouest. 175
— du Nord.. 189

Pages.
GOBELINS (Manufacture des) . . . 204
HALLES CENTRALES (Les) . . . 193
HOPITAUX (Les) . . . 200
HÔTEL CARNAVALET. Façade . . . 165
HÔTEL-DIEU . . . 200
HÔTEL DES POSTES . . . 194
HÔTEL DROUOT (L') . . . 198
HOTEL DE VILLE . . . 167
HÔTEL DE SOUBISE . . . 163
INVALIDES (Hôtel des). Façade et perspective de l'Esplanade. 144
— — Vue de l'église . . . 141
— — Intérieur de l'église . . . 142
— — Tombeau de Napoléon Ier . . . 143
INSTITUT (Palais de l'). Vue sur le quai . . . 88
JARDIN D'ACCLIMATATION . . . 200
— DU LUXEMBOURG . . . 44 et 45
— DES PLANTES . . . 199
— DES TUILERIES. Petit bassin . . . 30
— — Le Rhône et la Saône, par COUSTOU. 32
LION DE BELFORT (Le) . . . 204
MAISON DE FRANÇOIS Ier . . . 121
MAISON POMPÉIENNE . . . 125
MANUFACTURE DE SÈVRES (La) . . . 203
MARCHÉ DE LA VILLETTE . . . 202
MONNAIE (Hôtel de la) . . . 196
MUSÉE CARNAVALET . . . 164
— DE CLUNY. Façade principale . . . 67
— — Grand escalier et logis principal . . . 68
— GUIMET . . . 137
PALAIS DE L'ÉLYSÉE. Façade sur le faubourg Saint-Honoré. . . 123
— DE L'INDUSTRIE. Vue sur les Champs-Élysées . . . 122
PALAIS DE JUSTICE. Façade sur le boulevard du Palais . . . 83
— — Vue sur le quai . . . 84
— — L'Horloge du Palais de Justice . . . 85
— — Cour de Cassation . . . 86
— DE LA LÉGION D'HONNEUR . . . 148
PALAIS DU LOUVRE ET DES TUILERIES.
— Couronnement du pavillon de J. GOUJON . . . 14
— Plan général . . . 15
— Le nouveau Louvre (vue de la place du Carrousel). 16
— Arc de Triomphe du Carrousel . . . 17
— Monument de Gambetta . . . 18
— Vue générale sur le quai du Louvre . . . 19
— Colonnade du Louvre . . . 20
— Cour du Louvre (façade du pavillon de l'Horloge) . 21

Pages.

PALAIS DU LOUVRE ET DES TUILERIES.
— Cartouche de la porte de J. Goujon. 22
— Pavillon de J. Goujon 23
— Le Génie des Arts, par A. Mercié. 24
— Les Grands Guichets du Louvre. 25
— Les Cariatides du pavillon Richelieu 26
— Pavillon de Richelieu. 26
— Pavillon Mollien. 27
— Couronnement du pavillon Turgot. 28
— Galerie d'Apollon 29
— Fragment du plafond de la galerie d'Apollon 29
— Bassin du jardin des Tuileries.. 30
— Fronton de la Nuit, par Carpeaux. 31
— Groupe de Flore, par Carpeaux 31

PALAIS DU LUXEMBOURG. 37
— Vue à vol d'oiseau du palais et des jardins 38
— Façade sur les jardins. 39
— Vue prise de la rue de Vaugirard.. 40
— Façade principale sur la rue de Tournon 41
— Salle du Trône. 42
— Salle des séances du Sénat 43
— Jardin du Luxembourg. . . . . 44 et 45
— Chapelle de Marie de Médicis. 46
— Façade du musée du Luxembourg. 47

Palais-Royal. Vue prise dans le jardin. 34
— — Façade sur la place. 35
— — L'escalier du palais. 36

Palais du Trocadéro. Façade vers le jardin 133
— — Colonnades du Trocadéro. 134
— — Vue du Musée de Sculpture comparée. 135

Panthéon (Le). Vue d'ensemble. 54
— Vue intérieure. 55
— Fresques de Puvis de Chavannes. 56

Parc Monceaux. La Naumachie. 171

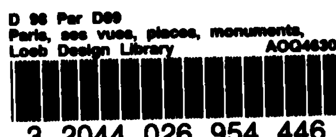
PLACE de la Bastille. 110
— de la Bourse.. 100
— du Chatelet. 160
— de la Concorde. 117
— de la Madeleine.. 91
— du Palais-Royal. 35
— de la République. 107
— Saint-Sulpice. 64
— Vendôme.. 113
— des Victoires. 157

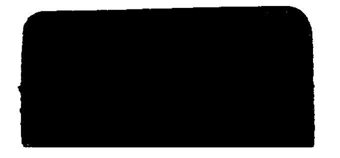
Pages.
PONT AU CHANGE 160
— DU POINT-DU-JOUR 132
RUE CASTIGLIONE 114
— LAFAYETTE 178
— DE RIVOLI 115
— ROYALE 119
— TURBIGO 184
SORBONNE (cour intérieure) 71
— (la nouvelle Sorbonne) 72
SQUARE MONGE 75
STATUE D'ALEXANDRE DUMAS (place Malesherbes) 172
— DE BÉRANGER (square du Temple) 109
— DE BERLIOZ (place Vintimille) 176
— DU SERGENT BOBILLOT 112
— DE CHARLEMAGNE (parvis Notre-Dame) 80
— DE CLAUDE BERNARD 74
— DE DIDEROT (place Saint-Germain-des-Prés) 66
— D'ÉTIENNE DOLET 76
— D'ÉTIENNE MARCEL 168
— DE GAMBETTA (place du Carrousel) 18
— DE HENRI IV (Pont-Neuf) 87
— DE HENRI REGNAULT (École des Beaux-Arts) 89
— DE JEANNE D'ARC (place des Pyramides) 116
— DE LAMARTINE (avenue Victor-Hugo) 136
— DE LOUIS XIV (place des Victoires) 157
— DU MARÉCHAL MONCEY (place Clichy) 174
— DU MARÉCHAL NEY (place de l'Observatoire) 52
— DE J. J. ROUSSEAU 197
— DE LA RÉPUBLIQUE 108
— DE SEDAINE (square Trudaine) 191
— DE SHAKESPEARE 170
— DE VOLTAIRE (square Monge) 75
THÉATRE DU CHATELET 160
— FRANÇAIS 151
— DU GYMNASE 195
— NATIONAL DE L'ODÉON 53
— NATIONAL DE L'OPÉRA. Façade principale 93
— — Groupe de la Danse 94
— — Le grand escalier 95
— — Groupe de la Poésie lyrique 96
— — Le foyer 97
— DU PALAIS-ROYAL 195
— DE LA PORTE-SAINT-MARTIN 106
— DE LA RENAISSANCE 105
— DES VARIÉTÉS 195

Pages.

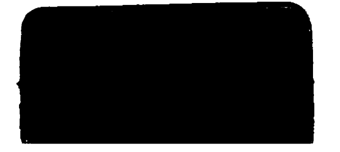
THÉATRE du Vaudeville. 99
— Cirque d'Hiver.. 195
— Cirque d'Été. 195
— Hippodrome. 195
— Éden-Théatre.. 98
Tour Eiffel. 139
— Saint-Jacques 161
Tribunal de Commerce 77
Val-de-Grâce (intérieur du).. 60
— (façade du). 61
LES ENVIRONS DE PARIS.. 205
Les Grandes Eaux de Saint-Cloud.. . . . . 205 et 206
Le Palais de Versailles. La galerie des Glaces. 207
— — La cour d'honneur. 208
— — Intérieur de la chapelle.. 209
— — Le bassin de Latone. 210
— — Le Grand Trianon. 211
— — Le Petit Trianon.. 212
— — La laiterie et la tour Malborough.. 213
Le Chateau de Saint-Germain. Vue de la façade de l'ouest. . 214
— — Vue sur les jardins 215
— — Façade nord-est 216
Compiègne et Pierrefonds.. 217
Chantilly.. 218
La Basilique de Saint-Denis. 218
Vincennes.. 220
Le Palais de Fontainebleau. 222
— La cour des Adieux. 221
— L'escalier du Fer-à-cheval. 223
— Le baptistère Louis XIII. 224

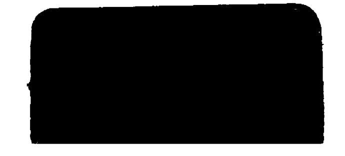



D 98 Par D89
Paris, ses vues, places, monuments,
Loeb Design Library AOQ4630
3 2044 026 954 446



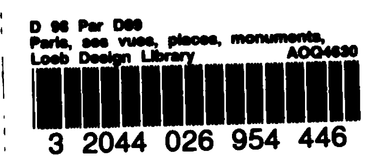
Dumas. 1319





Dumas. 1319




D 96 Par D89
Paris, ses vues, places, monuments,
Loeb Design Library AOQ4630
3 2044 026 954 446



